



HAL
open science

Perspectives épistémologiques en analyse du comportement : les enjeux du langage et de la cognition

Julie Massin

► **To cite this version:**

Julie Massin. Perspectives épistémologiques en analyse du comportement : les enjeux du langage et de la cognition. Psychologie. Université Charles de Gaulle - Lille III, 2015. Français. NNT : 2015LIL30021 . tel-01257669

HAL Id: tel-01257669

<https://theses.hal.science/tel-01257669>

Submitted on 18 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université Lille Nord de France

Pôle de Recherche
et d'Enseignement Supérieur

UNIVERSITE DE LILLE – NORD DE FRANCE

Laboratoire SCALab (UMR 9193)

THESE

Perspectives épistémologiques en analyse du
comportement : les enjeux du langage et de la cognition

Thèse soutenue publiquement le 03/11/2015,
en vue de l'obtention du Doctorat de Psychologie

Par Julie MASSIN

Sous la direction de Jean-Claude DARCHEVILLE

Composition du jury :

M. Jean-Claude DARCHEVILLE, Professeur des Universités Emérite à l'Université Lille – Nord de France - Directeur

M. Jean-Claude DUPONT, Professeur des Universités en Philosophie et Histoire des sciences à l'Université de Picardie Jules Verne - Rapporteur

Mme Céline CLEMENT, Professeur de Psychologie et Sciences de l'éducation à l'Université de Strasbourg - Rapporteur

M. Cédric ROUTIER, Maître de Conférences à l'Université Catholique de Lille et Directeur de Recherche de l'Unité HADéPas / IU2S

M. François TONNEAU, Professeur adjoint et Chargé de recherche à l'Université Fédérale du Parà, Brésil

REMERCIEMENTS

A Monsieur le Professeur Jean-Claude Darcheville,

Merci d'avoir accepté de diriger ce travail et de votre soutien tout au long de ce projet.

A Monsieur le Professeur Jean-Claude Dupont,

Veillez recevoir mes sincères remerciements pour avoir accepté de juger ce travail, ainsi que l'expression de tout mon respect.

A Madame le Professeur Céline Clément,

Je vous adresse mes sincères remerciements pour m'avoir fait l'honneur d'accepter de juger ce travail.

A Monsieur le Docteur Cédric Routier,

Merci pour tes conseils, ton goût du concept et de la logique. Tes mots furent un soutien précieux et une inspiration manifeste.

A Monsieur le Docteur François Tonneau,

Je te remercie vivement d'avoir accepté de juger ce travail. Merci également pour ton écoute et tes remarques qui ont, à bien des reprises, guidées mes pas.

A Monsieur le Professeur Esteve Freixa i Baqué,

Merci de m'avoir fait l'honneur de me proposer d'enfiler une dernière fois ton costume de Professeur, pour quelques-unes de tes anciennes « tâches ».

A Monsieur le Docteur Matthieu Villatte,

Merci d'avoir répondu présent. Avec le regret de n'avoir pu te compter parmi les membres de mon jury.

A Monsieur le Professeur Jean-Louis Monèstes,

Merci d'avoir pris le temps de t'intéresser à ce travail. Merci de tes retours et de tes conseils.

A Monsieur le Professeur Jean-Paul Gaillard,

Mes remerciements pour avoir accepté de lire ce travail et de m'en faire de si précieux retours. Merci de vos conseils et des pistes que vous m'avez données.

A Dominique Lefevre et aux collègues de l'ITEP 84,

Merci de votre soutien et de votre compréhension vis-à-vis de ce projet.

A Pascale et Jean-Christophe,

Pour votre présence, votre exemple. Pour ce mélange sucré-salé qui enveloppe et dynamise. Pour tant de choses que je ne saurais dire.

A Ginette, Michel, Anne-Marie et André,

Pour la constante chaleur de nos échanges.

A Emeline et Baptiste,

Pour votre douce bienveillance, votre légèreté fraternelle, votre soutien sans faille.

A Kélis, Juliane et Victor,

Petits rayons de soleil.

A Loïc,

Merci de tes relectures attentives, de ton intérêt pour ce travail et de l'énergie que tu m'as apportée.

A Fatou,

Pour ton intérêt pour ce travail.

A Luce,

Pour ton regard si ouvert. Quel plaisir d'échanger avec toi et de confronter mes idées au crible bienveillant de ton expertise affûtée.

A Rosine,

Merci de ta force, qui a su rayonner sur moi dans les moments les plus fragiles.

A Manon,

Pour ton soutien au long cours dans ce voyage...

A Renaud,

Pour ton intérêt pour ce travail et pour la main que tu m'as souvent tendue.

A Yann, A Georges, A Kate,

Pour votre aide linguistique.

A Hamza,

Pour les portes que tu m'as ouvertes.

ERRATA

Page 54 (Paragraphe 3, Ligne 1)

Au lieu de « Celle-ci notion », lire « Cette notion »

Page 63

Au lieu de « pèchera », lire « pêchera »

Page 72 (Ligne 9)

Ajouter « le » entre « avec » et « rôle »

Page 93 (Paragraphe 2, ligne 7)

Au lieu d'« extra disciplinaire », lire « extra-disciplinaire »

Page 93 (Note de bas de page)

Au lieu de « quelques peu », lire « quelque peu »

Page 113 (Paragraphe 3, ligne 3)

Au lieu de « amorcé », lire « amorcer »

Page 114 (Ligne 1) / (Paragraphe 3, Ligne 2)

Au lieu de « si non », lire « sinon » / Au lieu de « eut égard », lire « eu égard »

Page 120 (Paragraphe 2, Ligne 2)

Au lieu de « (1718-1857) », lire « (1798-1857) »

Page 134 (Paragraphe 2, Ligne 2)

Au lieu de « Pierce », lire « Peirce »

Page 147 (Paragraphe 1, Ligne 18)

Au lieu de « vu », lire « vue »

Page 149 (Ligne 3)

Au lieu de « si elle se démarque », lire « si elles se démarquent »

Page 149 (Ligne 5)

Au lieu de « s'apparente », lire « s'apparentent »

Page 150 (Paragraphe 4, Ligne 7)

Au lieu de « factuel », lire « factuelle »

Page 158 (Paragraphe 2, Ligne 5)

Au lieu de « pont », lire « point »

Page 169 (Paragraphe 3, Ligne 5)

Au lieu de « voit », lire « voie »

Page 170 (Paragraphe 1, Ligne 7)

Au lieu de « distingué », lire « distinguée »

Page 176 (Paragraphe 4, Ligne 2)

Au lieu de « propositionnelles », lire « propositionnels »

RESUME

Depuis plus de quarante ans, une effervescence théorique est constatée au sein d'un courant actuel de la psychologie connu sous le nom d'« analyse du comportement » concernant les activités relatives au langage et à la cognition. Au vu de la persistance d'une absence de consensus dans ces domaines, ce travail propose une réflexion théorique et épistémologique sur les origines et évolutions de ce courant. Cet élargissement de la perspective permet de considérer les liens entre les principes premiers et les conceptualisations ultérieurement apparues. Ce travail propose alors de voir les difficultés de théorisation du langage et de la cognition en lien avec l'un des axiomes fondateurs : le refus d'inférer des entités internes sur le plan théorique. Il discute ensuite des conséquences d'une réintégration de telles inférences, eu égard à l'une des dimensions épistémologiques historiques de ce courant, celle du pragmatisme, ainsi que vis-à-vis d'une dimension plus éloignée de ses origines, celle du constructivisme. Il présente enfin plusieurs pistes thérapeutiques en tant que développements des conclusions épistémologiques et propose, dans ce cadre, de considérer la logique comme un instrument thérapeutique à part entière.

Mots clés : Analyse du comportement, Langage, Cognition, Behaviorisme, Epistémologie, Pragmatisme, Constructivisme, Thérapie, Logique.

ABSTRACT

For more than forty years, a theoretical effervescence has been observed within a contemporary area in psychology, known as “behavior analysis”, regarding the objective of dealing with language and cognition. However, the different propositions explored so far haven’t managed to federate the researchers in the field. Because of the enduring character of this difficulty, the current work puts forward a theoretical and epistemological reflection about the origins and evolutions of this area. The point of view this work brings leads to consider this difficulty of dealing with language and cognition in relation to one of its founding axioms, namely: the refusal of theoretical inferences. It then discusses consequences to reinstate these inferences, regarding one of the historical epistemological dimensions of this area: pragmatism, as well as concerning a dimension more distant from its origins: constructivism. It finally presents several therapeutical tracks as developments of the epistemological conclusions and proposes, in this context, to consider logic as a therapeutic instrument in its own right.

Keys words: Behavior analysis, Language, Cognition, Behaviorism, Epistemology, Pragmatism, Constructivism, Therapy, Logic.

TABLE DES MATIERES

Introduction Générale	10
CHAPITRE 1.....	14
Analyse du comportement : principes premiers et enjeux théoriques	14
Introduction.....	16
1.1. Fondements épistémologiques et socle théorique	17
1.1.1. Behaviorisme	18
1.1.1.1. Faire de la psychologie une science.....	18
1.1.1.2. Un nouveau cadre conceptuel pour étudier les questions psychologiques	21
1.1.2. Le système skinnerien	24
1.1.2.1. Une redéfinition du comportement	24
1.1.2.1.1. Anti-mentalisme.....	26
1.1.2.1.2. Comportements publics, comportements privés	28
1.1.2.2. Un processus clé : le conditionnement opérant.....	31
1.1.2.2.1. L'organisme : le comportement.....	32
1.1.2.2.2. L'environnement : les stimuli antécédents et conséquents	33
1.1.2.3. L'analyse fonctionnelle des comportements privés	35
1.1.2.3.1. Verbal Behavior.....	35
1.1.2.3.1.1. Définition du comportement verbal	35
1.1.2.3.1.2. Catégorisation des comportements verbaux.....	38
1.1.2.3.2. La perspective skinnerienne des activités « cognitives ».....	41
1.1.2.3.2.1. Cognition, raisonnement, pensée, résolution de problème... ..	41
1.1.2.3.2.2. Créativité, renforcement de la nouveauté.....	43
1.1.3. L'analyse du comportement : aspects théoriques et méta théoriques.....	45
1.1.3.1. Dispositif théorique	45
1.1.3.2. Ancrage méta théorique.....	46
1.2. Données controversées.....	48
1.2.1. Données expérimentales	49
1.2.1.1. Procédure	49
1.2.1.2. Expériences.....	50
1.2.2. Eléments de terminologie	53
1.2.2.1. Acquisition fonctionnelle « non entraînée »	53
1.2.2.2. Acquisition fonctionnelle indirecte.....	54
1.2.2.3. Equivalence.....	54
1.2.2.4. Transfert de fonction	55
1.2.2.5. Transformation de fonction.....	56
1.2.3. Langage et cognition.....	56
1.2.4. L'hypothèse de la généralisation	59
CHAPITRE 2.....	62
Regards intra et interdisciplinaires.....	62
Introduction.....	64
2.1. Regards intra-disciplinaires : plusieurs évolutions théoriques en analyse du comportement	64
2.1.1. La notion de « comportement gouverné par les règles »	65
2.1.1.1. Deux catégories de comportements.....	66
2.1.1.1.1. « Comportements modelés par les contingences » versus « comportements gouvernés par les règles »	66
2.1.1.1.2. Etayage expérimental	69

2.1.1.2. Réflexions critiques sur la distinction entre règles et contingences.....	70
2.1.2. Les relations d'équivalence	74
2.1.2.1. Contingences à quatre termes et relations émergentes	74
2.1.2.2. Notions mathématiques	75
2.1.2.3. Réflexions critiques sur l'analogie avec la notion mathématique d'équivalence.....	76
2.1.3. La théorie de la dénomination	78
2.1.3.1. La notion de « relation de dénomination »	78
2.1.3.2. Médiation verbale.....	82
2.1.3.3. Réflexions critiques sur la théorie de la dénomination	82
2.1.4. La théorie des cadres relationnels.....	84
2.1.4.1. Comportement opérant « purement fonctionnel »	85
2.1.4.2. Réponse relationnelle arbitrairement applicable	87
2.1.4.3. Réflexions critiques sur la théorie des cadres relationnels	90
2.2. Regards croisés : points de vue depuis la philosophie des sciences	93
2.2.1. Sous l'angle paradigmatique de la pensée de T. S. Kuhn	95
2.2.1.1. Science normale.....	96
2.2.1.2. La résolution d'énigmes.....	97
2.2.1.3. Anomalie et révolution scientifique	99
2.2.2. Sous l'angle du critère de « falsifiabilité » de K. Popper	101
2.2.2.1. Méthode déductive de contrôle	102
2.2.2.2. La cohérence de l'édifice à l'épreuve de ses évolutions théoriques	105
2.2.2.3. Le conditionnement opérant : un élément théorique infalsifiable ?.....	107
2.2.2.3.1. L'hypothèse opérante : une proposition non testée ?.....	108
2.2.2.3.2. Questionnement méthodologique	109
2.2.3. A propos d'une divergence entre T. S. Kuhn et K. Popper.....	113
CHAPITRE 3.....	116
<i>Discussion et perspectives épistémologiques et thérapeutiques.....</i>	116
Introduction.....	118
3.1. De l'influence des principes premiers	119
3.1.1. L'argumentaire watsonnien.....	120
3.1.1.1. Positivisme	120
3.1.1.2. Critiques de la pensée positiviste	123
3.1.2. L'argumentaire skinnerien.....	128
3.1.2.1. La position anti-mentaliste	128
3.1.2.2. Unicité catégorielle des comportements.....	130
3.2. Perspectives épistémologiques	131
3.2.1. Pragmatisme.....	132
3.2.1.1. Une parenté déclarée	132
3.2.1.2. Le projet peircien.....	134
3.2.1.3. L'influence pragmatique en analyse du comportement.....	140
3.2.1.3.1. Convergences.....	140
3.2.1.3.2. Divergences.....	142
3.2.2. La question de l'ontologie	144
3.2.2.1. La théorie des cadres relationnels : une position a-ontologique	144
3.2.2.2. Skinner : un pragmatisme sans déracinement empirique	145
3.2.2.3. Vers un constructivisme ?.....	147
3.2.2.3.1. Les épistémologies positivistes - réalistes.....	147
3.2.2.3.2. Les épistémologies constructivistes.....	148
3.2.3. Ouverture conceptuelle.....	153
3.3. Perspectives thérapeutiques	154
3.3.1. Contexte	155
3.3.1.1. Thérapies comportementales et cognitives	155
3.3.1.2. La thérapie d'acceptation et d'engagement.....	158

3.3.2. Déclinaisons thérapeutiques des pistes épistémologiques.....	162
3.3.2.1. Connaissance commune et connaissance scientifique.....	162
3.3.2.2. Concepts peirciens en thérapie	164
3.3.2.2.1. Un projet thérapeutique : atteindre un état de croyance satisfaisant	165
3.3.2.2.1.1. « De l'état de doute à l'état de croyance satisfaisant »	166
3.3.2.2.1.2. « De l'état de croyance insatisfaisant à l'état de croyance satisfaisant »	168
3.3.2.2.2. Une méthode : l'aide à l'enquête (logique)	170
3.3.2.2.2.1. Logique : pierre de touche négative de la vérité et instrument thérapeutique.....	170
3.3.2.2.2.2. Modèle cohérentiste	172
3.3.2.2.2.3. Le travail du thérapeute : l'analyse logique	175
3.3.2.2.2.4. Caractères différentiels	179
Conclusion générale	184
Bibliographie.....	186
INDEX	197
ANNEXES	201
ANNEXE 1.....	202
Page internet de la Division 25 de l'American Psychological Association : « Behavior Analysis »	202
ANNEXE 2.....	204
Procédures de conditionnement opérant	204

Introduction Générale

Si l'histoire de la psychologie s'inscrit dans celle ancienne de la philosophie, son existence dans sa dimension scientifique ne débuta qu'à partir des années 1870. A cette époque, les évolutions sociétales permises par la démarche expérimentale participèrent à encourager l'autonomisation de cette discipline avec l'espoir qu'elle puisse découvrir par l'expérimentation quelques lois gouvernant à l'esprit humain, tout comme les sciences déjà constituées étaient parvenues à la description de lois scientifiques dans d'autres domaines. Cependant, si la psychologie se distingua par sa méthode de la philosophie, elle ne se départit pas pour autant des débats qui traversent cette dernière depuis son origine. Alors que les premiers moments de la psychologie scientifique furent animés par l'idée que l'esprit était l'instance de la décision à laquelle le corps se devait d'obéir, le début du XX^{ème} siècle fut marqué par l'avènement du béhaviorisme, courant qui refusait la recherche de principes constitutifs à la psyché humaine et qui proposait une approche très différente des questions psychologiques. Alors que l'étude de ces dernières avait débutée par celle des « évènements internes » ou « phénomènes mentaux », le béhaviorisme conceptualisa son objet en termes de recherche des lois de l'interaction entre l'Homme et son environnement. L'histoire du béhaviorisme est étroitement liée à celle de la physiologie et sa naissance fut permise du fait de la disponibilité au début du XX^{ème} siècle d'un outillage spécifique aux plans méthodologique et théorique, issus des travaux menés dans cette discipline (notamment ceux d'Ivan Pavlov). Bien que deux mouvements successifs divergents écrivirent son histoire au travers d'abord de la pensée de J. B. Watson (1878-1958) puis ensuite de celle de B. F. Skinner (1904-1990), le béhaviorisme peut être introduit en première approche par l'une de ses caractéristiques principales : celle d'avoir redéfini l'objet d'étude de la psychologie en termes de « comportement » (*behavior*). Le behaviorisme eut une influence considérable en psychologie et domina la discipline jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. A cette époque, les idées engendrées par la révolution cognitive – telle que la nomme Gardner (1985) – ainsi que la célèbre critique de Chomsky (1959) comptent parmi les éléments ayant contribué à affaiblir son influence. La ligne dominante qui lui succéda est le « cognitivisme ». Ce courant

proposait de revenir à une conceptualisation des événements internes en réalisant un parallèle théorique avec le fonctionnement de l'ordinateur. Il élaborait une théorisation dite « computationnelle » du fonctionnement de la psyché humaine par laquelle l'humain était compris comme effectuant des opérations sur la base de représentations issues de la perception, afin de décider des actions à émettre. Steiner (2008) écrit, à propos du cognitivisme : « *Selon le schéma classique, de manière linéaire, la perception construit et donne à la cognition en représentant un environnement externe ; la cognition interprète et raisonne avant de produire une action dans ce même environnement externe* ». Si, à l'heure actuelle, ce modèle influence encore largement les réflexions en psychologie, le cognitivisme fait cependant l'objet de critiques sérieuses qui questionnent notamment cette division tripartite du fonctionnement humain (perception – cognition – action). De nouvelles théories de la cognition sont apparues au sein des sciences cognitives (ex : cognition située, cognition incarnée¹) et proposent des alternatives théoriques faisant une place plus importante à l'action. Steiner (2008) décrit à ce sujet ce qui ressemble à un « *tournant pragmatique* » par lequel ce type de recherches « *souhaitent proposer des modèles moins abstraits que les modèles cognitivistes, en prêtant attention à l'inscription matérielle, environnementale et corporelle de la cognition* ». Ces théories sont vues par certains comme répondant aux excès intellectualistes et formalistes des théories cognitivistes (Steiner, 2008). L'accent mis sur l'action au sein de ce « tournant pragmatiste » n'est pas sans rappeler les conceptions de la psyché humaine en termes de comportement (*behavior*) que proposa le béhaviorisme au travers de la pensée de Skinner. Cette dernière revêt, en effet (nous le verrons), une dimension pragmatique de laquelle peut être rapprochées les évolutions récentes. Or, s'il est vrai que la dernière évolution théorique de l'approche initiée par Skinner (à savoir : La théorie des cadres relationnels (Hayes, Barnes-Holmes et Roche, 2001)) semble avoir amorcé un regain d'intérêt dans les débats récents (Putois, 2011), il n'en reste pas moins que le béhaviorisme est aujourd'hui largement considéré comme un courant d'idées passées. Mais, si son actualité se déroule bien souvent à la marge des débats interdisciplinaires tels qu'ils ont lieu notamment dans le cadre des sciences cognitives, une connaissance plus approfondie du domaine laisse rapidement entrevoir que les idées béhavioristes conservent aujourd'hui une vitalité considérable ainsi que des répercussions importantes dans plusieurs domaines appliqués (santé, éducation, travail etc.). En effet, si le béhaviorisme de la première heure (celui de Watson) est relégué à une psychologie stimulus-réponse inféconde, l'approche théorique que

¹ En anglais : *situated cognition, embodied cognition*.

développa Skinner conserve un dynamisme actuel au travers d'un courant appelé « analyse du comportement » (*behavior analysis*). Moore (2011) rappelle l'affiliation directe de ce courant contemporain aux travaux skinneriens : « *Skinner's approach to a science of behavior is now know as behavior analysis* ». Si sa renommée est davantage perceptible sur le plan international du fait de la langue dans laquelle communiquent principalement les chercheurs du domaine (anglais), le versant appliqué de ce courant – connu sous l'acronyme ABA (*Applied Behavior Analysis*) – a toutefois éveillé récemment une attention particulière en France. Cet intérêt a fait suite à la mention de l'ABA dans les recommandations de bonnes pratiques de la prise en charge des troubles autistiques, éditées par la Haute Autorité de Santé (HAS, 2012). Ces recommandations exercèrent et exercent encore une influence considérable sur l'orientation des prises en charges dans le secteur médico-social et pédopsychiatrique. Ainsi, plus de cinquante ans après le déclin annoncé du béhaviorisme, celui-ci continue d'inspirer à l'heure actuelle des applications thérapeutiques dans le champ de la psychologie. Cependant, ce constat doit être accompagné d'un autre : les fondements, concepts et enjeux spécifiques de l'analyse du comportement n'intéressent actuellement qu'une infime proportion des universitaires de la psychologie en France et les débats théoriques qui agitent ce mouvement de pensée se tiennent davantage sur la scène internationale.

Dans ce contexte, étant donné que les applications permises par l'analyse du comportement exercent une influence notable sur les pratiques actuelles en France et dans la mesure où son inclination pragmatique semble trouver un second souffle en psychologie au sein des récentes évolutions en sciences cognitives, le présent travail a pour objet de s'intéresser au versant théorique de ce courant afin d'apprécier en quoi son approche spécifique de la psychologie peut contribuer à alimenter les débats interdisciplinaires actuels. Or, s'intéresser à l'approche théorique de l'analyse du comportement implique d'emblée de dresser le constat selon lequel ce courant est traversé, depuis plus de quarante ans, par des débats n'ayant pas encore permis d'ériger un consensus parmi les chercheurs du domaine. Ces débats concernent l'étude de certaines conduites, mises en lien avec ce que d'autres étudient sous les termes de langage et de cognition. Bien que ces termes n'aient pas été théoriquement investis par les chercheurs en analyse du comportement du fait de l'élaboration de concepts spécifiques davantage adaptés à leurs positionnements épistémologiques, l'analyse du comportement étudie des « réalités » analogues à ce que d'autres chercheurs en psychologie

étudient sous les termes génériques de langage et de cognition². Le présent travail se propose de rendre compte des débats actuels entourant ces domaines d'études et de les considérer à la lumière des fondements qui, plongeant leurs racines dans le terreau des idées béhavioristes, ont donné naissance au courant de l'analyse du comportement. Si ce travail s'inscrit dans le cadre des recherches menées en psychologie, celui-ci se caractérise toutefois par sa dimension épistémologique et peut être décrit comme une démarche du second degré examinant une activité première, pour reprendre les mots de Blanché (1972) à propos de l'épistémologie. Dans cette optique, après avoir présenté le courant de l'analyse du comportement – tant par ses fondements initiaux que par ses enjeux actuels concernant les domaines du langage et de la cognition – (Chapitre 1), nous présenterons les évolutions théoriques apparues en son sein postérieurement à l'édification de ses premiers principes concernant ces mêmes domaines. Cette présentation sera accompagnée, d'une part, des débats que chacune de ces évolutions a suscité au sein même des chercheurs affiliés à ce courant et, d'autre part, d'une réflexion épistémologique réalisée à la lumière de deux thèses fortement reconnues en philosophie des sciences et sélectionnées pour leur pertinence vis-à-vis de la teneur des débats présentés (Chapitre 2). Enfin, ce travail poursuivra la réflexion par une discussion plus générale des éléments mis à jour et permettra de proposer certaines orientations épistémologiques et thérapeutiques (Chapitre 3).

² Ce point sera plus amplement développé dans la section 1.2.3. Langage et cognition.

CHAPITRE 1

Analyse du comportement :
principes premiers et enjeux
théoriques

Rien de plus nécessaire à l'Homme de science que l'histoire de cette science et la logique de sa découverte... la manière dont l'erreur est mise à jour, l'utilisation de l'hypothèse et de l'imagination, la manière de les tester.

Lord Acton

INTRODUCTION

Né outre-Atlantique dans la première moitié du XX^{ème} siècle, l'analyse du comportement est un courant de la psychologie inspiré par la pensée de B. F. Skinner. Ce célèbre psychologue américain donna un second souffle aux idées béhavioristes du début du siècle en réitérant l'idée de la désignation du « comportement » (« *behavior* ») comme devant constituer l'objet d'étude de la psychologie. Bien que son projet épistémologique se différencie clairement – comme nous le verrons – de celui J. B. Watson, le fondateur du béhaviorisme, le courant qu'il initia est né d'une même vision critique de la psychologie de l'époque, considérée aussi bien par Skinner que par Watson comme proposant une théorisation inadéquate des questions psychologiques. Dans ce cadre, Skinner proposa une conceptualisation alternative de la vie mentale ayant pour principale caractéristique de refuser d'inférer l'existence d'entités internes à l'organisme pour expliquer les conduites humaines. Ainsi, alors que de nombreuses théories psychologiques de l'époque inféraient des entités telles que la conscience, les processus mentaux, la volonté, etc., pour rendre compte de certaines activités humaines, Skinner refusait l'intégration de telles variables intermédiaires entre les stimuli de l'environnement et les réponses à ces stimuli pour théoriser le fonctionnement psychologique. Ce positionnement épistémologique l'amena à proposer un arsenal conceptuel nouveau pour rendre compte de la manière par laquelle un organisme répond aux stimuli de son environnement. Les raisons invoquées pour étayer ce choix fondamental reposent sur des réflexions dont l'esquisse des principales forces directrices est réalisée dans ce premier chapitre. Bien que les ramifications historiques ayant conduit à l'élaboration des principes premiers de l'analyse du comportement ne puissent s'appréhender de manière exhaustive et consensuelle, nous présenterons néanmoins dans ce chapitre les axes principaux de la réflexion ayant alimenté leurs fondations. Nous présenterons également le dispositif conceptuel né des axiomes initiaux avant de développer l'un des points théoriques actuellement débattu dans le cadre de ce dispositif. Car, alors que ce dernier a montré sa solidité par des tests expérimentaux répétés, celui-ci semble cependant en difficulté pour rendre compte de certaines données expérimentales. L'expérience de Sidman (1971) est

reconnue comme ayant donné l'impulsion de départ d'une accumulation de travaux fournissant des résultats contrevenant à ses prédictions théoriques. Le phénomène mis en évidence a rapidement concentré l'attention des chercheurs dans la mesure où celui-ci fut repéré comme étant au cœur des phénomènes langagiers et cognitifs chez l'humain. Nous présenterons également dans ce premier chapitre l'argumentaire prévalant à cette mise en lien.

1.1. FONDEMENTS EPISTEMOLOGIQUES ET SOCLE THEORIQUE

L'histoire de la psychologie est marquée dès sa naissance institutionnelle à la fin du XIX^{ème} siècle par de nombreux débats épistémologiques concernant les questions que cette nouvelle discipline devait aborder et la manière par laquelle elle devait y répondre. Concernant son objet d'étude, s'il était reconnu nécessaire de constituer une discipline universitaire indépendante de la philosophie pour étudier quelque chose de l'ordre des affaires humaines, les contours de cet objet restaient relativement vaporeux. Les termes d'esprit, de cerveau, de connaissance, de conscience comptaient parmi les vocables qu'employèrent les premiers psychologues pour parler du « pan du réel » qu'ils se devaient d'étudier. L'émancipation de la psychologie vis-à-vis de la philosophie était, avant tout, liée à un désir d'employer de nouvelles méthodes pour l'étude de la « psyché ». Le contexte de développement de la psychologie était celui d'une culture qui se tournait vers la science, en tant que voie d'investigation du monde, et l'idée émergea que, si la science pouvait faire avancer les connaissances dans des domaines aussi variés que la chimie, la physique ou la biologie, il pouvait pertinemment être envisagé que celle-ci puisse trouver pareille fécondité dans le champ du fonctionnement psychique. Ainsi, l'histoire de la psychologie semble étroitement liée au développement de la science et à une volonté épistémologique d'étudier le monde selon ses critères d'investigation. Si l'idée d'employer les méthodes de la science pour étudier l'humain n'était certes pas nouvelle (celle-ci remonte probablement aux temps les plus anciens), cette volonté s'exprima toutefois sous une forme nouvelle à la fin du XIX^{ème}. Des

laboratoires de psychologie expérimentale³ furent créés et les questions psychologiques furent abordées en termes de mesure, d'appareillage, de recueil de données, de temps de réaction, de standardisation des situations, etc.

Dans ce contexte, alors que la psychologie était majoritairement considérée avoir pris résolument le chemin de la science, un psychologue américain, J. B. Watson, remit en question cette idée au début du XX^{ème} siècle. Etablissant une distinction entre activité expérimentale et activité scientifique, Watson (1913) affirmait que la psychologie n'était pas encore parvenue à devenir une science naturelle et proposait de parachever cette volonté épistémologique. A cet effet, il professait que la psychologie devait circonscrire son objet d'étude au comportement (*behavior*) et fonda le béhaviorisme. Dans la mesure où le courant de l'analyse du comportement plonge ses racines dans le terreau des idées formulées par Watson, nous allons, en premier lieu, nous attarder sur la réflexion épistémologique de cet auteur, dans l'optique d'appréhender les fondements sur lesquels repose le dispositif conceptuel de l'analyse du comportement (que nous décrirons ensuite).

1.1.1. Behaviorisme

1.1.1.1. Faire de la psychologie une science

Par la fondation du béhaviorisme, Watson élaborait une proposition épistémologique nouvelle appliquée au domaine de la psychologie venant répondre à la critique qu'il formulait à l'encontre de la psychologie de son époque. Il déclarait que la psychologie à l'heure où il rédigeait son manifeste béhavioriste avait échoué, au cours de ses cinquante années d'existence, à se faire reconnaître en tant que science naturelle.

Harzem (2004) résume en cinq idées principales la réflexion de Watson :

- (i) la psychologie doit être une science,
- (ii) un principe fondamental de la science est que ses données doivent provenir de phénomènes observables publiquement,

³ Le premier laboratoire de psychologie expérimentale fut créé en 1875 en Allemagne (Leipzig) par W. Wundt (1832-1920), psychologue et philosophe allemand.

(iii) ce qui est considéré comme l'objet d'étude de la psychologie – à savoir la conscience – ne satisfait pas à ce principe car il ne peut être observé publiquement,

(iv) les méthodes auxquelles la psychologie a recours pour étudier la conscience, ne sont pas des méthodes scientifiques,

(v) donc la psychologie pour le moment n'est pas une science.

Cette description de la réflexion watsonnienne a l'avantage de fournir un exposé synthétique des traits caractéristiques du béhaviorisme à sa naissance. Il en ressort principalement : une volonté de rendre scientifique la psychologie, un positionnement épistémologique sur les procédés d'acquisition des connaissances en science, ainsi qu'un jugement de la psychologie de son époque comme non scientifique. Sur la base de cette réflexion, la formulation des principes premiers du béhaviorisme a été motivée par une intention de parachever l'autonomisation de la psychologie vis-à-vis de la philosophie en tant que discipline scientifique à part entière. Watson avait pour but d'assimiler pleinement la psychologie aux sciences naturelles car il considérait que la psychologie ne devait revêtir aucune spécificité particulière du fait de son objet étude. Dans cette optique, Watson (1913) préconisait :

« La psychologie telle que le béhavioriste la voit est une branche purement objective des sciences naturelles. Son but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement. L'introspection ne fait pas partie de ses méthodes essentielles, et la valeur scientifique de ses données ne dépend pas de la façon dont elles se prêtent à une interprétation en termes de conscience. Le béhavioriste, dans ses efforts pour accéder à un schéma unitaire de réponse animale, ne reconnaît pas de ligne séparant l'homme de l'animal. Le comportement de l'homme, avec tous ses raffinements et sa complexité, ne représente qu'une partie du schème global d'investigation du béhavioriste. » Watson (1913, p. 158)

L'une des caractéristiques essentielles de la pensée du premier béhavioriste concernait l'importance accordée à l'objectivité, par le biais de l'observabilité des événements étudiés par une science naturelle. L'une des thèses principalement défendues par Watson concernait la méthode que devait employer la psychologie pour devenir une science naturelle. Selon lui, la psychologie scientifique ne devait pas user d'une méthode qui lui soit spécifique mais

nécessitait d'employer celle des autres sciences naturelles : la méthode expérimentale. Il considérait que celle largement employée à l'époque en psychologie, l'introspection (ex : Wundt, 1832-1920), ne permettait pas l'objectivité requise par une science naturelle. Il argumentait en faveur de l'utilisation en psychologie de situations expérimentales dans lesquelles les facteurs pouvant influencer le comportement étaient maintenus constants, sauf un facteur, volontairement manipulé par l'expérimentateur afin d'en observer les effets sur le comportement.

Dans le cadre de cette perspective, Watson estimait que les phénomènes mentaux tels que la « conscience », les « états mentaux », etc., ne pouvaient constituer l'objet de la psychologie. Il concevait que ce n'est pas parce que le psychologue, comme le chimiste ou le physicien, utilise lui-même ce que l'on entend habituellement par « conscience », « processus mentaux », etc., que celui-ci doit pour autant avoir pour ces activités une attention particulière. Il estimait, au contraire, que savoir si oui ou non le chercheur utilise bien ses « états de conscience » ne devait pas être davantage la question de la psychologie que celle de la physique ou de la chimie, qui font, de la même manière, une utilisation non-réfléchie ou naïve, de ces processus. Il jugeait donc que les entités internes, dans la mesure où celles-ci ne pouvaient être objectivées, devaient être exclues du champ d'investigation de la psychologie. L'étude de telles entités relevaient, selon lui, davantage de la philosophie que d'une science naturelle.

Sa proposition fondamentale consistait donc à opérer un changement dans la définition de l'objet d'étude de la psychologie afin de répondre au critère d'objectivité qu'une discipline scientifique se devait selon lui de respecter. Il proposa que l'objet de la psychologie ne soit plus pensé en termes de conscience ou d'états mentaux, mais en termes de comportement. Ainsi, il réhabilitait les données d'ordre comportemental (occurrence, absence, latence, durée, etc.) comme ayant une valeur en soi et non plus comme de simples outils de compréhension des phénomènes de conscience, conçus comme fin. Il s'opposait donc à l'impératif de l'époque de théoriser toute donnée comportementale en termes de « conscience », de « processus mentaux », etc., pour être pertinent en psychologie. Dans ce cadre, Watson élargissait également le champ d'investigation de la psychologie à l'étude du comportement animal selon une vision continuiste des comportements au-delà des divisions d'espèces. En outre, la volonté d'objectiver le domaine de la psychologie s'étendait à l'ensemble des variables que pouvait prendre en compte le béhaviorisme. Le comportement nécessitait d'être

étudié en relation avec des variables qui devaient, elles aussi, être observables. L'objectif du béhaviorisme était alors d'établir des relations entre le comportement (humain et animal) et les stimuli de l'environnement, afin de découvrir les lois gouvernant à leurs interactions. Moore (1985) retranscrivait la tendance intellectuelle de l'époque ainsi : « *The old structural psychology concerned with consciousness, private experience, and introspection gave way to a new, "scientific," "objective" psychology, ostensibly concerned only with objectively verifiable stimulus operations and behavioral data.*⁴. »

1.1.1.2. Un nouveau cadre conceptuel pour étudier les questions psychologiques

Cette manière d'investiguer les questions psychologiques se concrétisa au travers de l'influence qu'exercèrent les recherches effectuées à partir du XIX^{ème} siècle dans le domaine de la physiologie. Cette discipline étudiait l'effet d'évènements environnementaux appelés « stimulus », définis comme tout événement induisant une excitation sur l'organisme. La physiologie à cette époque s'est, notamment, penchée sur la définition des caractéristiques du réflexe mises en rapport avec les propriétés des stimuli. C'est de cette manière que, au début du XX^{ème} siècle, Pavlov (1927) découvre⁵ le réflexe conditionné qui permit la formulation de ce que l'on nomme aujourd'hui le « conditionnement répondant » ou « conditionnement classique ». Celui-ci renvoie aux observations expérimentales, initialement réalisées par Pavlov, qui mirent en évidence la possibilité qu'une réponse réflexe soit provoquée par un stimulus qui n'en possède pas la capacité de manière innée, si celui-ci est soumis à un conditionnement. On parle de « conditionnement » pour signifier la mise en contexte d'un stimulus selon des modalités spécifiques.

Dans un conditionnement répondant, un stimulus appelé Stimulus Inconditionnel (SI), induisant sans nécessité d'apprentissage un comportement particulier appelé « réponse inconditionnelle » (RI), est associé à un stimulus dît « stimulus neutre » (SN), car n'engendrant initialement aucune réponse spécifique. Cette association a pour effet de permettre au stimulus neutre d'engendrer une réponse que l'on nomme « réponse

⁴ *L'ancienne psychologie structuraliste concernée par la conscience, l'expérience privée, et l'introspection laissa la place à une nouvelle psychologie « scientifique », « objective », ostensiblement concernée uniquement par des données comportementales et des opérations de stimuli objectivement vérifiables.* (Traduction Libre)

⁵ Ou « élabore », selon la perspective épistémologique adoptée. Nous soulignons ici cet aspect dans la mesure où il n'est pas sans lien avec la discussion menée au Chapitre 3 (Voir, notamment, 3. 2. 2. La question de l'ontologie).

conditionnelle » (RC), qui est une réponse similaire⁶ à la réponse inconditionnelle. Une fois que le stimulus neutre engendre la réponse conditionnelle, celui-ci est appelé « stimulus conditionnel » (SC).

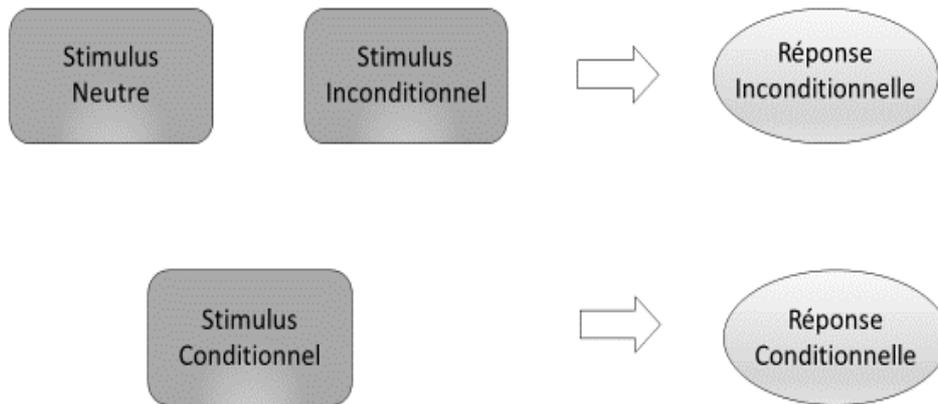


Figure 1 : Représentation schématique du conditionnement répondant ou classique

Dans l'expérience princeps de Pavlov, le stimulus « son de cloche » (SN) acquiert, par conditionnement répondant, la fonction de faire saliver l'animal (RC), après avoir été associé à de la nourriture, qui constitue un SI de la salivation (RI). Dans ce type d'acquisition fonctionnelle, le stimulus acquiert sa « fonction », ou effet sur le comportement, de par une participation à une certaine configuration spatio-temporelle (à savoir : SN / SI → RI). En outre, les effets de cette association première entre un stimulus initialement neutre et un stimulus inconditionnel rayonnent au-delà de cette jonction première. Dans un premier périmètre d'influence, un stimulus conditionnel peut transférer sa fonction à un autre stimulus neutre, en lui étant associé et ce, en l'absence même du SI. Ce phénomène est appelé conditionnement de second ordre. Le terme de conditionnement de troisième ordre est employé pour désigner le périmètre suivant, etc.

Le positionnement épistémologique de Watson permet d'intégrer le conditionnement répondant au domaine de la psychologie. Puisque le but de la psychologie était défini par Watson comme la mise en relation des comportements avec les stimuli de l'environnement,

⁶ Ou, plus précisément, approximativement similaire.

L'utilisation de cet élément théorique dans le cadre de questions psychologiques a pu être jugée opportune et la fécondité de son utilisation dans ce domaine a pu être révélée. Le conditionnement répondant constitue depuis un élément théorique fondamental de l'approche comportementale en générale, ainsi que du courant de l'analyse du comportement en particulier. Dans un cadre plus élargi, le conditionnement répondant est notamment à l'origine de techniques thérapeutiques employées jusqu'à aujourd'hui dans la prise en charge de troubles psychologiques (en Thérapies Cognitives et Comportementales, par exemple). Au sein du courant de l'analyse du comportement, le conditionnement répondant est considéré comme étant l'une des modalités par lesquelles un stimulus, qui n'induit naturellement aucune réponse spécifique, peut acquérir une fonction comportementale. Il constitue en ce sens un élément théorique à part entière de ce courant même si, nous le verrons, le courant de l'analyse du comportement a plus largement privilégié, dans ses recherches théoriques et expérimentales, un autre type de conditionnement, que nous aborderons dans la prochaine section de ce travail.

Pour terminer sur l'exposé du béhaviorisme de la première heure et amorcer celui du béhaviorisme skinnerien, soulignons que, comme le rapporte Moore (2011), malgré l'importance des contributions de Watson à la psychologie, certains problèmes entraînent une volonté, dans les années 1930 de modifier le schéma Stimulus – Réponse du béhaviorisme watsonnien. Moore décrit deux problèmes :

« One was the apparent spontaneity of behaviour : Some responses seemed to develop without a characteristic stimulus evoking them. A second problem was the variability of behavior. Even when a characteristic stimulus preceded responses, the topography and frequency of the responses often differed significantly. »⁷

Ces problèmes – non sans lien avec les débats actuels en analyse du comportement auxquels nous nous intéresserons par la suite – entraînent l'apparition de théorisations alternatives du comportement. Mentionnons ici les théories dites « néo-béhavioristes », portées par des noms devenus célèbres en psychologie comme ceux de C. L. Hull (1884 - 1952) ou d'E. C. Tolman (1886 – 1959), qui proposèrent de recourir à des variables

⁷ « L'un était l'apparente spontanéité du comportement : des réponses semblaient se développer sans qu'un stimulus caractéristique ne les ait évoquées. Un second problème était la variabilité du comportement. Même quand un stimulus caractéristique précédait les réponses, la topographie et la fréquence des réponses différaient souvent de manière significative. » (Traduction libre)

intermédiaires entre le stimulus et la réponse. Toutefois, ces évolutions « néo-béhavioristes » ne s'inscrivent pas dans la trame principale de l'histoire du courant qui nous intéresse dans ce travail. En effet, l'analyse du comportement a pris naissance au travers d'une tout autre approche qui, si elle fut développée en réponse aux insuffisances du modèle stimulus – réponse de Watson, refusa néanmoins de recourir à des entités théoriques internes intermédiaires. Le père de l'analyse du comportement, B. F. Skinner, considérait que l'opérationnalisation⁸ des concepts médiationnels, à laquelle avaient recours les théories néo-béhavioristes, était une manière de faire revivre les vieilles entités internes de la psychologie antébéhavioriste et entraînait les recherches dans des directions stériles. Il proposa une autre approche du béhaviorisme de laquelle naquit le courant de l'analyse du comportement. La prochaine section se propose de tracer les grandes lignes de son approche du comportement, dont les premiers écrits remontent aux années 1930.

1.1.2. Le système skinnerien

1.1.2.1. Une redéfinition du comportement

A la suite de Watson, Skinner insuffla une nouvelle direction au béhaviorisme, qualifiée de béhaviorisme radical (nous verrons pourquoi dans cette section). Celle-ci est à l'origine du courant de l'analyse du comportement (voir par exemple : Moore, 1995, 2011). A l'heure actuelle, celui-ci renvoie à la division 25 de l'*American Psychological Association* (APA, 2015)⁹, qui divise la psychologie en 54 sections relatives à des sous-disciplines de la psychologie ou à des domaines d'études spécifiques. L'*American Psychological Association* décrit cette approche ainsi :

« Behavior analysis is a natural science that seeks to understand the behavior of individuals and to apply this understanding in a wide range of settings. The basic science, sometimes called experimental analysis of behaviour, views environmental influences over behaviour as the primary subject matter. Particular emphasis is placed on the simple-to-state but conceptually powerful principle that consequences, sometimes subtle and sometimes obvious and easily identified, change behaviour. In a

⁸ Issue des travaux de Bridgman (1927, cité par Moore, 1985) l'opérationnalisation d'un concept renvoie à un ensemble d'opérations expérimentales par lequel il peut être mesuré.

⁹ Voir Annexe 1.

*sense, the experimental analysis of behavior is the scientific study of voluntary behavior in many species and genera. It draws upon and contributes to numerous others disciplines, including the neurosciences, psychopharmacology, Pavlovian (classical) conditioning and economics to name just a few. »¹⁰ (APA, 2015, *About behavior analysis*, para. 1 et 2)*

Comme l'énonce cette définition, l'analyse du comportement met l'accent sur le principe selon lequel les conséquences changent le comportement. Nous verrons bientôt que ce principe renvoie à ce que l'on appelle le « conditionnement opérant » et que celui-ci possède une place centrale dans la pensée de Skinner. En effet, comme l'énonce Leslie (2002) si le conditionnement opérant ne constitue pas le seul mécanisme du dispositif conceptuel de l'analyse du comportement, il en constitue néanmoins le processus clé. Sans entrer dès maintenant dans la description précise de ce conditionnement, il peut déjà être souligné que ce courant étudie par son biais les modalités par lesquelles un stimulus de l'environnement acquiert un effet, ou fonction, sur le comportement d'un organisme et les modalités par lesquelles le comportement opère sur son environnement, c'est-à-dire, engendre une conséquence sur celui-ci.

Moore (1995) écrit : « *Radical behaviorism or behavior analysis, is the particular position associated with B. F. Skinner* » avant d'énoncer les caractéristiques essentielles de cette position. La clarté et la concision de sa présentation, tout autant que son exhaustivité, nous amène ici à le paraphraser dans une large mesure afin de tracer d'emblée les grandes lignes du courant qui nous intéresse dans ce travail. Selon Moore (1995), l'analyse du comportement a pour caractéristiques principales :

- (1) sur le plan philosophique, une adhésion aux thèses moniste et déterministe
- (2) sur le plan théorique, un accent mis sur des concepts explicatifs fonctionnels
- (3) sur le plan méta théorique, un ralliement à la théorie darwinienne de l'évolution

¹⁰ « *L'analyse du comportement est une science naturelle qui cherche à comprendre le comportement des individus dans un large éventail de situations. La science fondamentale, parfois appelée analyse expérimentale du comportement, voit les influences de l'environnement sur le comportement comme son objet d'étude premier. Un accent particulier est placé sur le principe simple mais conceptuellement puissant selon lequel les conséquences, parfois subtiles et parfois évidentes et facilement identifiables, change le comportement. Dans un sens, l'analyse expérimentale du comportement est l'étude scientifique du comportement volontaire chez de nombreuses espèces et genres. Elle utilise et contribue à de nombreuses disciplines, incluant les neurosciences, la pharmacologie, le conditionnement Pavlovien (classique) et l'économie pour n'en nommer que quelques unes. » (Traduction libre)*

(4) sur le plan disciplinaire, une volonté d'inscrire la psychologie au sein des sciences de la vie et adoptant, de fait, les méthodes et concepts appropriés à ces disciplines

(5) sur le plan ontologique, une posture vigoureusement anti-mentaliste qui rejette n'importe quelle distinction théorique entre subjectivité et objectivité (ou n'importe quelle dichotomie comparable) car elle se rapporte à des processus médiationnels ayant une dimension non-comportementale. En revanche, cette posture accepte les contributions relatives aux phénomènes privés dans la mesure où celles-ci les situent à un niveau comportemental,

(6) un refus de considérer le comportement verbal comme une activité essentiellement référentielle,

(7) une insistance sur le fait que le comportement doit être étudié à son propre niveau et non pas étudié pour fournir la base d'inférences sur des variables causales médiates se situant à un niveau neural, psychique ou conceptuel.

Si plusieurs de ces caractéristiques entretiennent une parenté manifeste avec le béhaviorisme de Watson, d'autres sont plus spécifiques à la position skinnerienne. Les points (1)¹¹, (4) et (7) s'associent facilement aux principes exposés dès la naissance du béhaviorisme. Les points (2), (3), (5) et (6) sont, quant à eux, plus représentatifs du béhaviorisme skinnerien et nous nous arrêterons donc plus spécifiquement sur leur explicitation.

1.1.2.1.1. Anti-mentalisme

Pour appréhender la pensée de Skinner, comprendre la dimension anti-mentaliste (5) constitue sans doute un impératif essentiel. L'anti-mentalisme de Skinner constitue, en effet, l'une des caractéristiques les plus fondamentales de son approche du comportement. Pour comprendre cette position « anti », nous ferons tout d'abord appel à une définition de la position mentaliste elle-même. Selon Bélanger (1978), la thèse mentaliste affirme :

- il existe des processus, états, structures ou événements internes à l'individu ;
- ceux-ci, s'ils sont perceptibles directement, le sont par lui seul ;

¹¹ Du moins en ce qui concerne le déterminisme. Car l'exclusion des événements internes du domaine d'investigation de la psychologie fut considérée, notamment par les tenants du béhaviorisme radical, comme une manière de valider la vision dualiste traditionnelle.

- ils ne sont pas réductibles à des états ou processus physiologiques ou équivalents à des interactions ou relations entre ces états ;

- ils sont différents et irréductibles à des comportements ou à des relations S - O - R (Stimulus - Organisme - Réponse) ;

- enfin, ils sont la cause ou l'explication nécessaire des comportements.

Skinner qualifiait de « mentalistes » les entités théoriques développées au titre d'une dimension causale des comportements et auxquelles il se refusait fermement de recourir. Il souhaita éliminer les entités internes du langage scientifique (Harzem, 2004) car il considérait que l'élaboration de construits théoriques hypothétiques à des fins d'explication causale des comportements constituait un leurre et ne faisait que dédoubler le problème. Selon lui, les termes mentalistes ne possédaient aucune valeur explicative. Le potentiel explicatif de concepts tels que « conscience », « état mental », « volonté », « idée », etc. se réduisait, selon lui, à une redéfinition du problème à étudier en des termes différents, aboutissant à des explications circulaires.

Cependant, si Skinner adopta une posture « anti-mentaliste », il se démarqua cependant du béhaviorisme de Watson en n'écartant pas pour autant du champ d'investigation de la psychologie les événements « internes » ou, pour reprendre ses termes (Skinner, 1974), les événements « à l'intérieur de la peau ». En effet, si Skinner rejetait « vigoureusement » (Moore, 1995) la position mentaliste, c'est dans le cadre d'une conception très spécifique des événements internes et non en raison d'un refus de leur étude. Skinner établissait, en effet, une distinction entre, d'une part, les termes mentalistes employés par la psychologie de son époque et, d'autre part, les « réalités » qui y étaient associées. Sur la base de cette distinction, il refusa, l'utilisation des termes mentalistes mais accepta l'étude des « réalités » auxquelles ces termes renvoyaient. Il ne contestait donc pas l'existence d'une activité interne ni la nécessité de l'étudier scientifiquement mais la manière dont en parlaient certaines théorisations en psychologie. Ainsi, à la différence de Watson qui refusait d'intégrer à son béhaviorisme les événements internes parce qu'il n'était pas possible de les objectiver pour les raisons méthodologiques évoquées plus haut, Skinner les intégra à son béhaviorisme. Cependant, ils furent appréhendés selon une optique bien particulière concernant, d'une part, leur nature essentielle et, d'autre part, leur statut au sein d'une discipline scientifique.

1.1.2.1.2. Comportements publics, comportements privés

L'anti-mentalisme de Skinner se comprend par la prise en considération de l'optique par laquelle il conceptualisait les événements internes et qui constitue un axiome fondamental de son béhaviorisme. Si Skinner admettait que les événements « à l'intérieur de la peau » puissent constituer des objets de science, ils étaient, en revanche, pensés selon une réflexion épistémologique originale, dont la singularité marqua l'histoire de la psychologie. Celle-ci se traduit par l'utilisation du terme de « comportement privé » pour désigner ces événements. Par ce vocable, Skinner énonçait que les événements internes devaient être considérés comme des comportements comme les autres, c'est-à-dire, des activités qui ne se différenciaient des autres activités humaines qu'en vertu de leur « inaccessibilité » du point de vue d'un observateur extérieur. Il opposa ce terme à celui de « comportement public », employé alors pour désigner les comportements dits « accessibles » à un observateur extérieur. L'utilisation du terme de « comportement privé » constitue une prise de position forte dans la mesure où celle-ci induit l'idée d'un changement de perspective quant à la nature des activités habituellement qualifiées de « mentales ». Skinner considérait, en effet, que les comportements privés ne devaient pas être pensés comme étant de nature différente des comportements publics simplement en vertu de leur différence d'accessibilité vis-à-vis d'un observateur extérieur. Cette idée peut être rapidement illustrée par la formule de Marr (1984) : « *An egg inside a refrigerator is still an egg*¹² ». Skinner soutenait l'idée que changer la nature d'un objet en fonction de son accessibilité ne constitue pas une évidence et reflète un positionnement arbitraire auquel il est possible de contrevenir. Skinner choisit, dès lors, de ne pas hypostasier de différence de nature entre ce qui se situe à l'intérieur de la peau et ce qui se situe à l'extérieur. Il argumenta son choix en évoquant le principe de parcimonie, principe qui postule qu'il est préférable de ne pas multiplier les entités non nécessaires dans une construction théorique. Ce principe, connu sous le nom de rasoir d'Occam, constitue une sorte de pierre de touche en philosophie des sciences. Celui-ci préconise de toujours préférer la manière la plus simple d'expliquer un phénomène lorsque plusieurs possibilités valides s'offrent à nous. Ainsi, selon cette logique, établir l'existence d'une différence de nature revient à créer deux entités là où il est possible de n'en formuler qu'une seule, alors même qu'aucun élément n'argumente, selon Skinner, en faveur d'une telle dissociation. La psychologie selon Skinner se devait, par conséquent, d'étudier l'ensemble des activités humaines en termes de « comportements », plus ou moins accessibles à un observateur extérieur. Skinner redéfinissait ainsi le terme de comportement, initialement investi par Watson, en élargissant considérablement l'ensemble de ce à quoi ce vocable référait. Ce

¹² « Un œuf à l'intérieur d'un réfrigérateur reste un œuf. » (Traduction libre)

faisant, il amplifiait de manière significative le champ d'investigation du béhaviorisme tel qu'il fut décrit à sa naissance par Watson. Skinner (1938) écrit :

« Le comportement est ce qu'un organisme fait – ou plus précisément ce qu'il est observé par un autre organisme être en train de faire. Mais dire qu'un échantillon donné d'activité appartient au champ du comportement simplement parce qu'il tombe habituellement sous le coup de l'observation serait mal présenter la signification de cette propriété. Il est plus judicieux de dire que le comportement est cette part du fonctionnement de l'organisme qui s'est engagé à agir sur, ou avoir commerce avec, le monde extérieur. » (Skinner, 1938, p. 6)

Le béhaviorisme tel que le formula Watson fut appelé « behaviorisme méthodologique » par opposition au behaviorisme que proposa Skinner, qui, pour sa part, fut qualifié de « behaviorisme radical ». L'emploi de l'épithète « radical » peut être compris dans la mesure où l'étude du comportement pour lui-même en psychologie, allait plus loin qu'un simple choix d'ordre méthodologique, pour constituer un choix quasi ontologique par lequel le choix de l'étude du comportement impliquait une prise de position quant à la nature des évènements internes.

Skinner assumait les conséquences d'un tel positionnement. D'abord, si les « entités mentales » et les comportements ne se différençaient pas sur une quelconque échelle, l'idée que les premières soient les causes des secondes, comme l'admettait la conceptualisation de la psychologie traditionnelle ainsi que l'intuition commune, pouvait être remise en cause. La mise en relation de « cause à effet » entre ce que l'Homme « pense » et ce qu'il « fait » n'était, en effet, pas étayée par ce positionnement. La perspective skinnerienne supprimait le statut causal des évènements privés sur les évènements publics. Elle leur retirait ainsi, de par l'absence de particularité qu'elle leur attribuait, le pouvoir de constituer des Variables Indépendantes¹³ (VI) dans le cadre des recherches en psychologie. La vie mentale – redéfinie sous la plume de Skinner en termes de comportements privés – était alors considérée comme faisant partie de l'objet d'étude de la psychologie et devait être expliquée de la même manière que les évènements publics. Les « comportements privés » étaient des Variables

¹³ Une variable indépendante est un paramètre que l'expérimentateur manipule pouvant prendre au moins deux modalités différentes.

Dépendantes¹⁴ (VD), des « effets », dont la recherche des « causes » constituait – avec celles des comportements publics – l’objet du béhaviorisme selon Skinner.

Une autre conséquence de cette idée de penser en termes de « comportement » l’ensemble des activités humaines était de pouvoir concevoir leurs propriétés selon une même catégorie conceptuelle. Cet aspect entraînait, dès lors, la possibilité théorique de transposer les découvertes faites à partir des comportements publics sur les comportements privés. En effet, puisque les uns et les autres ne se différenciaient pas de manière essentielle, la découverte de mécanismes concernant les évènements publics, pouvait être généralisée à des évènements privés, et ce, quand bien même ces derniers n’avaient pas fait l’objet d’expérimentation. En effet, alors qu’il ne semble pas opportun de généraliser des découvertes faites sur un objet du monde sur un autre objet du monde qui ne partage aucune caractéristique commune avec le premier, le fait de catégoriser dans un même ensemble ces évènements - qui étaient jusqu’alors scindés en deux catégories -, argumente en faveur de la généralisation. Moore (2011) écrivait : « *Behavioral principles are developed through the analysis of public behavior and then used in interpretations of private forms*¹⁵ » (Moore, 2011, p. 457).

Enfin, ce choix théorique d’unifier comportements publics et privés eut pour effet de voir la position de Skinner rejoindre celle de Watson concernant les variables causales à étudier. En effet, alors que Watson conférait aux stimuli de l’environnement une place essentielle dans l’explicitation des comportements observables, Skinner leur a accordé une place similaire concernant à la fois les comportements publics et les comportements privés (Skinner, 1953). De ces réflexions épistémologiques est né un éventail conceptuel élaboré en termes d’interaction entre un individu (pensé dans sa totalité par le terme « organisme ») et un environnement (pensé en termes de « stimuli »). La problématique de la recherche était alors de rendre compte de l’apparition des comportements (ou « réponses ») – publics et privés – sous l’angle de cette interaction. En d’autres termes, la question était de savoir comment un stimulus de l’environnement pouvait acquérir un effet ou « fonction » sur le comportement d’un organisme. La section suivante expose les particularités de l’approche skinnerienne de l’étude des relations comportement-environnement. Elle sera ainsi l’occasion d’illustrer le

¹⁴ Une variable dépendante est un paramètre dont l’expérimentateur observe les variations.

¹⁵ « *Les principes comportementaux sont développés au travers de l’analyse des comportements publics et ensuite utilisés pour les interprétations des formes privées.* » (Traduction libre)

point (2) des caractéristiques essentielles du béhaviorisme skinnerien, telles qu'exposées par Moore (1995).

1.1.2.2. Un processus clé : le conditionnement opérant

La pierre angulaire du système skinnerien réside, au-delà de la prise de position épistémologique présentée ci-dessus, dans une conceptualisation particulière des interrelations entre l'environnement et le comportement (considéré selon la redéfinition de Skinner). Contrairement à l'approche de Watson, que certains qualifient d'approche stimulus-réponse, schématisée S – R, de par l'absence de prise en compte des évènements privés, l'approche de Skinner réintègre ces évènements en prenant en compte l'Homme en tant qu' « organisme ». Il ajoute ainsi un troisième terme, l'organisme (O), et le schéma du comportementalisme après Skinner se représente ainsi : S – O – R.

Dans ce cadre, inspiré par la loi de l'effet de Thorndike (1874-1949), Skinner élabore le concept de « conditionnement opérant¹⁶ » qui constitue une autre modalité par laquelle un stimulus, n'engendrant initialement aucune réponse spécifique, est considéré pouvoir acquérir une fonction. Dans ce conditionnement, un stimulus est dit acquérir sa fonction via une relation dynamique entre trois éléments : le contexte (ou stimulus antécédent), le comportement et les conséquences du comportement (ou stimulus conséquent). Ces trois éléments constituent ce que Skinner appelle les « contingences de renforcement ». Ils ont pour caractéristique principale d'être définis selon leur fonction, sans égard à leur « topographie », c'est-à-dire, à leur forme, leurs caractéristiques physiques. Le comportement et l'environnement ne sont plus considérés de manière séparée mais dans le cadre de leurs interrelations (Skinner, 1969).

¹⁶ L'expression « conditionnement instrumental » est également rencontrée.



Figure 2 : Représentation schématique du conditionnement opérant ou instrumental

1.1.2.2.1. L'organisme : le comportement

La définition du comportement constitue, depuis Watson, un thème central du béhaviorisme. Les différents écrits de Skinner n'auront de cesse de revenir sur cette question en essayant de préciser toujours davantage les contours de cette notion. En premier lieu, le comportement chez Skinner a la particularité d'être défini comme étant intrinsèquement relié à d'autres variables dans le cadre des contingences de renforcement. Dans cette optique, le comportement ne se conçoit plus comme une entité qui pourrait être identifiée de manière indépendante et l'analyse du comportement a pour objectif d'identifier les variables desquelles le comportement est une fonction. Ferster et Skinner (1957), notamment, expriment l'idée que le comportement de l'organisme est fonction des conditions prévalant dans le cadre des contingences de renforcement.

Skinner utilise le terme de « comportement opérant » ou simplement d' « opérant », pour désigner un comportement qui apparaît suite à la survenue d'une conséquence passée dans le cadre d'un contexte spécifique. Le terme de « réponse » est employé comme un synonyme d'opérant. Le comportement de l'organisme est ainsi défini en fonction de la conséquence qu'il engendre sur l'environnement. Le terme d'opérant transmet l'idée que

l'individu « opère » sur l'environnement. Par exemple, si les pleurs d'un jeune enfant entraînent systématiquement l'arrivée de l'adulte, et que l'enfant se met à pleurer de plus en plus souvent, le comportement de « pleurer » peut être vu comme un comportement opérant.

Le concept de « classe de comportement » (dont on peut voir un développement théorique approfondi dans *Verbal Behavior*, 1957) désigne un ensemble de comportements qui ont la même conséquence sur l'environnement. L'expression de classe fonctionnelle de réponse est également rencontrée. Il rappelle que les stimuli ne partagent pas les mêmes caractéristiques physiques (la même topographie) et que l'aspect fonctionnel est premier et seul nécessaire dans la conceptualisation opérante. Par exemple, les comportements de « pleurer », de « crier » ou de « jeter un objet » chez un enfant, bien que topographiquement distincts, peuvent avoir la même conséquence : l'arrivée de l'adulte.

1.1.2.2.2. L'environnement : les stimuli antécédents et conséquents

Concernant les stimuli de l'environnement pris en compte dans le conditionnement opérant, il est possible de scinder deux ensembles : d'une part, ceux intervenant en amont du comportement, appelés stimuli antécédents et, d'autre part, ceux intervenant en aval, appelés stimuli conséquents.

Les stimuli antécédents sont définis en fonction de leur aptitude à favoriser l'apparition - ou ne pas favoriser l'apparition - d'un comportement. Ils sont dits détenir une fonction (« *function* ») sur le comportement ou avoir une fonction comportementale (« *behavioral function* »). Ils sont appelés stimuli discriminatifs lorsque leur présence signale que l'apparition du comportement sera renforcée et stimuli delta lorsque leur présence signale, au contraire, que la réponse ne sera pas renforcée.

Le concept de classe de stimulus désigne le fait qu'un ensemble de stimulus entraîne l'apparition d'une seule et même réponse (Goldiamond, 1962 cité par Markham et Markham, 2002). Par exemple, le mot « chaussure » pourra être émis aussi bien en présence de sandales, que de tennis, de bottes, etc. Le terme de classe fonctionnelle de stimulus est également rencontré, soulignant également la primauté de la fonction sur la topographie. Ainsi, la notion de classe – employée aussi bien pour réunir des comportements que des stimuli – permet de mentionner une unicité de la fonction.

Pour finir, les stimuli conséquents sont des stimuli survenant après l'apparition du comportement et pouvant affecter la probabilité d'apparition future de celui-ci dans le cadre de la contingence de renforcement. Ils sont subdivisés en fonction de leur effet spécifique sur le comportement. S'ils entraînent une augmentation de cette probabilité d'apparition, les termes de « stimulus appétitif » ou d'« agent renforçateur » sont employés. S'ils entraînent une diminution de cette probabilité, les termes de « stimulus aversif » ou d'« agent punitif » sont utilisés. L'analyse du comportement distingue également les « renforçateurs primaires » et les « renforçateurs secondaires ». Les renforçateurs primaires sont des stimuli qui ne dépendent pas de leur association avec d'autres renforçateurs. La nourriture, l'eau, la stimulation sexuelle, etc. sont considérés comme des renforçateurs primaires. Les renforçateurs secondaires possèdent leur effet sur le comportement par leur association antérieure à des renforçateurs primaires. Egalement, les « renforçateurs généralisés » sont des renforçateurs secondaires permettant l'obtention de renforçateurs primaires et secondaires dans de nombreuses situations (ex : l'argent, l'approbation sociale). Ce sont des stimuli qui ont acquis leur fonction renforçante par apprentissage mais qui agissent de manière généralisée dans différents contextes. La fréquence d'apparition d'un comportement peut être calculée *a posteriori*, au regard de l'enregistrement des occurrences effectives du comportement. Pour établir l'augmentation ou la diminution de la fréquence d'apparition d'un comportement, Skinner utilise par exemple le taux de réponse : mise en rapport du nombre de réponses par unité de temps. L'analyse du comportement parle de « renforcement » lorsqu'il est possible d'observer une augmentation de la fréquence d'apparition d'un comportement. Ce terme a connu et connaît encore une utilisation considérable dans de nombreux domaines en psychologie.

En conclusion sur ce point, le conditionnement opérant constitue le mécanisme qui prévaut à la perspective fonctionnelle des comportements, que ceux-ci soient publics ou privés. Mais pour pleinement comprendre l'approche skinnerienne en psychologie, il est nécessaire à présent d'aborder plus spécifiquement son analyse fonctionnelle des comportements privés qui constitue sans doute l'une des caractéristiques essentielles de son béhaviorisme. Cela nous permettra d'aborder plus en détail le point (6) de la définition de Moore (1995) de l'analyse du comportement.

1.1.2.3. L'analyse fonctionnelle des comportements privés

1.1.2.3.1. Verbal Behavior

L'ouvrage de Skinner intitulé *Verbal Behavior* (1957) constitue la tentative la plus poussée d'extrapoler son approche des comportements en général aux comportements privés. Il constitue un essai interprétatif et non expérimental par lequel Skinner propose une « analyse fonctionnelle » de ce qu'il nomme « comportement verbal » (*verbal behavior*). Si nous verrons que son approche fait une large place aux occurrences publiques de ce comportement, Skinner conçoit, cependant, conformément à ses choix épistémologiques, que son analyse du comportement verbal s'applique aux apparitions privées. Le principe d'une analyse fonctionnelle consiste à identifier les variables qui contrôlent le comportement en le considérant sous l'angle de la contingence de renforcement à laquelle il participe. Une analyse fonctionnelle considère donc la fonction comme élément d'analyse essentiel. Dans le domaine du langage, Skinner proposait de concevoir un énoncé verbal comme un comportement intégré aux contingences de renforcement du conditionnement opérant. Son objectif était de montrer la pertinence de l'analyse opérante pour les événements internes, qu'il considérait, conformément à son projet épistémologique, comme étant des comportements comme les autres. Les concepts fondamentaux de son approche générale du comportement ont donc été extrapolés au comportement verbal. Ainsi, les termes de stimulus, de réponse et de renforcement constituent des éléments clés de l'analyse qu'il propose.

1.1.2.3.1.1. Définition du comportement verbal

Skinner (1957) définit donc, en premier lieu, le comportement verbal comme un comportement comme les autres. La seule différence renvoie, selon lui, au fait que le comportement verbal possède la particularité d'appartenir à des contingences de renforcement qui comprennent une certaine spécificité au niveau des stimuli conséquents : le comportement verbal est considéré être renforcé par la médiation d'un auditeur, ayant appris cette fonction de « médiation du renforcement » par la communauté verbale à laquelle il appartient. Ainsi, la différence que Skinner admettait entre un comportement verbal et un comportement non verbal renvoyait à la manière par laquelle le renforcement était délivré dans le cadre de la contingence. Il considérait que le renforcement d'un comportement verbal avait la particularité de faire intervenir une tierce personne, dont la réponse avait « été conditionnée

précisément pour renforcer le comportement du locuteur » (Skinner, 1957, p. 225). Skinner distinguait ainsi, d'une part, les comportements non verbaux qui « *modifient l'environnement d'une façon mécanique* » (p. 1) par l'obtention directe du renforçateur et, d'autre part, les comportements verbaux qui n'agissent pas directement sur l'environnement pour l'obtention du renforçateur, mais agissent par la médiation d'un auditeur.

Si le terme de comportement verbal est spécifique de l'approche de Skinner, ce dernier fit explicitement le lien entre les activités dont il parlait en terme de « comportement verbal » et celles dont il est question en psychologie sous le vocable de « langage ». En effet, après avoir donné une définition de ce qu'il entend par comportement verbal, Skinner (1957) précise :

*« Behavior which is effective only through the mediation of other persons has so many distinguishing dynamic and topographical properties that a special treatment is justified and, indeed, demanded. Problems raised by this special mode of action are usually assigned to the fields of speech or language. »*¹⁷ (Skinner, 1957, p. 2)

L'un des problèmes abordés par Skinner dans son ouvrage concerne la délimitation de ce qu'il nomme « comportement » verbal, en d'autres termes, son unité. En effet, si le langage peut être conceptualisé en termes de « comportement », il a semblé en premier lieu nécessaire de déterminer l'« étendue » de ce comportement. A cet égard, Skinner concevait que le comportement verbal pouvait revêtir de nombreuses formes différentes et définit alors l'unité du comportement verbal comme une classe de réponses de forme identifiable. Par exemple, l'expression « *une aiguille dans une botte de foin* » (p. 116) peut constituer, selon lui, un comportement verbal, dans la mesure où les variables antécédentes et conséquentes qui le conditionnent sont identifiées. Egalement, la phrase « *le garçon court au magasin* » (p. 335) peut être considérée comme un comportement verbal, dont le stimulus antécédent peut être un type particulier de situation et le stimulus conséquent un renforçateur non spécifique. Il donne également l'exemple du suffixe anglais « *-ed* », laissant ainsi apparaître une grande variabilité de formes possibles. Skinner précise, notamment, que le stimulus antécédent qui contrôle un

¹⁷ « *Le comportement qui n'est efficace seulement au travers de la médiation d'autres personnes a des propriétés dynamiques et topographiques tellement distinctes qu'un traitement spécial est justifié et, de plus, demandé. Les problèmes soulevés par ce mode d'action spéciale sont en général assignés aux domaines de la parole et du langage.* » (Traduction libre)

comportement verbal peut être éloigné du comportement verbal lui-même et donne l'exemple d'un rapport qu'un journaliste peut faire à son retour d'un pays étranger (p. 416).

Par ailleurs, Skinner considère que le renforcement est une clé de compréhension majeure des comportements verbaux. Il illustre sa perspective par de nombreux exemples : celui de l'enfant renforcé par la reproduction des bruits d'avion qu'il entend (Skinner, 1957, p. 164), celui de l'écrivain renforcé par le fait que « *son comportement verbal peut durer des siècles ou toucher en même temps des milliers d'auditeurs ou de lecteurs. L'écrivain peut ne pas être renforcé souvent ou immédiatement, mais son renforcement brut peut être grand* » (Skinner, 1957, p. 206), celui de la personne renforcée par le fait de faire du mal à quelqu'un en le critiquant ou en lui apportant de mauvaises nouvelles, ou de publier un résultat expérimental qui détruit la théorie d'un rival (p. 164) ou bien encore :

« la fantaisie verbale, qu'elle soit manifeste ou dissimulée, est automatiquement renforçatrice pour le locuteur en tant qu'auditeur. Tout comme le musicien joue ou compose ce qui le renforce auditivement et l'artiste peint ce qui le renforce visuellement, de même le locuteur qui s'adonne à la fantaisie verbale dit ce qui le renforce auditivement, ou écrit ce qui le renforce par la lecture » (Skinner, 1957, p. 439)

Selon Skinner (1957), la topographie du comportement ne constitue donc pas une clé d'analyse pertinente. Il écrit : « *Tout mouvement capable d'affecter un autre organisme peut être verbal* » (p. 14). Il considère donc que ce type de comportement doit être appréhendé au travers de l'identification des variables qui le contrôlent, dans le cadre de la contingence de renforcement et présente une catégorisation de plusieurs types de comportements verbaux différents. Ces derniers sont alors définis en fonction des stimuli qui contrôlent leur apparition et du type de conséquences qu'ils engendrent.

1.1.2.3.1.2. *Catégorisation des comportements verbaux*

Dans son ouvrage de 1957, Skinner propose une catégorisation de plusieurs types distincts de comportements opérants verbaux.

Les « *mands* »¹⁸ (demande ou requête, en français) renvoient à des comportements verbaux qui, d'une part, sont contrôlés par l'état interne de l'organisme et, d'autre part, permettent d'obtenir des renforçateurs spécifiques. Par exemple, le fait d'avoir soif constitue un état interne de l'organisme qui peut contrôler un « *mand* » de type « Pourrais-je avoir un verre d'eau ? ». La soif est appelée « état de déprivation » et renvoie à la notion de « stimulation aversive ». Dans le cas des *mands*, il existe un lien précis entre le comportement et le renforçateur qui lui est associé mais également entre le comportement et l'état de l'organisme (déprivation) et/ou l'existence de stimulations aversives. Skinner décrit plusieurs types de « *mand* » en fonction du comportement de l'auditeur, en d'autres termes, de la personne qui permet l'obtention du renforçateur. Par exemple, si « *l'auditeur est indépendamment motivé à renforcer le locuteur* », Skinner parle de demande ; si « *le comportement de l'auditeur... est renforcé par le fait de réduire une menace* », le « *mand* » est considéré renvoyer à un ordre ; si le « *mand* » « *favorise le renforcement en créant un état émotionnel* », Skinner apparente le « *mand* » à une prière ; si l'auditeur est renforcé positivement par les conséquences de sa médiatisation du renforcement, Skinner parle de conseil.

La seconde catégorie de comportements verbaux décrite dans l'ouvrage renvoie à ce que Skinner appelle les « *tacts* » (dénomination, en français). Il s'agit de comportements verbaux qui sont contrôlés par l'environnement physique (stimuli non verbaux) et qui permettent l'obtention de renforçateurs qui ne sont pas spécifiques. Skinner écrit qu'il s'agit d' « *une réponse opérante verbale où une réponse de forme donnée est évoquée (ou au moins renforcée) par un certain objet ou événement ou par une certaine propriété d'un objet ou d'un événement* » (Skinner, 1957, p. 81). Skinner estime que la définition de cette catégorie marque un progrès important en comparaison de l'approche traditionnelle du langage en termes de référence. En effet, alors que le langage est largement appréhendé en termes de référence

¹⁸ Nous garderons les noms anglais des différentes catégories dans la mesure où ils expriment sans doute mieux que ne le font les traductions françaises le sens initialement donné par Skinner dans *Verbal behavior* (1957) ; ouvrage duquel il est d'ailleurs possible de préciser ici, qu'il n'a pas, à ce jour, été traduit en français.

mot / objet, de signification ou bien encore d'expression d'idées, Skinner proposait une approche originale via sa perspective fonctionnelle du langage, notamment au travers de la notion de *tact*, qui renvoie, en quelques sortes, à l'acte de dénommer les choses du monde. Comme le rappelle Moore (1985) : « *The meanings are of course private in principle, but can be reduced to the relation between a designating linguistic symbol and a corresponding set of public observations, in order to establish agreement about that to which the symbol refers* »¹⁹ (Moore, 1985, p. 60). Or, Skinner (1957) proposait une approche différente du langage, en le considérant dans sa dimension fonctionnelle.

« On a généralement admis que pour expliquer le comportement, ou l'un de ses aspects, on doit l'attribuer à des phénomènes se déroulant à l'intérieur de l'organisme. Dans le domaine du comportement verbal, cette approche correspondait jadis à la doctrine de l'expression des idées. On croyait expliquer un énoncé en explicitant les idées qu'il exprimait. Si le sujet parlant avait eu une autre idée, il l'aurait exprimée avec d'autres mots, ou des mots arrangés autrement. Si son énoncé était inhabituel, c'était à cause de l'originalité ou de la nouveauté de ses idées. S'il semblait vide, c'était sans doute qu'il manquait d'idées ou était incapable de les mettre en mots. (...) Cette approche a évidemment le même but qu'une analyse causale, mais elle n'aboutit nullement au même résultat. La difficulté tient au fait que les idées que, soi-disant, les sons remplacent, ne peuvent être observées indépendamment (...) Nous construisons évidemment les idées à volonté à partir du comportement à expliquer. Il n'y a là aucune explication réelle (...) C'est le rôle des fictions explicatives d'étouffer la curiosité et de mettre fin à la recherche. (...) Le successeur immédiat des idées a été la « signification » et la place de celle-ci risque d'être marquée par un nouveau venu, l'« information ». Tous ces termes ont en commun de dissuader d'une analyse fonctionnelle et d'encourager, à la place, certaines formulations associées jadis à la théorie des idées. » (Skinner, 1957, p. 5-6)²⁰

¹⁹ « Les significations sont bien sûr privées en principe mais peuvent être réduites à la relation entre un symbole linguistique désigné et un ensemble d'observations publiques correspondantes, pour établir un accord sur ce à quoi le symbole réfère. » (Traduction Libre)

²⁰ Traduit par Richelle (1977).

Ainsi, alors que le langage était bien souvent pensé dans une optique référentielle, Skinner choisit une orientation théorique originale à travers le choix qu'il fit de penser les mots en lien avec leur fonction dans le cadre des contingences de renforcement. La relation à trois termes des contingences de renforcement empêche d'isoler deux de ces trois termes afin de « *fournir un parallèle pour la notion de symbole* » (Skinner, 1957, p. 88). Skinner considère que le concept de comportement verbal est libre de traiter les variables qui régissent ce comportement sans essayer d'identifier une relation de référence ou un processus de communication. Skinner refusait donc de rechercher la signification des comportements verbaux. Il estimait que les idées ou les significations qui étaient induites à partir des mots étaient des entités fictives qui ne pouvaient constituer une explication causale satisfaisante du langage. On retrouve bien sûr ici sa position anti-mentaliste.

Skinner décrit ensuite plusieurs comportements verbaux contrôlés par des stimuli verbaux. Un comportement « *échoïc* » (« *échoïque* », en français) est défini comme une réponse qui « *génère un schème sonore semblable à celui du stimulus* » (p. 55). Le renforçateur n'est ici pas spécifique non plus. Une réponse « *échoïc* » renvoie à l'imitation immédiate d'un stimulus verbal. Skinner considère que la communauté linguistique façonnerait un répertoire échoïque selon un certain degré de précision requis. Skinner identifie ensuite les « *textual* » (« *textuel* », en français). Il appelle comportement textuel une réponse verbale à un stimulus écrit (ex : lecture). Skinner (1957) décrit aussi ce qu'il appelle les « *intraverbal* » (« *intraverbal* », en français). Ce sont des comportements verbaux émis en réponse à des stimuli verbaux, mais qui ne partagent aucune similarité ni correspondance avec les stimuli verbaux qui les contrôlent. Par exemple, la réponse « 4 » au stimulus verbal « 2+2 » ou la réponse « Paris » au stimulus verbal : « quelle est la capitale de la France ? » constituent des exemples de comportements intraverbaux. Ils renvoient aussi à des réponses relatives à des faits historiques ou scientifiques (p. 72, p. 129), à des associations de mots et aux « *envolée d'idées* » (pp. 73-76), aux traductions, aux paraphrases (p. 77) et, de façon plus générale, à de larges portions des discours scientifique, mathématique et littéraire. Contrairement aux *tacts*, ces comportements permettent de parler de choses absentes. Ainsi, de nombreuses connaissances sont apprises via le conditionnement d'une réponse intraverbale. Ce comportement est aussi une composante clé des compétences de conversation.

Une dernière classe de réponses opérantes, appelées « *autoclitic* » (« autoclitiques », en français), permet au locuteur de modifier, manipuler, nuancer ce qu'il dit. Les autoclitiques sont décrits comme étant évoqués par un autre comportement du locuteur (p. 313). Ce type de comportement verbal est impliqué dans l'assertion, la négation, la quantification, la qualification des réponses, la construction des phrases, etc.

Concernant l'aspect réceptif du langage – par lequel l'individu est capable de « suivre » un énoncé verbal exprimé par autrui –, Skinner (1969) soutenait l'idée qu'un individu suit un énoncé verbal parce que l'émission de comportements en réponse à des stimuli verbaux analogues a été renforcée dans le passé. Ainsi, qu'il s'agisse du versant expressif ou du versant réceptif (compréhension) du langage, l'explication théorique du langage fait appel chez Skinner aux contingences de renforcement du conditionnement opérant. Notons, pour finir, que l'analyse fonctionnelle des comportements verbaux proposée par Skinner (1957) est utilisée à l'heure actuelle, avec succès, dans la prise en charge d'enfants présentant des troubles du développement afin de favoriser l'acquisition du langage (Sundberg et Michael, 2001)²¹.

1.1.2.3.2. La perspective skinnerienne des activités « cognitives »

1.1.2.3.2.1. Cognition, raisonnement, pensée, résolution de problème...

Bien que, comme le rappelle Richelle (1977), Skinner n'a pas fait de l'étude de l'« intelligence » ou de la « cognition » l'objet de ses recherches, il est toutefois possible de préciser que son approche des activités habituellement qualifiées d'intellectuelles ou de cognitives renvoie à son approche générale des comportements. Comme le souligne Routier (2005, p. 34), l'idée centrale de Skinner est de subordonner les événements internes à l'analyse des réponses verbales émises sous certaines circonstances et de souligner le rôle de la communauté sociale dans la genèse et l'instauration des descriptions relatives à la sphère privée. Richelle (1977) écrit à ce sujet, concernant le travail de Skinner : « *l'examen du comportement verbal se prolonge par celui de la pensée* » (Richelle, 1977, p. 127). Dans *Verbal Behavior*, Skinner (1957) exprime clairement cette idée :

²¹ Notons ici l'existence d'outils tels que l'ABLLS-R (The Assessment of Basic Language and Learning Skills) développé par Partington et le VB MAPP (Verbal Behavior - Milestones Assessment and Placement Program) développé par Sundberg, constituent des outils de repérage des compétences construits sur la base de l'analyse du comportement verbal de Skinner (1957).

« La conception la plus simple et la plus satisfaisante est que la pensée est simplement comportement – verbal ou non verbal, couvert ou ouvert. Ce n'est pas quelque mystérieux processus responsable du comportement, mais véritablement le comportement même dans toute la complexité des relations qui le contrôlent, relativement à l'homme qui se comporte et l'environnement dans lequel il vit. Les concepts et méthodes qui ont émergé de l'analyse du comportement, verbal ou autre, sont les plus appropriées à l'étude de ce qui a traditionnellement été appelé l'esprit humain (...) Ainsi conçue, la pensée n'est pas une cause mystique ou un précurseur de l'action, ou un rituel inaccessible, mais l'action elle-même, sujette à analyse avec les concepts et les techniques des sciences naturelles, et être au final expliquée en termes de variables de contrôle. L'emphase sur les variables de contrôle est importante (...) Rien n'est gagné à regarder la pensée comme comportement dans le sens d'une simple forme d'action. Nous ne pouvons aller très loin dans l'étude du comportement hors des circonstances dans lesquelles il apparaît. » (Skinner, 1957, p. 449)

Les activités cognitives ou intellectuelles étaient donc pensées par Skinner avant tout en termes de comportement. Ainsi, Skinner concevait l'étude des activités habituellement liées aux termes de connaissance, de pensée, de cognition, etc., selon la même vision fonctionnelle qui prévalait à son étude de l'ensemble des comportements humains ; et préconisait donc l'identification des variables qui contrôlent ce type de comportement dans le cadre de la contingence de renforcement. En effet, comme l'énonce Zuriff (1980, cité par Routier, 2005, p. 77) : *« Si connaître est une forme de comportement (...), alors les critères de connaissance et de vérité sont par conséquent à trouver parmi les caractéristiques du comportement »*. Par exemple, Skinner (1957) énonce que le fait de penser renvoie à *« un comportement qui affecte automatiquement le sujet et qui est renforçateur pour cette raison »* (Skinner, 1957, p. 438). Il considère également que la résolution de problèmes et la rationalisation sont sources de renforcement (pp. 442-443). Ailleurs, Skinner (1969) traduit ce qui est ailleurs entendu par « induction » et « déduction » dans le langage de son dispositif conceptuel :

« Le mot induction s'applique à de nombreux cas de comportement de solution de problèmes, lorsque les stimuli qui évoquent les comportements appropriés à un ensemble de contingences dérivent d'une exposition à ces contingences ou d'un

examen direct du système de renforcement. Dans ce sens, l'induction ne consiste pas à dégager une loi générale de cas particuliers, mais à construire une règle qui engendre un comportement approprié à un ensemble de contingences. Règle et contingence²² sont deux choses différentes, non simplement deux formulations d'une même chose sous deux aspects différents, qui mettrait l'accent l'une sur le général, l'autre, sur le particulier. La déduction est un autre procédé pour construire des stimuli discriminatifs. Maximes, règles et lois sont des objets physiques qui peuvent être manipulés pour produire d'autres maximes, règles et lois. Il est possible, à partir de la découverte empirique du succès de pratiques ou d'un examen des systèmes de maintien des contingences qui décrivent les règles du premier degré, de dégager des règles du second degré propres à manipuler les premières. Dans une grande part de la théorie des probabilités, les règles du premier degré sont dégagées d'une étude des systèmes de renforcement. Les règles du second degré sont découvertes soit inductivement – lorsqu'elles se révèlent produire de nouvelles règles du premier degré efficaces – soit déductivement (sur mode éventuellement tautologique) à partir d'une analyse de règles du premier degré ou des contingences qu'elles décrivent.»²³ (Skinner, 1969, p. 196)

Nous reviendrons ultérieurement (Chapitre 2) sur la distinction conceptuelle élaborée par Skinner entre règle et contingence. Notons ici que celle-ci joue un rôle prédominant dans sa conception des activités habituellement qualifiées de cognitives ou d'intellectuelles. Aborder cette distinction en tant qu'élément théorique capital de l'approche skinnerienne de la cognition est une perspective qui rejoint celle de nombreux auteurs en analyse du comportement. Citons, par exemple, Richelle (1977), qui écrivait : « *Parmi les réflexions de Skinner sur l'activité intellectuelle, il vaut la peine de revenir sur la distinction entre comportement modelé par les contingences et comportements gouvernés par les règles* » (Richelle, 1977, p. 132).

1.1.2.3.2.2. Créativité, renforcement de la nouveauté

Par ailleurs, soulignons ici que Skinner concevait également que le conditionnement opérant constituait un élément d'analyse pertinent de l'aspect créatif, habituellement

²² La distinction entre règle et contingence est développée plus loin (Chapitre 2).

²³ Traduction de A. M. et M. Richelle (1977).

considéré comme une caractéristique essentielle du fonctionnement (cognitif et langagier) humain. Il considérerait, en effet, que les contingences de renforcement pouvaient agir de manière à sélectionner des comportements « nouveaux » (différents de ceux émis par le passé). Il écrit, par exemple : « *The artist, to take a particular example, is reinforced by the effects his works have upon people – himself or others – (...)* »²⁴ (Skinner, 1957, p. 224). Richelle (1977) exprime l'une des principales thèses développée par Skinner (ex : 1970)²⁵, concernant la créativité :

« La propriété la plus distinctive du comportement créatif est probablement sa nouveauté, nouveauté nécessairement relative à un ensemble de comportements de référence – tous les comportements antérieurs du sujet, ceux de ses contemporains, ceux de son groupe social aussi bien passé que présent, etc. Le schéma du conditionnement opérant permet parfaitement d'envisager une action sélective du milieu qui porterait électivement sur cette propriété nouveauté. Comme le renforcement peut sanctionner toute conduite reproduisant strictement la précédente, il peut sanctionner toute conduite se distinguant de la précédente, ou des précédentes. » (Richelle, 1977, p. 139)

Ainsi, la perspective skinnerienne rend compte de la créativité par le mécanisme sélectif que constitue le conditionnement opérant et renvoie, par ce biais, aux différents aspects que l'analogie avec la sélection naturelle (Darwin, 1969) requiert. Mais, avant d'aborder cette dimension méta théorique de l'approche skinnerienne (ce qui sera d'ailleurs l'occasion d'aborder le point (3) des caractéristiques reconnues essentielles de l'analyse du comportement de la définition donnée par Moore (1995) ; Voir : 1.1.2.1. Une redéfinition du comportement), nous allons à présent reprendre les principaux éléments composant le dispositif théorique traditionnel de l'analyse du comportement.

²⁴ « *L'artiste, pour prendre un exemple particulier, est renforcé par les effets de son travail sur des personnes – lui-même ou d'autres – (...)* ». (Traduction libre)

²⁵ Skinner, B. F. (1999). *Creating the creative artist. Cumulative Record*. Action, MA : Copley (Original publié en 1970).

1.1.3. L'analyse du comportement : aspects théoriques et méta théoriques

1.1.3.1. Dispositif théorique

Les différents concepts issus des théorisations de Watson et de Skinner forment ce que l'on peut appeler le dispositif conceptuel (ou théorique) initial (ou traditionnel) du courant de l'analyse du comportement. Celui-ci permet de spécifier comment un stimulus – initialement neutre – acquiert une fonction comportementale et permet donc de rendre compte des mécanismes par lesquels l'apprentissage se produit. Notons ici que les stimuli initialement neutres qui, dans un second souffle, acquiert une fonction comportementale via un mécanisme d'apprentissage sont appelés stimuli « secondaires ». Ils sont différenciés des stimuli « primaires » qui, pour leur part, possèdent un effet sur le comportement de par eux-mêmes, sans qu'aucun apprentissage n'ait eu besoin de s'effectuer. Le terme anglais « *naturally given function* » est rencontré dans la littérature. Les stimuli inconditionnels, inclus dans le conditionnement classique, sont un exemple de stimuli primaires. Ils revêtent leur fonction de manière réflexe et non selon un quelconque mécanisme d'apprentissage. En dehors des stimuli primaires, l'architecture fondamentale du dispositif conceptuel de l'analyse du comportement prévoit donc qu'un stimulus peut acquérir une fonction par conditionnement. Un conditionnement est un mécanisme permettant à un stimulus d'induire une réponse qu'il n'induit pas naturellement. Le terme anglais « *conditionally given function* » est rencontré dans la littérature. Dans ce cadre, deux mécanismes ont été décrit au cours de l'histoire du paradigme comportemental : le conditionnement répondant et le conditionnement opérant, précédemment présentés. Le dispositif conceptuel de l'analyse du comportement prévoit qu'un stimulus – initialement neutre – peut acquérir une fonction comportementale en rencontrant l'organisme selon une certaine configuration spatio-temporelle, répondante ou opérante. Le terme dispositif est ici employé pour transmettre l'idée d'un agencement d'éléments qui concourent à un but, celui de constituer une approche féconde en psychologie. Soulignons que ce dispositif permet de jeter un regard nouveau sur de nombreuses questions en psychologie. Pour reprendre les mots employés par Skinner (1979, p. 118 cité par Routier, 2005, p. 27) dans le second tome de son autobiographie :

« une science du comportement a fourni un nouvel ensemble de concepts pour traiter des sujets psychologiques. Ce n'était pas simplement « un nouveau vocabulaire pour d'anciennes choses (...) c'était un vocabulaire qui fonctionnait mieux. Il produisait l'ordre plutôt que le désordre, la simplicité plutôt qu'un empilement de confusions sur confusions (...) »

Précisons ici, s'il en est besoin, que, comme le laisse apparaître l'approche skinnerienne des comportements publics et privés, le conditionnement opérant possède une place privilégiée dans le cadre du dispositif théorique de l'analyse du comportement. Cet aspect est d'ailleurs également souligné par la définition de l'analyse du comportement donnée par l'*American Psychological Association*²⁶ (APA, 2015). Comme le souligne également Marr (1984), les contingences de renforcement constituent l'explication fondamentale de l'analyse du comportement. Elles sont au cœur de la réflexion des chercheurs du domaine en ce qui concerne les comportements observables mais également la vie mentale, depuis les choix épistémologiques de Skinner. La fécondité de l'approche opérante a pu être révélée dans différents domaines de la vie sociale. Skinner et ses collaborateurs (ex : Ferster et Skinner, 1957) se sont attachés à identifier les différentes modalités que pouvaient prendre les contingences de renforcement et ont décrit ce qu'ils ont appelé des « programmes de renforcement » (Voir Annexe 2). Ces programmes sont à la base d'une technologie visant à la modification du comportement. Mais, si la place accordée au conditionnement opérant renvoie, en premier lieu, aux travaux expérimentaux de Skinner, celle-ci est également appuyée par la philosophie que développa le fondateur de l'analyse du comportement. Nous proposons, maintenant, de présenter cet aspect.

1.1.3.2. Ancrage méta théorique

Si le dispositif théorique présenté ci-dessus forme la base de la réflexion en analyse du comportement, une dimension méta théorique contribue également à orienter les recherches. En effet, Skinner a développé une conception philosophique influencée par les idées de Darwin (1859), qui élaborait une théorie, devenue célèbre, concernant les nombreuses observations qu'il fit, en tant que naturaliste, de la faune et de la flore existantes dans des lieux isolés du monde. Son objectif était de rendre compte de la variabilité et de la complexité des phénomènes qu'il observait. Le cœur de sa théorie repose sur l'idée que les espèces

²⁶ Voir Annexe 1.

évoluent par le biais d'un mécanisme : la « sélection naturelle ». L'idée générale de ce mécanisme soutient que les caractéristiques qui favorisent la survie et la reproduction d'un être vivant voient leur fréquence s'accroître d'une génération à l'autre. Ainsi, certains caractères seraient sélectionnés naturellement par le décès des individus ne les possédant pas. En parallèle, la théorie de l'évolution admet, *a fortiori*, l'existence d'une variabilité naturelle des caractéristiques génétiques des individus sur laquelle la sélection naturelle peut opérer en fonction de leur capacité à assurer la survie et la reproduction. Elle admet également, *a fortiori*, l'existence de processus de transmissions génétiques, par lesquels les caractéristiques « sélectionnées » vont pouvoir être transmises aux descendants.

Le principe de sélection naturelle a fortement influencé l'approche théorique et philosophique de Skinner. Si la théorie de l'évolution stipule que la sélection naturelle prend place sur de nombreuses générations et a pour effet de modifier la distribution des caractéristiques d'une espèce, le béhaviorisme radical formule l'idée d'une sélection qui prendrait place au niveau ontogénétique et qui aurait pour effet de modifier le répertoire comportemental d'une personne, en d'autres termes, l'éventail des comportements qu'elle émet (voir par ex. Skinner, 1974). Dans le cadre de l'analyse du comportement, le conditionnement opérant constitue l'élément théorique permettant de concevoir, à l'échelle de l'individu, ce processus de sélection des comportements en fonction de leurs conséquences (Skinner, 1953). Ainsi, il détient une place fondamentale dans les recherches réalisées qui, inspirées de cette philosophie, ont tenté d'étendre la portée d'application des contingences de renforcement dans les divers champs de l'activité humaine. Par ailleurs et en parallèle, des mécanismes ayant trait à la variation et la rétention sont également admis par cette approche. La variation des comportements chez une personne est considérée advenir par le biais de plusieurs mécanismes, notamment : l'imitation (*modeling*) ou apprentissage par observation, l'instruction verbale, le conditionnement classique, ainsi que le conditionnement opérant lui-même. Concernant la rétention, celle-ci est principalement envisagée en termes neuronaux (Leslie, 2002, p. 12). Cependant, l'analyse du comportement a toujours considérablement privilégié l'étude du mécanisme sélectif (conditionnement opérant) par rapport aux mécanismes de variation ou de rétention.

Après avoir présenté le courant de l'analyse du comportement au travers du cadre de recherche élargi au sein duquel il se situe, nous allons à présent nous pencher sur la description de l'un de ses principaux enjeux actuels.

1.2. DONNEES CONTROVERSEES

Dans la continuité des premières idées béhavioristes, l'objectif principal de l'analyse du comportement est, nous l'avons vu, de comprendre les interrelations entre les comportements et l'environnement (Donahoe et Palmer, 1994). Son architecture conceptuelle prévoit qu'un stimulus de l'environnement peut acquérir un effet sur le comportement en étant en contact avec l'organisme par le biais d'un conditionnement, lequel permet à un stimulus d'induire une réponse qu'il n'induit pas naturellement. Dans ce contexte, ce courant de recherche connaît à l'heure actuelle d'importantes controverses au sujet d'un nombre grandissant de données expérimentales qui n'entrent pas dans la conceptualisation ainsi entendue de l'acquisition fonctionnelle des stimuli. De nombreux travaux mettent en évidence qu'un stimulus initialement neutre peut acquérir une fonction sans qu'aucun conditionnement n'ait eu besoin d'être établi. Reprenons, pour introduire ce constat, les mots qui entament l'article de Markham et Markham (2002, p. 509) :

« Des cas intéressants de comportements humains semblent souvent apparaître sans avoir été directement entraînés. Les comportements qui émergent sans association directe stimulus-stimulus ou stimulus-réponse comprennent l'expression de nouvelles phrases, la peur de stimuli jamais associés à une expérience de peur, et des comportements appropriés émis dans de nouvelles situations. »²⁷

Une grande variété de comportements humains semble pouvoir être acquise sans entraînement direct ; c'est-à-dire, sans avoir été en contact avec une association de stimuli dans un cadre répondant ni non plus avoir été associée à un stimulus dans un cadre opérant. L'humain se montre, en effet, capable de répondre de manière « appropriée » ou « adaptée » à

²⁷ « Interesting and adaptive instances of human behavior often seem to occur without having been directly trained. Behavior that apparently emerges without direct stimulus– stimulus or response–stimulus pairings includes utterance of novel sentences, fear of stimuli never paired with a fearful experience, and appropriate behavior emitted in novel situations. » (Traduction libre)

des stimuli nouveaux ou, plus exactement, à des stimuli pour lesquels aucun conditionnement spécifique n'a été établi. Nous emploierons les termes de comportements « adaptés » ou « appropriés » dans ce travail dans la mesure où ils sont ceux utilisés dans la littérature du domaine pour exprimer l'idée d'un comportement adapté à un stimulus ou un contexte donné, termes qui doivent donc se comprendre dans le sens d'un ajustement d'une chose à une autre.

Soulignons ici la distinction existante entre le terme de nouveauté employé dans la littérature relativement à ce phénomène et celui employé par Skinner dans le cadre de son interprétation opérante de la créativité. Dans ce second cas, le terme de nouveauté est adjoint à celui de comportement (et non de situation ou de stimuli) afin de véhiculer l'idée d'un renforcement de comportements « nouveaux », vis-à-vis de comportements antérieurement émis par l'individu. Skinner parle, comme nous l'avons vu, de renforcer la propriété de nouveauté. En revanche, le terme de « nouveauté », employé notamment par Markham et Markham (2002) et par les chercheurs dont nous développerons la pensée dans le Chapitre 2, renvoie, quant à lui, à un phénomène spécifique, relatif à l'apparition de comportements adaptés dans des situations nouvelles ou face à des stimuli jamais rencontrés. Pour des raisons de clarté du propos, l'expression « phénomène de la nouveauté » sera, par la suite, employé pour désigner les observations montrant l'apparition de comportements adaptés en dehors des conditions prévues par le dispositif conceptuel traditionnel de l'analyse du comportement. Le choix de ce terme est également soutenu par une volonté de ne pas utiliser les termes apparus dans la littérature pour référer à ce phénomène, de manière à ne pas adopter le vocabulaire de l'une ou de l'autre des propositions théoriques abordées dans le Chapitre 2. Mais avant d'aborder ces évolutions théoriques, attardons-nous un instant sur la mise en évidence expérimentale du phénomène de la nouveauté.

1.2.1. Données expérimentales

1.2.1.1. Procédure

La procédure d'appariement à un échantillon²⁸ (*matching to sample*, en anglais) est la procédure la plus couramment utilisée pour mettre en évidence ce phénomène dans le champ de l'analyse du comportement (Hayes, Kohlenberg et Hayes, 1991 ; Sidman, Kirk et Willson-

²⁸ Nous utiliserons également l'acronyme anglais MTS pour en référer dans la suite de ce travail.

Morris, 1985). Cette procédure consiste à présenter, d'une part, un stimulus appelé « stimulus-échantillon » (« *sample* », en anglais) ou « stimulus conditionnel » et, d'autre part, plusieurs stimuli appelés « stimuli-comparaisons » ou « stimuli discriminatifs ». Le stimulus-échantillon a pour fonction de déterminer le contrôle que les stimuli-comparaisons exercent sur la réponse. Par exemple, en présence d'un stimulus-échantillon appelé A1 et de stimuli comparaisons appelés B1 et B2, si le sujet de l'expérience choisit le stimulus-comparaison B1, cette réponse sera renforcée alors que s'il choisit B2, elle ne le sera pas. La répétition de cette contingence va entraîner le sujet à choisir systématiquement B1 plutôt que B2 en présence de A1. Le comportement du sujet n'est ainsi pas contrôlé uniquement par le stimulus discriminatif B1 – comme c'est le cas dans un conditionnement opérant qui ne nécessite pas, comme nous l'avons vu plus haut, d'autres éléments que les trois termes : « Antécédent – Comportement – Conséquence » – ; il est également sous le contrôle d'un quatrième stimulus (A1), qui conditionne le choix du stimulus discriminatif. Cette procédure est appelée procédure de « discrimination conditionnelle ». Elle se distingue ainsi de la « discrimination simple » qui, elle, n'inclut pas ce quatrième terme. C'est principalement dans le cadre de cette procédure que les chercheurs en analyse du comportement ont étudié le phénomène de la nouveauté.

1.2.1.2. Expériences

La première mise en évidence de ce phénomène en analyse du comportement a été faite par Sidman (1971). Cette étude a été réalisée auprès d'un individu présentant un retard mental et ne sachant pas lire. Celui-ci était en revanche capable de dénommer des images, en d'autres termes, d'associer des « mots dits » à des images. L'expérience réalisée apprit au participant à dénommer les mots écrits correspondant, en d'autres termes, à associer des « mots dits » à des « mots écrits ». Il testa ensuite la capacité du sujet à mettre en lien les « mots écrits » et les images. Le sujet répondit avec succès à ce test, laissant apparaître l'avènement spontané d'une association entre les « mots écrits » et les images. Aucun apprentissage supplémentaire n'avait dû être appliqué pour que le participant choisisse l'image correcte face au « mot écrit ». Il émettait ainsi un comportement adapté face à une relation nouvelle, jamais entraînée auparavant. En transcription alphabétique, nous avons donc que : si, d'une part, un stimulus A (mot dit) est associé à un stimulus B (image) – soit l'association AB – ; et, d'autre part, le stimulus A (mot dit) associé à un stimulus C (mot écrit) – soit l'association AC – ; alors, apparaît, sans entraînement spécifique supplémentaire,

l'association BC (image-mot écrit). Cette expérience met donc en évidence l'apparition d'une réponse en dehors des cadres de conditionnements habituels.

Cette expérience a donné le coup d'envoi d'une déferlante de travaux ciblant ce phénomène à travers, d'une part, sa mise en évidence et, d'autre part, son explicitation – même si ces deux aspects se sont vus naturellement largement imbriqués –. Le phénomène selon lequel un stimulus acquiert une fonction « sans entraînement » a été mis en évidence sur des populations très variées. Par exemple, Sidman et Tailby (1982) ont observé l'apparition du phénomène auprès d'enfants « tout venants » (sans retard mental). Les auteurs ont, dans un premier temps, créé trois classes fonctionnelles de stimuli A1/B1-C1, A2/B2-C2, A3/B3-C3 en utilisant une procédure de MTS. En d'autres termes, ils ont entraîné les sujets à choisir B1 et C1 en présence du stimulus-échantillon A1 ; B2 et C2 en présence du stimulus-échantillon A2 ainsi que B3 et C3 en présence de A3. Les résultats de cette expérience rejoignirent ceux de Sidman (1971). Ils montrèrent l'émergence spontanée d'associations entre des stimuli qui, pourtant, n'avaient jamais été entraînés, à savoir : B1C1, B2C2, B3C3 ainsi que leur symétrie : C1B1, C2B2, C3B3.

Ce phénomène a également été observé chez des adultes « tout venant ». Par exemple, l'expérience de Lazar (1977) a montré, chez l'adulte, que la fonction d'un stimulus acquise en dehors d'une procédure de MTS, pouvait être transférée à un autre stimulus mis en lien avec le premier dans le cadre d'une procédure de MTS. Dans cette expérience, les sujets étaient entraînés, dans une 1^{ère} phase, à pointer en premier certains stimuli et en second d'autres stimuli, créant ainsi deux classes fonctionnelles distinctes. Dans la 2^{nde} phase, une procédure de MTS a permis d'entraîner les sujets à choisir un certain nombre de nouveaux stimuli en présence de stimuli issus de la 1^{ère} phase de l'expérience : les uns en présence des stimuli qui étaient pointés en premier et les autres en présence des stimuli qui étaient pointés en second. Les résultats ont montré que les sujets reproduisaient la séquence apprise en 1^{ère} phase sur les stimuli présentés en 2^{nde} phase lorsque ceux-ci étaient présentés par paires. Ainsi, cette expérience a montré une acquisition fonctionnelle non entraînée des nouveaux stimuli (présentés en 2^{nde} phase), de par leur mise en lien avec les stimuli de la 1^{ère} phase dans le cadre d'une procédure de MTS.

Le phénomène a également été observé chez des adultes avec retard mental (par ex. Carr, Wilkinson, Blackman et McIlvane, 2000 ; Dube, McIlvane, Maguire, Mackay et

Stoddard, 1989 ; McDonagh, McIlvane et Stoddard, 1984 ; pour une revue voir O'Donnell et Saunders, 2003), mais également chez de très jeunes enfants (par ex. Augustson et Dougher, 1992) ou chez des adolescents (par ex. Stromer et Osborne, 1982) ainsi que chez des adolescents avec retard mental (par ex. : Dixon et Spradlin, 1976).

De plus, même si cela est plus controversé (par ex. Hayes, 1989), il semble que ce phénomène advienne également chez l'animal. Par exemple, les travaux de Vaughan (1988) ou de Frank et Wasserman (2005) l'ont mis en évidence chez le pigeon, McIntire, Cleary et Thompson (1987) ont montré l'apparition du phénomène chez les singes macaques et Schusterman et Kastak (1993) ont constaté le phénomène chez des lions des mers.

Par ailleurs, des expériences ont montré que différentes fonctions pouvaient être acquises sans qu'un conditionnement traditionnel ne soit nécessaire : une fonction discriminative (par ex. Hayes, Brownstein, Devany, Kohlenberg, et Shelby, 1987 ; Lazar, 1977 ; Sidman, 1971 ; Sidman et Tailby, 1982) une fonction de renforcement et de punissement (par ex. Hayes, Kohlenberg, et Hayes, 1991). Des expériences montrent également qu'un stimulus peut acquérir une fonction différente de celle détenue par le stimulus avec lequel il est en lien. Il peut, par exemple, acquérir une réponse « opposée », une réponse « différente », une réponse « hiérarchiquement différente selon une certaine valeur », etc. Enfin, des expériences ont montré l'apparition du phénomène via un réseau de stimuli (voir notamment Roche, Kanter, Brown, Dymond, et Fogarty, 2008).

Ainsi, ce phénomène a pu être observé dans des conditions très variables : notamment, auprès de diverses populations, en mettant en jeu diverses fonctions comportementales, ainsi qu'en faisant intervenir des « réseaux » ou « chaînes » de stimuli plus ou moins grand(e)s. Ce phénomène semble d'ailleurs se caractériser par l'étendue de ses conditions d'apparitions. Les multiples et diverses observations expérimentales de ce phénomène laissent entrevoir un caractère invasif et incoercible. De fait, les chercheurs dans le domaine de l'analyse du comportement sont nombreux à l'avoir étudié et cette multitude d'intérêts a entraîné l'apparition d'une terminologie plurielle.

1.2.2. Eléments de terminologie

Les données expérimentales montrant l'apparition d'un comportement face à des stimuli « nouveaux » étaient sans assise terminologique *a priori* consensuelle dans le cadre du paradigme comportemental. De fait, comme le souligne Dougher et Markham (1996), la littérature comportementale contient diverses dénominations se rapportant à des constatations expérimentales comparables. Toutes renvoient néanmoins au constat de l'acquisition d'une fonction par un stimulus en dehors du dispositif traditionnel de l'analyse du comportement. Nous présentons ci-après quelques-unes des dénominations les plus couramment rencontrées dans la littérature de l'analyse du comportement. Le choix d'un terme véhiculant déjà certaines prises de position, nous considérerons les éléments déjà portés par les termes employés.

1.2.2.1. Acquisition fonctionnelle « non entraînée »

Parmi les différentes manières de parler du phénomène dans le cadre de la littérature comportementale, la plus « prudente » est sans doute celle d'« acquisition fonctionnelle non entraînée » (par ex. Dougher et Markham, 1996 ; Sidman et Tailby, 1982). En effet, ce terme permet d'évoquer le phénomène de la nouveauté par la négative, c'est-à-dire, par l'énonciation des conditions non nécessaires à son apparition. Dans cette optique, il est dit qu'un stimulus a acquis une fonction « sans avoir été entraîné » (« *untrained* » ou « *without training* », en anglais). Cette notion d'acquisition fonctionnelle « non entraînée » a pour caractéristique de se définir en fonction d'autres types d'acquisition fonctionnelle, qualifiés dès lors d'« entraînés ». Ces derniers font référence aux modalités d'acquisition fonctionnelle prévues dans le cadre du dispositif conceptuel, à savoir : le conditionnement répondant et le conditionnement opérant. Cette dénomination constitue une approche descriptive du phénomène selon les termes de la conceptualisation traditionnelle de l'acquisition fonctionnelle des stimuli. Aucun nouveau terme n'est élaboré, ne renvoyant donc à aucune alternative théorique sous-jacente.

1.2.2.2. Acquisition fonctionnelle indirecte

Parmi les autres manières d'évoquer le phénomène dans la littérature, il est fréquent de lire qu'un stimulus a acquis une fonction sans « entraînement direct » (« *without direct training* », en anglais) (par ex. Spradlin, Cotter, et Baxley, 1973) ou bien sans « entraînement explicite » (« *without explicit training* »). Ces notions renvoient au fait qu'un stimulus acquiert une fonction sans être « directement » ou « explicitement » en contact avec l'un des conditionnements traditionnels qui sont, de fait, considérés comme étant des manières « directes » ou « explicites » d'acquérir une fonction. Cette terminologie reste également principalement descriptive mais induit néanmoins un élément supplémentaire en comparaison de la notion d'« acquisition fonctionnelle non entraînée ». En effet, elle implique l'idée que l'acquisition d'une fonction par un stimulus, qu'elle soit directe ou indirecte, est liée aux modalités d'acquisitions fonctionnelles traditionnelles. En effet, avec cette appellation, si un stimulus n'acquiert pas « directement » sa fonction par le biais des conditionnements traditionnels, il n'en reste pas moins qu'il est considéré la détenir d'eux de manière indirecte, comme par l'intermédiaire d'une « étape supplémentaire ».

1.2.2.3. Equivalence

L'expression anglaise « *stimulus equivalence* », que l'on peut traduire par « équivalence des stimuli » est sans doute l'expression par laquelle le phénomène a été le plus discuté dans la littérature comportementale. Si le terme équivalence évoque inévitablement aux chercheurs du domaine l'une des évolutions théoriques que nous aborderons au Chapitre 2 (à savoir, la proposition théorique de Sidman (1994), relative aux « relations d'équivalence »), il reste néanmoins que l'expression d'« équivalence fonctionnelle » (*functional equivalence*) préexiste à cette évolution théorique (Tonneau, 2001).

Celle-ci notion a la particularité de parler, non plus de l'acquisition fonctionnelle d'un stimulus, mais d'une équivalence fonctionnelle entre des stimuli. Ainsi, on ne dit plus seulement, par ces mots, qu'un stimulus a acquis une fonction, mais qu'un stimulus a acquis une fonction « équivalente » à celle d'un autre stimulus. Dans cette optique, le stimulus qui acquiert une fonction en dehors des conditionnements décrits est considéré comme étant inévitablement lié à un autre stimulus, avec lequel il partage la même fonction. De plus,

comme pour la notion d'entraînement indirecte, il est couramment admis par les chercheurs utilisant cette terminologie que cet autre stimulus a acquis sa fonction via l'un des conditionnements traditionnels.

Il faut, par ailleurs, souligner que cette notion d'« équivalence » est porteuse d'une certaine ambiguïté car, pris au sens propre, une « équivalence fonctionnelle » renvoie, en premier lieu, au fait que deux stimuli A et B produisent le même effet sur le comportement, sans regard à la manière avec laquelle ils ont acquis ce même effet. Ainsi défini, ce phénomène renvoie donc à de nombreuses situations, comprenant notamment les stimuli qui sont devenus fonctionnellement équivalents par l'intermédiaire du conditionnement opérant et du conditionnement répondant. Par exemple, lorsqu'un enfant apprend à dire « pomme » (Réponse R) devant une pomme réelle (Stimulus A) par conditionnement opérant, puis, devant le mot écrit « pomme » (Stimulus B) par l'intermédiaire également d'un conditionnement opérant, la pomme réelle (A) et le mot écrit (B) sont fonctionnellement équivalents, au regard de l'effet qu'ils produisent sur le comportement (la réponse orale « pomme »). Pourtant, A et B ont acquis leur fonction de manière indépendante. Tonneau (2001a) parle d'« équivalence triviale » pour désigner ce type d'équivalence fonctionnelle. Mais, ce dont il est question lorsque l'expression d'« équivalence fonctionnelle » est employé au sein de la littérature comportementale, ne renvoie pas à ce type d'équivalence, mais bien au fait qu'un stimulus devienne équivalent à un autre stimulus sans qu'il ait été entraîné dans le cadre d'un conditionnement. Tonneau (2001a) parle alors d'équivalence fonctionnelle « non triviale ».

1.2.2.4. Transfert de fonction

L'expression de « transfert de fonction » (*transfer of function*) est également largement rencontrée dans la littérature. Alors que l'expression « équivalence des stimuli » renvoie à ce que l'on pourrait appeler « une constatation du résultat fini », l'expression de « transfert de fonction » décrit le phénomène sous un angle plus dynamique, suggérant l'idée du passage de la fonction d'un stimulus à un autre stimulus. Comme précédemment, nous retrouvons l'idée d'un lien avec un conditionnement traditionnel, par l'intermédiaire d'un stimulus.

Cette notion détient, de la même manière que celle d'« équivalence fonctionnelle », une ambiguïté. Alors que l'expression « transfert de fonction » renvoie au sens propre à tous les cas où un stimulus transfère sa fonction à un autre stimulus, cette expression est utilisée dans la littérature pour désigner les cas où un transfert de fonction s'établit en l'absence des cadres de conditionnements traditionnels. L'expression est ainsi employée pour spécifier le fait qu'un stimulus transfère ses fonctions à un autre stimulus, sans entraînement spécifique.

1.2.2.5. Transformation de fonction

Enfin, une dernière expression peut être évoquée ici : celle de « transformation de fonction » (Dymond et Barnes, 1995, 1996 ; Dymond et Rehfeldt, 2000). Alors que l'expression « transfert de fonction » est couramment employée pour désigner le fait qu'un stimulus transfère sa fonction à un autre stimulus, auquel cas les deux stimuli engendrent la même réponse (équivalence fonctionnelle), un certain nombre d'études montre qu'une autre réponse que celle détenue par le stimulus « entraîné » peut être acquise par le stimulus « non entraîné ». Certains chercheurs parlent de « transformation de fonction » (ex : Hayes, Barnes-Holmes, et Roche, 2001) pour désigner ce phénomène. Cette expression permet d'inclure l'idée qu'un « transfert » peut aboutir à allouer au stimulus non entraîné une autre réponse que celle engendrée par le stimulus entraîné. Toutefois, d'autres auteurs conceptualisent ce phénomène comme un sous-produit du phénomène de transfert de fonction (voir notamment, Tonneau, Arreola, et Martinez, 2006).

1.2.3. Langage et cognition

Comme le souligne Marr (1984), les domaines classiques de la psychologie tels que le langage et les activités cognitives n'ont reçu pendant longtemps que peu d'attention expérimentale en analyse du comportement. Ces derniers n'étaient abordés que de manière interprétative par Skinner (1957). Selon Friman, Hayes et Wilson (1998), ce déficit d'études expérimentales s'expliquerait par des raisons d'ordre méthodologique : les comportements publics seraient méthodologiquement plus faciles à étudier que les comportements privés, parmi lesquels ce type d'activité est majoritairement classé. De plus, la prise de position épistémologique, énoncée plus haut, de réunir sans distinction ces deux types de comportements, n'argumentait pas nécessairement, comme nous l'avons vu, en faveur d'une

étude spécifique de ce type de comportement puisque les recherches faites à partir d'évènements publics permettaient également de tirer des conclusions à leur rencontre.

Cependant, depuis plus d'une trentaine d'années, l'analyse du comportement a vu éclore de nombreuses expériences, affiliées aux domaines du langage et de la cognition. Cette attention nouvelle est étroitement liée au phénomène de la nouveauté, ci-dessus décrit car, par-delà la diversité terminologique qui lui est associée, celui-ci est reconnu par l'ensemble des chercheurs du domaine comme étant étroitement lié au langage et à la cognition. Précisons ici que ces thèmes sont souvent abordés dans la littérature de l'analyse du comportement sous le terme d'activités « symboliques ». Un symbole (verbal ou non verbal) est vu comme un stimulus qui renvoie à d'autres propriétés que les siennes propres (Tonneau, 2001a). Le fonctionnement symbolique semble ainsi impliquer de manière fondamentale un transfert de fonction, que ce soit pour le transfert d'une fonction comportementale d'un objet réel à un symbole, mais aussi d'un symbole à un autre symbole, ou d'un symbole à un objet réel. Dans le domaine langagier, il est admis que l'individu réagit bien souvent à un mot comme s'il était la chose qu'il représente (voir, par ex. Sidman, 1994). En effet, un même comportement peut être suscité par un objet et par le mot qui permet d'en référer²⁹. Ainsi, puisque ces deux stimuli détiennent une seule et même fonction comportementale, cette constatation peut être conceptualisée en termes d'« équivalence fonctionnelle ». Dans une même optique, Staat et Staat (1959 cité par Tonneau, 2004) soutiennent que le langage peut être vu comme un ensemble de stimuli verbaux associé en permanence à un contexte non verbal, permettant un « transfert de fonction » des stimuli non verbaux aux éléments du langage. Dans ce contexte, la rapidité avec laquelle le jeune enfant acquiert les mots de sa langue argumente en faveur de l'étude du langage sous l'angle du phénomène de la nouveauté. En effet, l'« explosion » lexicale observée chez le jeune enfant peine à être comprise dans les limites du cadre conceptuel traditionnel proposé par l'analyse du comportement. En effet, énoncer la nécessité de la présence d'un mot dans une configuration opérante ou répondante pour qu'il acquière une fonction comportementale ne permet pas de rendre compte de cette rapidité d'acquisition de la langue et de nombreuses expériences montrent qu'un mot peut acquérir une fonction sans que n'intervienne l'émission d'une réponse qui puisse être renforcée (conditionnement opérant) et sans que n'intervienne non

²⁹ Nous verrons dans le Chapitre 3 que cet aspect a pris une importance considérable dans le cadre d'une thérapie issue de l'analyse du comportement : la thérapie ACT.

plus un stimulus inconditionnel qui puisse être associé à ce mot pour lui transférer une fonction (conditionnement répondant) (ex : Sidman, 1971).

Précisons ici que le langage et de la cognition sont deux thèmes qui apparaissent inextricablement liés dans la littérature en analyse du comportement depuis plus d'une trentaine d'années, tout comme ils le sont d'ailleurs dans le cadre de la psychologie et en philosophie. L'association de ces deux thèmes en analyse du comportement n'est, en effet, pas originale dans la mesure où celle-ci a été très largement réalisée au fil des siècles au travers diverses disciplines, comme pour laisser transparaître la porosité de la frontière existante entre ces deux thèmes. Comme le souligne Auroux (2008), le langage est bien souvent vu comme le lieu où se déploie la rationalité et ces deux aspects semblent comme renvoyer, de manière indissociable, aux attributs de l'humanité. Le terme grec de « *logos* » témoigne d'ailleurs de cette idée depuis les premiers temps de la réflexion sur ces questions. En psychologie, comme le rappelle notamment Doron et Parot (1991), le terme de cognition désigne d'une manière générale l'« acte de connaissance » et recouvre les grandes fonctions psychologiques, notamment celle du langage. Ainsi, ces auteurs rappellent que le langage a souvent été intimement lié en psychologie aux théorisations sur la cognition. Piaget, par exemple, concevait le langage de manière étroitement lié au développement cognitif. Ainsi, l'analyse du comportement, en étudiant ce que nous avons appelé le « phénomène de la nouveauté » pour rendre compte à la fois du langage et de la cognition, rejoint de nombreux courants de pensée. Elle étudie, ce faisant, les mêmes phénomènes que d'autres courants en psychologie mais avec des mots qui lui sont propres et qui se justifient au regard de ses prises de positions épistémologiques. L'étude des activités qui entourent les thèmes du langage et de la cognition apparaît d'ailleurs d'une importance certaine en analyse du comportement dans la mesure où il est possible de considérer, comme le faisait déjà Marr (1984), que ce champ d'investigation – largement investi par la psychologie cognitive – peut être vu comme un élément de légitimation de ce courant en psychologie.

Notons, pour finir, que, bien que les termes de langage et de cognition n'aient pas été investis en tant que termes techniques en analyse du comportement, l'utilisation de ces vocables reste réalisée dans la littérature du domaine pour spécifier le domaine étudié. Par exemple, Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) les emploient dans ce sens dans leur célèbre ouvrage *Relational Frame Theory: A Post-Skinnerian account of human language and cognition*. Ils écrivent :

« We should be clear at this point that it is not our intention to provide technical definitions of the terms « language » and « cognition ». These have been used in this book to orient the authors and readers towards a particular domain within the study of psychology. » (Hayes, Barnes-Holmes, et Roche, 2001, p. 45)

Le présent travail fait le choix d'un emploi similaire. L'emploi des termes de langage et de cognition offre un cadre suffisamment élargi pour qu'il puisse contenir en son sein la diversité conceptuelle ayant émanée, comme le verrons plus loin, de l'analyse du comportement concernant ces domaines de la psychologie. Egalement, l'utilisation de ce couple de termes permet également aux lecteurs non-familiers des notions théoriques propres au courant de l'analyse du comportement d'identifier clairement la thématique de cette recherche.

Mais avant de considérer les différentes évolutions théoriques apparues en analyse du comportement sur la base des fondements initiaux pour rendre compte des activités cognitives et langagières au travers de l'explicitation du phénomène de la nouveauté, nous allons terminer l'exposé des enjeux de ce courant en évoquant l'élimination d'une hypothèse explicative qui aurait permis de préserver sans réaménagement le dispositif conceptuel traditionnel.

1.2.4. L'hypothèse de la généralisation

Pour expliquer le phénomène de la nouveauté dans le cadre du dispositif traditionnel de l'analyse du comportement, il fut d'abord légitime de considérer dans quelle mesure ce phénomène pouvait être apparenté à des phénomènes déjà connus dans la littérature du domaine. A cet effet, la « généralisation du stimulus » fut évoquée. La généralisation du stimulus renvoie au processus par lequel les attributs d'un stimulus sont étendus à d'autres stimuli. Il constitue le pendant du phénomène de discrimination du stimulus par lequel deux stimuli ayant des attributs proches engendrent des réponses différentes. Ainsi, la généralisation du stimulus constitue également une modalité par laquelle un stimulus est considéré pouvoir acquérir une fonction, à la marge de la conceptualisation en termes de conditionnements. Catania (1998) définit la généralisation comme une extension des effets du renforcement (ou de l'extinction ou du punissement, Voir Annexe 2) d'un stimulus à des

stimuli qui diffèrent de ce dernier selon une ou plusieurs dimensions. Il est également possible de parler d'absence de discrimination. Cooper, Heron et Heward (2007) définissent la généralisation du stimulus ainsi : « *Quand un stimulus antécédent a une histoire permettant d'évoquer une réponse qui a été renforcée en sa présence, le même type de comportement tend à être évoqué par des stimuli qui partagent des propriétés physiques avec le stimulus-contrôle antécédent.*³⁰ Ainsi, la généralisation renvoie au fait qu'un stimulus acquiert une fonction via les propriétés physiques qu'il possède en commun avec un autre stimulus. Ces propriétés physiques communes sont considérées permettre que la fonction possédée par l'un des stimuli soit transmise à l'autre stimulus. En anglais, le terme de « *similarly given function* » est utilisé ; que l'on peut traduire par « fonction donnée par similarité », pour signifier que la fonction est acquise de part une similarité perceptive. Cette expression est à opposer à celle de « *conditionally given function* », que l'on peut traduire par « fonction donnée par conditionnement ». Le phénomène d'acquisition fonctionnelle par généralisation, peut être illustrée comme suit : si un enfant apprend à dire le mot « rouge » devant une pomme rouge et que, par la suite, il prononce ce même mot devant une fraise, sans qu'aucun apprentissage supplémentaire n'ait dû être dispensé ; alors, il est possible de dire que le stimulus « fraise », initialement neutre, a acquis, de par les propriétés perceptives qu'il partagent avec le stimulus « pomme », une fonction comportementale, à savoir : la capacité de faire apparaître le comportement public que représente l'énoncé oral du mot « rouge ». Ainsi, la couleur de la fraise - face à laquelle l'enfant n'avait jamais appris à énoncer le mot « rouge » -, a permis d'entraîner la généralisation du comportement de l'enfant, par-delà les différences des stimuli.

Il est largement admis dans le cadre du paradigme comportemental, et ce depuis Watson et les recherches sur le conditionnement classique, qu'un stimulus, initialement neutre, peut acquérir une fonction, selon cette modalité. Ainsi, il était justifié de se poser la question de savoir si cet élément théorique pouvait rendre compte des observations comportementales susmentionnées. Nonobstant, les recherches ont montré que ce phénomène ne pouvait s'expliquer par une généralisation du stimulus comme le rappelle notamment De Rose, Mc Ilvane, Dube, Galpin et Stoddard (1988) ou bien encore Zentall, Galizio et Critchfield (2002). En effet, les expériences montrent qu'un stimulus acquiert une fonction

³⁰ « *When an antecedent stimulus has a history of evoking a response that has been reinforced in its presence, the same type of behavior tends to be evoked by stimuli that share similar physical properties with the controlling antecedent stimulus* ». (Traduction libre)

sans qu'aucune similarité au niveau de ses propriétés physiques ne puisse être rapprochée de celles d'un autre stimulus.

Aussi, l'accumulation de données expérimentales mettant en évidence ce que nous avons appelé le « phénomène de la nouveauté » a engendré un questionnement légitime : comment un dispositif fondé sur l'apprentissage par conditionnement peut-il expliquer l'apparition de comportements adaptés dans des contextes jamais rencontrés ? La seconde partie de cette recherche réalise une présentation des quatre principales évolutions théoriques apparues au sein de l'analyse du comportement afin de rendre compte des observations expérimentales précédemment décrites et propose ensuite un éclairage de cette problématique à l'aide de notions issues de la philosophie des sciences.

CHAPITRE 2

Regards intra et interdisciplinaires

Les théories sont des filets : seul celui qui lance pêchera.

Novalis

INTRODUCTION

Les données expérimentales présentées dans le Chapitre 1 ont suscité de nombreux travaux et engagé de passionnants débats en analyse du comportement. A l'heure actuelle, l'effervescence entourant l'explication du phénomène de la nouveauté est encore palpable. L'objet de ce chapitre est, d'une part, de présenter les différentes évolutions apparues pour rendre compte de ce phénomène au sein de l'analyse du comportement et, d'autre part, de proposer d'élargir la perspective sur le plan épistémologique à l'aide de deux thèses fortement reconnues pour leur intérêt dans l'étude de l'évolution des théorisations en science. L'adoption de ces deux angles de vues, intra et extra disciplinaire, permettra une mise en perspective dont le chapitre suivant proposera ensuite de discuter.

2.1. REGARDS INTRA-DISCIPLINAIRES : PLUSIEURS EVOLUTIONS THEORIQUES EN ANALYSE DU COMPORTEMENT

Afin de présenter les réflexions intra-disciplinaires qu'ont suscitées les données controversées décrites au Chapitre 1, le terme d' « évolution » est employé pour transmettre l'idée d'un changement à partir d'un état originel, que constitue le dispositif conceptuel initial de l'analyse du comportement. Ces évolutions sont présentées dans un ordre chronologique à travers l'exposé des arguments majeurs qui les ont fait naître mais également à travers les principales réflexions critiques prononcées à leur rencontre.

La première évolution que nous allons présenter a été formulée par Skinner lui-même. Car, bien que le phénomène de la nouveauté n'ait véritablement concentré l'attention des chercheurs du domaine qu'à partir des travaux de Sidman (1971), rendre compte de l'apparition de comportements adaptés dans des contextes nouveaux apparaissait déjà comme une nécessité dans l'esprit des premiers chercheurs en analyse du comportement. Ainsi, une première élaboration théorique à cet égard peut être lue dans les travaux de Skinner, qui élaborera une notion spécifique sur la base de son approche du langage et de la cognition. La seconde évolution théorique que nous présenterons est celle de Sidman (1994). Elle se bâtit sur la base d'un rapprochement avec le concept mathématique de « relation d'équivalence », dont la fécondité put s'apprécier par la proposition d'élargir les contingences de renforcement à quatre composantes. La troisième évolution théorique se forma dans un assemblage conceptuel plus rapproché de la théorie du langage de Skinner. Horne et Lowe (1996) formulèrent l'idée d'un approfondissement du rôle de l'auditeur, à travers la création du concept de « relation de dénomination ». Enfin, nous finirons en présentant une évolution théorique se présentant comme « post-skinnerienne », nommée théorie des cadres relationnels. Celle-ci propose de prolonger les fondements même de l'approche skinnerienne afin d'en décliner la pertinence pour l'explicitation du langage et de la cognition sous un angle toutefois différent de celui de Skinner. Ces différentes propositions d'aménagement conceptuel du dispositif traditionnel de l'analyse du comportement sont donc abordées à travers un développement des principaux arguments qui les ont engendrées ainsi qu'à travers un exposé des principales critiques qui ont pu leur être opposées dans la littérature du domaine.

2.1.1. La notion de « comportement gouverné par les règles »

En premier lieu, il est d'emblée possible de souligner que la proposition théorique de Skinner a pour particularité de refuser d'aborder le phénomène de la nouveauté en termes de « transfert de fonction » ou d'« équivalence fonctionnelle ». Selon le fondateur de l'analyse du comportement, il n'y a pas d'équivalence fonctionnelle entre les stimuli ; par exemple, au niveau du langage, entre un mot et la chose qu'il représente. Skinner s'oppose, en effet, à l'idée qu'il y ait une « équivalence fonctionnelle ». Selon lui, l'individu ne se comporte pas de la même façon devant un mot et devant l'objet qu'il représente. Cette même idée est reprise par Horne et Lowe (1996) qui l'illustrent par la phrase : « *On ne s'assoit pas sur le mot imprimé « chaise » quand nous le voyons, ni sur le « mot dit » quand nous l'entendons* » (p. 235).

Ainsi, Skinner refusa de rechercher ou de concevoir une sorte de nouveau mécanisme qui aurait permis d'expliquer cette équivalence fonctionnelle, comme le firent d'autres chercheurs du domaine. La ligne de force de l'apport skinnerien fut de créer une distinction entre deux types de comportements, au sein de sa conception béhavioriste du fonctionnement humain. Cette distinction fut opérée sur la base du conditionnement opérant et donc de la description qu'il faisait des contingences de renforcement.

2.1.1.1. Deux catégories de comportements

Pour répondre à la nécessité de rendre compte de ce que nous avons appelé le « phénomène de la nouveauté » – par lequel, rappelons-le, un individu émet une réponse adaptée dans un contexte pour lequel il n'a jamais été entraîné à émettre cette réponse –, Skinner élaborait une distinction entre deux types de comportements au sein de sa vision comportementaliste des activités humaines : les « comportements modelés par les contingences » (*contingency-shaped behavior*) et les « comportements gouvernés par les règles » (*rule-governed behavior*). Les « comportements gouvernés par les règles » étaient ceux par lesquels Skinner conceptualisa l'aptitude de l'humain à se comporter de manière adaptée dans des contextes nouveaux. Par l'intromission de la notion de « règle » (*rule*) dans le cadre de sa conceptualisation opérante des comportements, notons que Skinner liait ainsi fermement ce phénomène à la sphère du langage.

2.1.1.1.1. « Comportements modelés par les contingences » versus « comportements gouvernés par les règles »

Alors que les « comportements modelés par les contingences » étaient considérés être acquis par contact avec les contingences de renforcement, tel que prévu par le dispositif conceptuel initial, les « comportements gouvernés par les règles » étaient considérés advenir par l'intermédiaire d'une description verbale des contingences. Skinner concevait que ce type de comportement se différenciait des autres par le stimulus discriminatif de la contingence qui était alors un énoncé verbal spécifiant une contingence de renforcement. La règle indiquait les trois éléments de la contingence : les conditions dans lesquelles émettre le comportement, le comportement à effectuer et les conséquences attendues de ce comportement. Cet énoncé verbal, ou règle, était donc pensé comme étant lui-même un élément de la contingence de

renforcement. Skinner définissait une règle comme un système verbal qui spécifie les relations existantes entre le renforcement et la conduite et jouant le rôle de stimulus discriminatif (Seron, Lambert, et Van der Linden, 1977). Par exemple, les indications données par un passant à un homme cherchant un lieu dans une ville peuvent être considérées comme une règle qui spécifie le contexte dans lequel émettre tel ou tel comportement et pour quelle conséquence (ex : au rond-point, tournez à droite et vous arriverez à destination). Dans cette optique, des stimuli de l'environnement ne possédant pas de fonction issue d'une participation effective à un conditionnement antérieur pouvaient néanmoins être vus comme capables d'engendrer une réponse spécifique par l'intermédiaire d'une règle (ex : la vue du rond-point pouvait engendrer le comportement de tourner à droite quand bien même la personne n'avait jamais auparavant rencontré ce rond-point). De la même manière, les lois et maximes – qui prescrivent l'émission de certains comportements dans des contextes spécifiques en vue de certains effets – correspondent à ce Skinner appelait « règles ».

Selon Skinner, l'individu suit une règle parce que l'émission de comportements en réponse à des stimuli verbaux analogues a été renforcée dans le passé (Skinner, 1969). Ainsi, si le « comportement gouverné par la règle » n'est pas considéré être soumis aux contingences « directes » de renforcement – en d'autres termes, n'est pas considéré être « modelé » par les contingences – l'aptitude à suivre des règles est considérée le demeurer. Le terme « direct » – ci-dessus employé – est ajouté par Skinner à l'expression « contingences de renforcement » pour différencier les comportements apparaissant suite à une participation effective aux contingences de renforcement (les comportements modelés par les contingences) des autres comportements (les comportements gouvernés par les règles) qui, de fait, sont considérés comme restant d'une certaine manière en contact avec des contingences même si ce n'est qu'indirectement : par l'intermédiaire d'une règle. L'ajout du terme « direct » au concept de « contingences de renforcement » permet d'exprimer l'idée d'une action des différents éléments de l'environnement au moment même où le comportement est émis. Pour reprendre l'exemple ci-dessus : pour aller d'un point à un autre dans une ville qu'il ne connaît pas, un individu peut agir en prenant une direction et constater la conséquence de ce comportement. S'il ne trouve pas d'emblée la destination souhaitée, il peut dès lors répéter l'opération autant de fois que nécessaire pour arriver à la destination. Les conséquences de chacun de ces choix agissent directement sur lui pour modeler son comportement. On dira dès lors que son comportement est « modelé par les contingences directes de renforcement ». Cette distinction proposée par Skinner entre deux types de comportements opérants a l'avantage de pouvoir

rendre compte d'un grand nombre d'activités humaines qui n'entraient pas jusqu'alors dans la conceptualisation opérante prévue par le dispositif traditionnel. Le concept de « comportement gouverné par la règle » permet, notamment, de théoriser les données montrant qu'un stimulus peut acquérir une fonction sans avoir effectivement participé à un conditionnement antérieur.

Skinner concevait également que les « comportements modelés par les contingences » et les « comportements gouvernés par les règles possédaient des propriétés différentes. Pour comprendre la différence induite par le mode d'établissement de ces deux types de comportement, Skinner (1969) donnait l'exemple de la différence que l'on peut pressentir entre un golfeur expérimenté qui frappe une balle et l'élève qui reproduit les gestes conseillés par son moniteur. Le comportement de l'élève, bien que pouvant être similaire au niveau topographique³¹, ne peut avoir les mêmes propriétés qu'un comportement modelé par de nombreuses années d'expérience. Cette illustration permet de saisir la différence que Skinner fait entre le « comportement modelé par les contingences » et le « comportement gouverné par les règles ». Il considère que le « comportement gouverné par une règle » est souvent plus simple (moins complexe, moins raffiné) que le « comportement modelé par les contingences ». Également, il estime que les « comportements gouvernés par les règles » sont acquis plus rapidement que les « comportements modelés par les contingences » car ils sont dispensés de passer par une procédure d'essais - erreurs. Skinner constate que, lorsqu'une règle signale les contingences pertinentes, le comportement s'ajuste plus rapidement que lorsqu'aucune règle n'est donnée. Dans ce cadre, lorsqu'une personne passe d'un comportement jusqu'alors émis selon des règles, à un comportement soudain modelé par les contingences, Skinner parle de la découverte de la « vérité » de la règle pour signifier l'idée d'une imprégnation nouvelle du comportement émis, sous l'angle non plus de règles verbales mais davantage de ce que l'on pourrait appeler d'expériences vécues. Cependant, il précise aussi que le « comportement modelé par les contingences » n'atteste pas de la connaissance des règles s'y rapportant. Il évoque l'exemple du jeune enfant qui parvient à parler de manière « grammaticale » bien avant de connaître les règles de grammaire qui gouvernent à son langage.

³¹ Skinner (1969, p. 215) précise même que la topographie de ces deux types de comportements n'est d'ailleurs certainement pas tout à fait identique car les règles ne constituent probablement jamais une description parfaite des contingences.

Skinner considère que la dichotomie entre « comportement modelé par les contingences » et « comportement gouverné par les règles » renvoie à la même dichotomie que celle exprimée par des couples conceptuels tels que : intuitif et rationnel, émotion et intellect, impulsion et délibération, inconscient et conscient, savoir-faire et savoir, art et formule, foi et raison, action et règle, croyance et vérité, etc. Par la distinction entre « comportement gouverné par les règles » et « comportement modelé par les contingences », Skinner proposait donc une conceptualisation originale de « choses » bien connues et sources d'anciens, voire d'intemporels, débats.

2.1.1.1.2. Etayage expérimental

La distinction entre « comportement gouverné par les règles » et « comportement modelé par les contingences » est étayée par un certain nombre de recherches expérimentales mettant en évidence que ces deux types de comportements semblent effectivement posséder des propriétés différentes (par ex. Hayes, Brownstein, Haas, Greenway, 1986 ; Hayes, Brownstein, Zettle, Rosenfarb et Korn, 1986). En premier lieu, les travaux expérimentaux ont montré que les règles accélèrent l'ajustement du comportement au contexte. Un comportement faisant suite à une règle était acquis plus rapidement qu'un comportement modelé par les contingences. En second lieu, les expériences montrèrent aussi que les règles réduisaient la sensibilité aux changements non verbaux dans les contingences. Ainsi, le « comportement modelé par les contingences » se montrait plus sensible aux changements dans les contingences non-verbales que le « comportement gouverné par les règles ». Le « comportement gouverné par les règles » présentait à l'inverse une certaine « insensibilité » aux contingences actuelles et donc à leurs modifications (par ex. Wulfert, Greenway, Farkas, Hayes et Dougher, 1994). Lorsque les contingences changeaient sans qu'un changement de la règle ne corresponde à ce changement, le « comportement gouverné par la règle » était plus lent que le « comportement modelé par les contingences » à s'ajuster au nouvel environnement (Catania, Matthews, et Shimoff, 1982 ; Shimoff, Catania, et Matthews, 1981). En 1979, Galizio notait déjà que les instructions verbales pouvaient annuler l'influence des programmes de renforcement en vigueur.

Kudadjie-Gyanfi et Rachlin (2002) ont fourni une illustration de ce phénomène dans une expérience reprenant le paradigme d'autocontrôle initialement proposé par Herrnstein, Loewenstein, Prelec, et Vaughan (1993). Il s'agit d'une procédure impliquant des choix entre

un faible taux de renforcement à court terme et un taux plus élevé de renforcement à long terme. Le participant a le choix entre obtenir tout de suite le renforcement ou patienter, à la différence que le renforcement octroyé après un délai de temps bénéficie d'un taux plus élevé de renforcement et lui est donc plus favorable (ce type de procédure est beaucoup utilisé dans les études portant sur les processus de décision). La tâche des sujets s'effectuait sur ordinateur. Elle consistait à gagner le maximum d'argent. Les participants de l'expérience étaient répartis en deux groupes. Les uns recevaient une instruction concernant la manière par laquelle ils pouvaient maximiser leurs gains à long terme et les autres n'en recevaient pas. Les résultats ont montré que les règles permettaient aux sujets d'obtenir un taux de renforcement plus élevé (de maximiser leur gain) mais engendraient des comportements moins sensibles aux changements non signalés des contingences de renforcement. D'une manière générale, les travaux empiriques sur la distinction skinnerienne entre « comportements gouvernés par les règles » et « comportements modelés par les contingences » suggèrent que la délivrance d'une règle accélérerait l'ajustement du comportement au contexte dans lequel il se trouve mais réduisait la sensibilité aux changements non verbaux dans les contingences. Le constat d'une différence de propriétés relatives à ces deux types de comportements fut perçu comme un argument en faveur de la proposition skinnerienne.

2.1.1.2. Réflexions critiques sur la distinction entre règles et contingences

Cependant, malgré ces appuis expérimentaux – et un engouement indéniable pour cette notion en analyse du comportement –, cette théorisation fut l'objet de critiques corrosives. En premier lieu, la proposition théorique de Skinner fut critiquée parce que la distinction théorique élaborée entraîne nécessairement l'adhésion à une idée qui, bien que non explicite dans la formulation de Skinner, n'en reste pas moins inévitablement déductible. En effet, l'élaboration de la notion de « comportement gouverné par les règles » entraîne nécessairement de concevoir que ce type de comportement est indépendant des contingences de renforcement car, autrement, les deux types de comportements seraient conçus comme « modelés par les contingences ». Cette critique fut formulée par Ribes-Iñesta (2000). Cet auteur soutient, notamment, que cet énoncé pose problème car il n'est pas envisageable qu'un comportement soit exempté d'« attaches » environnementales dans une perspective comportementale. En outre, la création d'une catégorie comportementale alternative à celle jusqu'alors admise en analyse du comportement ne pouvait se justifier que par une explication

distincte des comportements adaptés apparaissant dans des contextes nouveaux. Or, après analyse, plusieurs auteurs contestent sa pertinence dans la mesure où le « comportement gouverné par les règles » n'est différencié du « comportement modelé par les contingences » que par son antécédent – la règle – qui, elle-même, n'est pas différenciée d'un stimulus discriminatif, tel que conçu dans le cadre du dispositif conceptuel initial. De fait, la notion de règle apparaît pour certains comme redondante car elle semble devoir simplement constituer un type particulier de stimulus discriminatif (Hayes, Barnes-Holmes, et Roche, 2001). Egalement, cet aménagement conceptuel au niveau du stimulus discriminatif ne pouvait, selon plusieurs auteurs (par ex. Horne et Lowe, 1996), se départir d'un apport supplémentaire concernant la manière par laquelle les stimuli verbaux exprimés par un interlocuteur influencent le comportement d'un auditeur. Une règle est définie par Skinner (1969) comme une injonction verbale spécifiant les contingences mais, comme le soulignent notamment Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001), Skinner n'a pas fourni d'analyse pertinente de cette « spécification » des contingences et de la manière par laquelle cette spécification pouvait détenir son effet sur l'auditeur. Skinner a exposé cette notion sous forme d'exemples répétés qui, au final, laissent apparaître un concept flou. Bien souvent, les règles rapportées ne décrivent pas complètement les contingences comme le suppose pourtant la théorie et ne font que véhiculer un sens non défini porté par un énoncé verbal pouvant revêtir des formes diverses. Une solution à ce problème aurait été, selon Parrott (1987 cité par Ribes-Iñesta, 2000), de fournir une analyse de l'écoute et de la compréhension de ces stimuli mais Skinner n'a pas réalisé une telle analyse. En lieu et place, il semble que l'explication qu'il fournit concernant l'effet de la règle ne puisse être entendue autrement qu'au travers de son caractère « référentiel », aussi étonnant que cela puisse paraître compte tenu de son approche générale du langage. En effet, expliquer l'effet de la règle par la description qu'elle réalise des contingences revient à désigner ce à quoi elle réfère comme variable déterminante de son effet sur le comportement. Cette proposition soulève donc plusieurs problèmes. Le premier problème renvoie au fait que le « comportement gouverné par la règle » semble le fait de deux ensembles différents de contingences de renforcement. En effet, alors que le « comportement gouverné par la règle » est, d'une part, considéré comme étant sous le contrôle des contingences *que* spécifie la règle (les contingences décrites par la règle), ce même comportement est, malgré cela, inévitablement sous le contrôle d'un autre ensemble de contingences de renforcement en tant que stimulus discriminatif verbal (les contingences de la situation présente). Dès lors, le comportement apparaît soumis à deux contingences de renforcement différentes, ce qui est abscons dans le cadre du dispositif traditionnel de

l'analyse du comportement. Le second problème renvoie à la portée du champ d'application d'une telle proposition qui apparaît au final relativement circonscrite. En effet, dans le cadre du dispositif traditionnel, il est prévu que, dès lors qu'un comportement apparaît une première fois – que ce soit en présence d'un stimulus verbal ou non verbal – il constitue une performance effective qui, de fait, devient inévitablement modelée par les contingences (Ribes-Iñesta, 2000). Donc, la notion de « comportement gouverné par les règles » ne peut détenir sa pertinence que pour la première occurrence du comportement et perd son intérêt théorique dès lors que ce comportement apparaît une seconde fois. Or, s'il n'est bien sûr pas vain de rendre compte des occurrences premières, cet aspect contraste toutefois avec rôle que lui accordait Skinner. Enfin bien sûr, l'idée que la règle détienne sa fonction de par la description qu'elle fait des contingences apparaît en contradiction avec le statut traditionnellement octroyé aux stimuli verbaux en analyse du comportement. En effet, l'approche skinnerienne du langage se caractérise au contraire par le choix de ne pas considérer les énoncés verbaux selon leur caractère référentiel, mais selon leur participation à une contingence de renforcement, et donc selon leur fonctionnalité. La question qu'il est dès lors possible de se poser est la suivante : comment se peut-il que les stimuli verbaux soient considérés selon leur caractère référentiel dans le cadre de la gouvernance par la règle ? Comme le souligne Parrott (1987, cité par Ribes-Iñesta, 2000), Skinner n'a pas résolu cette controverse.

Pour Ribes-Iñesta (2000, 2001), le concept de « comportement gouverné par les règles » subsume en réalité deux types de comportements distincts : d'une part, le comportement verbal de l'individu qui décrit les contingences auquel il a été lui-même confronté *après* une performance effective et, d'autre part, le comportement verbal qu'un individu émet en tant que guide pour l'action en décrivant les contingences *antérieurement* à la performance. Or, il souligne qu'il existe pourtant une différence fonctionnelle entre, d'une part, une description des contingences après la réalisation d'une performance³² – ce qu'il appelle : « règles » – et, d'autre part, une injonction pour l'action, formulée antérieurement à la performance – ce qu'il nomme : instructions –. Ribes-Iñesta propose alors de considérer les instructions comme façonnant un nouveau comportement par un « *prompting* » (« guidance », en français) permettant de restreindre la variabilité des réponses possibles. Il conçoit les

³² Ce type de comportement est assimilable selon Ribes-Iñesta (2000) à ce que Skinner (1957) appelle les « tacts », puisqu'ils sont définis comme des comportements sous le contrôle de propriétés non verbales de stimuli antécédents.

instructions comme une classe spéciale de stimuli (tout comme les images, les odeurs, etc.) qui n'ont pas à être différenciées de par nature du reste de l'ensemble des stimuli que peut comprendre les contingences de renforcement.

Par ailleurs, le concept de « comportement gouverné par les règles » fut également fragilisé par les critiques émises à l'encontre de l'approche générale du langage chez Skinner, sur laquelle il repose. Par exemple, Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) remettent en question la définition du « comportement verbal » donnée par Skinner (1957). Cette définition leur semble inadéquate au regard de l'étendue des comportements qu'elle inclut. En effet, définir le comportement verbal comme un comportement qui se distingue par le fait que le renforcement de ce comportement est réalisé par l'intermédiaire d'une autre personne entraîne de concevoir, par exemple, qu'un rat dans une « boîte de Skinner³³ » – appuyant sur un levier pour obtenir de la nourriture de la part d'un expérimentateur – émet un comportement verbal puisque le renforcement de son comportement est effectué par l'intermédiaire de l'expérimentateur, ayant lui-même appris à renforcer le comportement du rat par l'intermédiaire de sa communauté. Egalement, ces auteurs considèrent que cette définition, en impliquant l'histoire de renforcement d'une tierce personne, rend difficile son identification et, enfin, regrettent la difficulté avec laquelle il est possible de traduire l'interprétation théorique de *Verbal Behavior* (1957) en protocoles expérimentaux. En effet, peu d'études empiriques ont vu le jour à la suite de sa parution.

Ainsi, un certain nombre de commentaires est venu déstabiliser la proposition théorique de Skinner concernant l'explicitation de la nouveauté et, par là-même, concernant l'explication du langage et de la cognition. La seconde évolution théorique proposée pour rendre compte du phénomène de la nouveauté fut formulée par Sidman (1994), qui est l'auteur à l'initiative des premiers travaux expérimentaux mettant en évidence ce phénomène (Sidman, 1971).

³³ Dispositif expérimental élaboré par Skinner permettant d'étudier les modalités du conditionnement.

2.1.2. Les relations d'équivalence

L'introduction de la notion mathématique de « relation d'équivalence » en analyse du comportement permit une autre approche du phénomène de la nouveauté. Formulée au début des années 80 (Sidman et Tailby, 1982), elle fut une référence incontournable pendant trois décennies au sein de ce courant. Tel que le soulignèrent Markham et Markham (2002), la notion de « relation d'équivalence » a probablement été la plus investie par les chercheurs en analyse du comportement pour tenter de rendre compte du phénomène de la nouveauté.

2.1.2.1. Contingences à quatre termes et relations émergentes

L'évolution théorique proposée par Sidman (1994) a été formulée sur la base d'expériences réalisées selon une procédure de « discrimination conditionnelle ». Cette procédure, que nous avons abordée au Chapitre 1 (Voir 1.2.1.1. Procédure), se caractérise par un élargissement de la contingence de renforcement initialement proposée par Skinner. Au lieu de la triade : « stimulus - comportement - conséquence », ce type de procédure permet de prendre en compte un élément supplémentaire qui, en amont, conditionne la contingence à trois termes. Dans le cadre de cette procédure, le stimulus-échantillon est exposé aux participants en présence de plusieurs « stimuli-comparaisons ». Les participants ont pour tâche de choisir l'un des stimuli-comparaisons présentés. Seul le choix de l'un d'entre eux est renforcé. Au fil des essais, les participants apprennent ainsi par conditionnement opérant à choisir un stimulus-comparaison spécifique en présence du stimulus-échantillon. Cette procédure instaure ainsi une certaine relation entre le stimulus-échantillon et le stimulus-comparaison dont le choix est renforcé. Cette relation est décrite dans la littérature en termes de relation conditionnelle de type « si, alors », à savoir : si stimulus-échantillon, alors stimulus-comparaison (Green et Saunders, 1998). Dans le cadre de cette procédure, il fut observé l'émergence de relations nouvelles, faites de recombinaison de stimuli impliqués dans ce type de relations conditionnelles (ex : Sidman, 1971, Sidman et Tailby, 1982). Les participants se montraient capables de mettre en lien des stimuli pour lesquels ils n'avaient pas été entraînés à le faire. La relation entre stimuli est dite « émergente » si elle est démontrée sans entraînement explicite. Par exemple, si un participant apprenait à choisir l'image d'un objet (stimulus-comparaison B) lorsqu'il entendait le nom de l'objet (stimulus-échantillon A), il se montrait par la suite capable, sans entraînement supplémentaire,

d'énoncer le nom de l'objet (A) si on lui présentait l'image de l'objet (B) alors qu'il n'avait pas été explicitement entraîné à le faire. De la même manière, s'il apprenait ensuite, par exemple, à choisir le nom écrit de cet objet (stimulus-comparaison C) en entendant son nom (stimulus-échantillon A), il se montrait ensuite capable de désigner la forme écrite (C) si on lui présentait l'image de l'objet (B). Or, désigner la forme écrite du nom de l'objet (C) face à l'image de cet objet (B) alors qu'aucun apprentissage de cet ordre n'a été réalisé en présence de cette image (B), constitue une acquisition fonctionnelle qui n'entre pas dans le cadre explicatif du dispositif traditionnel de l'analyse du comportement.

2.1.2.2. Notions mathématiques

L'apport spécifique de Sidman (1994) concernant ces données expérimentales fut d'énoncer que les relations émergentes, nées des relations conditionnelles, pouvaient être mises en lien avec la notion mathématique de « relation d'équivalence ». Il considérait que les observations faites dans les expériences de MTS constituaient des exemples réels des abstractions mathématiques connues sous le nom de « relation d'équivalence » dans la théorie des ensembles (Sidman, 2000). Selon lui, la terminologie mathématique constituait une manière parcimonieuse de décrire les données (Sidman, 1997).

Une relation en mathématique est dite « d'équivalence » si et seulement si les propriétés de réflexivité, de symétrie et de transitivité sont avérées entre les membres de la relation. Sidman (1994) considérait que la relation conditionnelle entre le « stimulus-échantillon » et le « stimulus-comparaison » était une relation d'équivalence dans la mesure où celle-ci possédait les trois propriétés de la relation d'équivalence mathématique. Il proposa dès lors de parler de « symétrie » lorsque le participant qui apprend la relation $A \Rightarrow B$, dérive sans entraînement supplémentaire la relation $B \Rightarrow A$; et de parler de « transitivité » lorsque le participant apprenant $A \Rightarrow B$ et $A \Rightarrow C$ est ensuite capable sans entraînement supplémentaire de dériver la relation $B \Rightarrow C$. Il employa également le terme mathématique de « classe d'équivalence » pour désigner l'ensemble des stimuli liés par une relation d'équivalence. Il considérait que les stimuli d'une classe d'équivalence avaient pour propriété de se transférer mutuellement leur fonction. Ainsi, si l'un des stimuli d'une classe d'équivalence acquerrait une fonction par conditionnement, celle-ci était transférée aux autres stimuli de la relation qui, pourtant, n'avaient jamais été « directement entraînés ».

L'évolution théorique initiée par Sidman permettait ainsi de pourvoir le phénomène de la nouveauté d'un outillage conceptuel supplémentaire à adjoindre aux contingences de renforcement, elles-mêmes repensées par une recomposition en quatre termes. Pour étayer ce positionnement théorique, un grand nombre d'études s'est attaché à mettre en évidence l'apparition des propriétés de réflexivité, de symétrie et de transitivité – propres à la notion mathématique de « relation d'équivalence » – dans le cadre des procédures de discrimination conditionnelle en analyse du comportement. L'apparition de ces propriétés fut expérimentalement établie à de multiples reprises.

2.1.2.3. Réflexions critiques sur l'analogie avec la notion mathématique d'équivalence

Longtemps fédératrice, cette évolution théorique fut néanmoins l'objet de plusieurs critiques sérieuses et difficilement contournables. La principale concerne l'usage de la notion même de « relation d'équivalence ». En effet, certains auteurs ont constaté que l'emploi de cette notion en analyse du comportement révélait un mauvais usage de la notion mathématique (Saunders et Green, 1992 ; Darcheville, 1993 ; Tonneau, 2001a). En mathématiques, une « relation » (noté R) est un ensemble dont tous les éléments sont des couples. Une relation entre deux ensembles (a) et (b) est une proposition qui lie certains éléments du premier ensemble avec d'autres éléments du second ensemble. On note $(a R b)$ pour signifier que (a) entretient une relation avec (b). Dans ce cadre, une relation peut être une relation d'équivalence. Une relation d'équivalence est une relation binaire (collection de couples dont la première composante est dans le premier ensemble et la seconde dans le second ensemble) qui est à la fois réflexive, symétrique et transitive. Ainsi, la notion d'équivalence d'une relation n'intervient qu'après qu'une relation donnée ait été identifiée en fonction d'une propriété partagée par les éléments de la relation. Dès lors, la notion d'équivalence ne spécifie qu'un aspect de la relation mais ne spécifie pas la relation elle-même. Une relation peut être ou ne pas être une relation d'équivalence. Or, sur la base de ce rappel mathématique, les auteurs susnommés ont fait remarquer que les recherches en analyse du comportement utilisaient le terme de « relation d'équivalence » sans définir quelle était la relation abordée (voir par ex. Kohlenberg, Hayes et Hayes, 1991 ; Sidman, 1994, 2000). En effet, certains chercheurs en analyse du comportement ayant étudié le phénomène à travers le concept mathématique de « relation d'équivalence » parlaient de « la » relation d'équivalence ou d'« une » relation d'équivalence comme si le terme « équivalence » définissait la relation

elle-même. Or, parler d'« équivalence » concernant une relation qui n'est pas spécifiée n'a pas de sens en mathématique. Comme le souligne Tonneau (2001a), il est vain de parler d'une « relation d'équivalence » sans d'abord préciser quelle relation est évoquée. Ainsi, ce qu'étudient les chercheurs en analyse du comportement, ce sont des relations qui ne sont pas spécifiées et qui restent à définir (Boelens, 1994).

Avant la proposition de Sidman, les chercheurs s'accordaient, comme nous l'avons abordé au Chapitre 1, pour parler des activités symboliques en termes d'« équivalence fonctionnelle ». Pour Tonneau (2001a), le simple fait que le terme « équivalence » ait une définition mathématique, comme le souligne Sidman (1994, p. 123), ne justifie pas pour autant la pertinence de son utilisation dans le cadre des recherches en analyse du comportement. Cet aspect est d'ailleurs considéré comme ne revêtant que peu d'importance par les mathématiciens dans le sens où celui-ci n'apporte pas d'éléments sur le pourquoi et le comment de la relation. Tonneau (2001a) rappelle, en effet, que qualifier une relation d'« équivalente » revêt un caractère trivial au sein des recherches scientifiques étudiant des « relations », qui, avant tout, s'attardent à comprendre comment et pourquoi un phénomène survient.

De plus, cette proposition s'est vue également critiquée car elle ne pouvait que concerner les données issues des procédures de discrimination conditionnelle alors que, pour de nombreux auteurs, l'apparition du phénomène de la nouveauté ne se retreint pas à cette procédure (ex : Tonneau et Sokolowski, 1997 ; Tonneau, 2001a)³⁴. Selon Tonneau (2001a), les auteurs de ce courant pensent étudier sous le terme de « relation d'équivalence » un processus comportemental général alors qu'ils n'étudient qu'une « relation d'association » dans une situation expérimentale restreinte car, pour qu'il y ait une « équivalence d'association », telle qu'observée par ces auteurs, il faut que la réflexivité, la symétrie et la transitivité entre stimuli émergent au travers des choix des sujets, eux-mêmes réalisés en fonction de leur performance antérieure.

Ainsi les insuffisances analogiques avec la notion mathématique ainsi que le manque de pertinence de son utilisation pour rendre compte du phénomène de la nouveauté ont contribué à raréfier l'utilisation de cette notion en analyse du comportement.

³⁴ Nous évoquerons par la suite un certain nombre de recherches montrant l'apparition du phénomène dans des procédures expérimentales différentes (Chapitre 3).

2.1.3. La théorie de la dénomination

La théorie de la dénomination, proposée par Horne et Lowe (1996), constitue une autre évolution théorique établie sur la base des fondements épistémologiques de l'analyse du comportement pour rendre compte du phénomène de la nouveauté. Cette évolution se greffe à la théorie du langage proposée par Skinner (1957), à laquelle elle ajoute un nouveau concept, celui de dénomination (*naming*, en anglais), censé la prolonger et maximiser l'étendue de son pouvoir explicatif, notamment concernant l'apparition de comportements adaptés dans des contextes nouveaux.

Si ces auteurs considèrent, à l'instar de Skinner, que le phénomène de la nouveauté est inextricablement lié aux phénomènes langagiers, ces auteurs prennent toutefois leur distance avec la notion de « comportement gouverné par les règles ». En effet, alors que Skinner prévoyait – dans le cadre de la distinction théorique qu'il opéra (voir 2.1.1.1. Deux catégories de comportements) –, qu'un individu suit une règle parce que l'émission de comportements en réponse à des stimuli verbaux analogues a été renforcée par le passé, Horne et Lowe (1996) suggèrent qu'une théorie du langage doit approfondir la manière dont les stimuli verbaux influencent le comportement d'auditeur (*listener behavior*).

2.1.3.1. La notion de « relation de dénomination »

Si la théorie de la dénomination plonge ses racines dans la théorie du langage de Skinner (1957), Horne et Lowe (1996) proposent néanmoins de faire évoluer le corpus théorique initial, notamment en ce qui concerne la théorisation du comportement d'auditeur. Pour cela, ils élaborent la notion de « relation de dénomination » (*name relation*, en anglais). Mais avant de présenter cette notion, il est nécessaire de revenir un instant sur la définition que donnait Skinner du comportement d'auditeur afin de pouvoir comprendre la spécificité de la théorie proposée par Horne et Lowe.

Le comportement d'auditeur est défini par Skinner (1957) comme un comportement non verbal établi par des contingences de renforcement impliquant un stimulus antécédent verbal. Par exemple, un jeune enfant peut être renforcé à plonger la main dans l'eau à l'entente du mot « eau » ou à orienter son regard vers l'objet dont le nom est prononcé. Dans ce cas, les comportements de « plonger sa main dans l'eau » et d' « orienter son regard vers

l'objet » sont considérés comme étant des comportements d'auditeurs. Les comportements d'auditeurs, « *émis en réponse à un stimulus verbal, peuvent être toute sorte de comportement, y compris des comportements répondants* » (ex : réactions émotionnelles) (Horne et Lowe, 1996, p. 192). Mais, au-delà des formes diverses que peut prendre le comportement d'auditeur, ce type de comportement est toujours un comportement non verbal dont la contingence de renforcement comprend un stimulus discriminatif renvoyant au comportement verbal d'un locuteur extérieur.

Sur cette base, l'une des affirmations de la théorie de la dénomination de Horne et Lowe (1996) est de concevoir, en premier lieu, que le langage se développe à partir de l'apprentissage de ce type de comportement, acquis dès les premiers âges du développement, lorsque l'enfant n'est encore qu'un auditeur. Avant d'apprendre à énoncer leurs premiers opérants verbaux, tels que les définit Skinner (1957), le fait que les jeunes enfants soient d'abord des auditeurs qui émettent des comportements non verbaux joue, selon Horne et Lowe (1996), un rôle primordial dans le développement ultérieur du langage. L'émission de comportements d'auditeurs permettrait déjà aux enfants d'entrer dans des relations fonctionnelles impliquant les paroles entendues autour de lui et ces apprentissages vont trouver, dans le cadre de la notion de « relation de dénomination », une influence accrue.

Cette accroissement de l'influence des comportements d'auditeurs est permise par le fait que la théorie de la dénomination prolonge la réflexion en émettant l'hypothèse que ce type de comportement va pouvoir, dans un second temps, être déclenché par le propre comportement de locuteur de l'enfant. En effet, Horne et Lowe (1996) considèrent que, dès que l'enfant devient capable de réponses échoïques, il devient en même temps capable d'entendre ce qu'il dit et devient donc auditeur de son propre comportement de locuteur. Considérer que l'individu est auditeur de ses propres comportements verbaux constitue une nouveauté essentielle par rapport à la théorie de Skinner et amène les auteurs à définir une nouvelle unité comportementale combinant le comportement de locuteur et le comportement d'auditeur d'une seule et même personne (situés tous deux « *à l'intérieur de la même peau* »³⁵, pour reprendre les termes de Horne et Lowe, 1996, p. 189).

³⁵ Cette expression fait écho à l'expression utilisée par Skinner (1953) pour expliquer son choix de ne pas différencier les comportements publics et privés simplement parce que les derniers se situent à l'intérieur de la peau.

Dans ce cadre, les auteurs font l'hypothèse que l'enfant apprendrait des relations bidirectionnelles entre, d'une part, des classes de stimuli et, d'autre part, son propre comportement d'auditeur-locuteur. Plus précisément, les auteurs font l'hypothèse d'une relation circulaire entre ces 3 éléments : le comportement de locuteur, le comportement d'auditeur et les stimuli de l'environnement. Horne et Lowe nomment cette relation : « relation de dénomination ». Cette relation circulaire comprend, selon Horne et Lowe (1996, p. 190), le fait de voir un objet de l'environnement, de dire son nom, d'entendre sa propre élocution et d'émettre un comportement d'auditeur (ex : s'orienter vers l'objet). Cette toute dernière étape permettant d'entrer dans une relation fonctionnelle traditionnelle avec les stimuli de l'environnement. Cependant, à la différence du dispositif initial de l'analyse du comportement, Horne et Lowe (1996) considèrent que la contingence de renforcement alors mise en place impactera la relation de dénomination toute entière. Horne et Lowe précisent aussi que l'évocation du nom d'un objet peut être aussi bien manifeste (« *overt behavior* ») que privée (« *covert behavior* »).

Dans cette optique, quand un enfant dit un mot, le fait qu'il soit en même temps un auditeur de ce mot, permet de déclencher le comportement d'auditeur ayant auparavant été associé au mot entendu. Le comportement déclenché peut avoir été appris alors même que l'enfant n'était pas encore verbal et n'était donc qu'un auditeur. En effet, quand l'enfant n'a pas encore prononcé son premier mot, il est néanmoins considéré comme d'ores et déjà entré dans des relations fonctionnelles avec les mots entendus. Et, puisque le fait d'entendre entre dans une relation circulaire avec le fait de voir et de dire, l'enfant, avant même d'avoir prononcé son premier mot, posséderait déjà un répertoire lexical conséquent. Les classes fonctionnelles décrites par Skinner dans le cadre de son approche du comportement verbal (mand, tact, échoïc, intraverbal, etc.) sont considérées par les auteurs comme des variantes de la relation de dénomination.

Pour illustrer la notion de « relation de dénomination », il est possible de reprendre un exemple de Horne et Lowe (1996) (Voir [Figure 3](#)): Imaginons qu'un enfant ayant appris à dire « chien » (réponse) en voyant une image de chien (stimulus discriminatif) et à la pointer du doigt (réponse) prononce maintenant le mot « chien » en voyant un vrai chien et le pointe du doigt, de par un processus de généralisation impliquant les similarités perceptives de ces deux stimuli (vrai chien et l'image du chien). Alors, la théorie de la dénomination prévoit que le fait de dire ce mot génère le stimulus auditif « chien » qui, à son tour permet la visualisation

de l'image. En outre, l'exposition au vrai chien entraîne maintenant un impact sur la relation de dénomination toute entière. A l'avenir, le fait de dire le mot « chien » et donc d'entendre ce nom (dire => entendre) permettra aussi l'évocation des propriétés du vrai chien (son mouvement, le son qu'il produit - A -, son museau humide - B -, son dos et ses poils - C -, son aboiement - D -) ainsi que les comportements ayant été émis à son égard - comportement d'auditeur - (ex : s'orienter vers le chien, le voir, caresser ses poils, l'entendre aboyer, tapoter son dos, etc.). De même, les propriétés du stimulus chien pourront évoquer la réponse verbale « chien ».

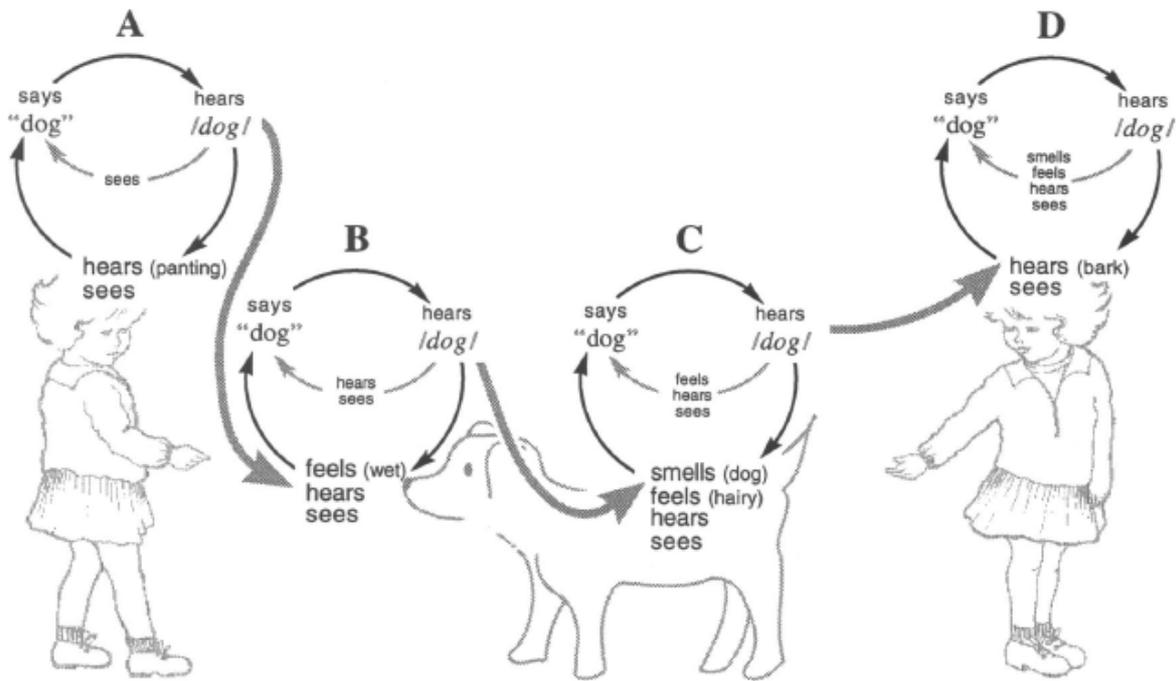


Figure 3 : Illustration tirée de Horne et Lowe (1996, p. 204) de la notion de « relation de dénomination »

L'intégration de la notion de relation de dénomination à la conceptualisation opérante de Skinner engendre ainsi un élargissement des modalités d'acquisitions fonctionnelles des stimuli. En effet, dire et entendre n'étant plus considérés comme des comportements indépendants, l'évocation d'un seul d'entre eux engendre le renforcement de l'autre concernant les stimuli de la contingence.

2.1.3.2. Médiation verbale

L'introduction du concept de relation de dénomination permet de fournir une explication du phénomène de la nouveauté. En effet, si un comportement apparaît dans un contexte jamais rencontré sans qu'aucun conditionnement ne puisse être identifié, alors la théorie de la dénomination permet de concevoir que ce comportement est advenu par l'intermédiaire d'une médiation verbale. La dénomination (publique ou privée) permettrait à un comportement établi pour un stimulus particulier de s'étendre à d'autres stimuli. En effet, selon Horne et Lowe (1996, p. 186), les recherches réalisées dans le cadre des « relations d'équivalence » (voir plus haut) font intervenir le langage. Les participants dénommeraient les différents stimuli impliqués en phase d'entraînement et procéderaient de la même manière face à des combinaisons nouvelles de stimuli, en phase test.

Pour reprendre l'exemple donné précédemment, si un individu apprend à désigner l'image d'un objet (stimulus-comparaison B) et le nom écrit de cet objet (stimulus-comparaison C), dès lors qu'il entend le nom de l'objet (stimulus-échantillon A), Horne et Lowe (1996, p. 190) considèrent qu'il est exposé aux conditions idéales pour apprendre le nom à la fois de l'image (B) et du nom écrit (C). Et, quand l'image (B) est ensuite présentée en tant que stimulus-échantillon, le sujet dit le nom – que ce soit de manière manifeste ou privée – dont l'entente constitue un stimulus discriminatif pour désigner le nom écrit (transitivité) parmi les stimuli-comparaisons présentés. De la même manière quand le stimulus-échantillon est le nom écrit.

2.1.3.3. Réflexions critiques sur la théorie de la dénomination

Toutefois, au-delà du caractère à la fois conventionnel et novateur de cette évolution théorique, celle-ci n'a pas fédéré l'ensemble des chercheurs en analyse du comportement. L'un des principaux contre-arguments avancés à son encontre concerne la nécessité d'une médiation verbale pour que le phénomène advienne (par ex. Saunders et Green, 1996 ; Stromer, 1996). En effet, de nombreuses recherches ont mis en évidence l'apparition du phénomène sans qu'une médiation verbale ne puisse être à l'œuvre. Par exemple, ce phénomène fut constaté chez des populations ne possédant qu'un répertoire verbal très limité (O'Donnell et Saunders, 2003) ou bien encore chez l'animal, dont les performances ne

peuvent faire intervenir une médiation verbale telle que l'envisage Horne et Lowe (1996) (par ex. McIntire, Cleary, et Thompson, 1987 ; Vaughan, 1988). Ainsi, l'apparition du phénomène chez des populations « non verbales » a fortement contribué à écarter cette proposition théorique de la réflexion des chercheurs.

De plus, cette théorie possédait d'autres aspects controversés. Par exemple, selon Tonneau (2004), cette théorie n'apporte pas suffisamment d'éclairage concernant la manière avec laquelle le fait d'entendre un mot peut évoquer le fait de voir, entendre, sentir, etc., l'objet dont le nom est entendu. Il souligne que les auteurs ne précisent pas comment l'entente d'un nom acquiert la capacité d'évoquer des sensations (entendre => voir).

Dans un autre registre, Pilgrim (1996) souligne que la théorie de la dénomination, telle qu'exposée par Horne et Lowe (1996), a pour inconvénient majeur de ne pas pouvoir être expérimentalement infirmée. En effet, les auteurs ne considèrent pas, par exemple, que la non observation d'une relation de dénomination doive entraîner nécessairement la conclusion de son absence (Horne et Lowe, 1996, p. 222). Selon eux, si le sujet d'une expérience ne possède pas le nom des stimuli présentés dans une expérience, cela ne suffit pas pour rejeter l'hypothèse de la médiation verbale car le sujet est considéré avoir pu utiliser divers énoncés utiles pour la tâche (ex : « trucs en haut »). De la même manière, ils ne considèrent pas que l'observation du phénomène chez l'animal (p. 224) puisse contredire l'hypothèse de la dénomination chez l'Homme verbal car ils évoquent l'idée que le mécanisme à l'œuvre n'est pas nécessairement le même que chez l'humain.

Pour finir, nous évoquerons ici le contre argumentaire qui fut avancé à la position d'auteurs tels que Horne et Lowe et Skinner concernant leur refus de considérer les données expérimentales controversées en termes d'« équivalence fonctionnelle ». En effet, nous avons vu que ces auteurs ont théorisé le phénomène de la nouveauté en refusant de considérer que celui-ci mette en exergue un transfert de fonction d'un stimulus à un autre, établissant une équivalence fonctionnelle entre des stimuli. Concernant cette position, certains chercheurs du domaine ont rappelé qu'un transfert de fonction tel que prévu traditionnellement n'est bien souvent que partiel. En effet, des « déviations » ont toujours été observées au sein des équivalences fonctionnelles et ont ainsi fait l'objet d'une intégration au phénomène lui-même en tant que caractéristique naturelle, provoquée et explicable par un certain nombre d'éléments bien connus : variables contextuelles, compétition de réponses, etc. Donc, ne pas

s'asseoir suite à l'entente du mot « chaise » – pour reprendre les mots de la critique formulée par Horne et Lowe (1996) – peut s'expliquer par le fait que s'asseoir nécessite un élément contextuel : la présence d'un support approprié. Pour illustrer cette idée, prenons l'exemple d'une expérience réalisée par Tonneau, Abreu et Cabrera (2004, expérience 1) pour mesurer l'effet de la présence d'un support comportemental sur l'observation d'une équivalence fonctionnelle entre un mot écrit « chaise » et une chaise réelle. Dans cette expérience, deux conditions expérimentales ont été élaborées. La première, appelée la condition « support » présentait le mot inscrit sur un bottin (d'une hauteur de 7,5 cm et de format A4) recouvert de papier blanc, et la seconde condition, appelée condition « sans support », présentait le mot inscrit sur une feuille A4 blanche (d'une hauteur de 1 mm). Trente-deux enfants, séparés en deux groupes de 16 enfants ont participé à l'expérience. Le temps passé à être assis(e) sur ces objets a été mesuré. Les résultats ont montré un temps significativement supérieur dans la condition « support ». En conclusion, cette expérience vient appuyer l'idée qu'une différence au niveau du support comportemental affecte le degré d'équivalence fonctionnelle observée entre un mot et son référent. Ainsi, le manque d'équivalence fonctionnelle observé par exemple entre un mot et son référent ne semble pas, selon certains, légitimer le rejet d'une conceptualisation en termes d' « équivalence fonctionnelle ».

Ainsi, les difficultés rencontrées par cette évolution théorique laissèrent la place à la poursuite de la réflexion concernant l'explication du phénomène de la nouveauté, et par là même, concernant l'explication du langage et de la cognition en analyse du comportement.

2.1.4. La théorie des cadres relationnels

La dernière théorie apparue en analyse du comportement pour tenter d'expliciter le phénomène de la nouveauté sur la base des fondements épistémologiques de ce courant est la théorie des cadres relationnels. Bien que les premiers pas de cette théorie remontent à 1985 lors d'une présentation au *Meeting of the Association for Behavior Analysis* – réalisée par Steven Hayes et Aaron Brownstein –, l'ouvrage principal présentant cette approche fut rédigé en 2001 par Hayes, Barnes-Holmes et Roche. Nous la désignerons principalement par la suite par son acronyme anglais RFT (*Relational Frame Theory*). Elle constitue sans doute la proposition théorique rencontrant l'audience la plus importante à l'heure actuelle. Le sous-titre de son ouvrage fondateur « *A post-Skinnerian Account of Human Language and*

Cognition » met en évidence une volonté de représenter un prolongement de l'approche initialement proposée par Skinner.

2.1.4.1. Comportement opérant « purement fonctionnel »

Alors que Sidman (1994) proposait la notion de « relation d'équivalence » pour rendre compte des données expérimentales relatives au phénomène de la nouveauté, Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) proposèrent une conceptualisation en termes de comportements appris. En effet, les auteurs soutiennent l'idée que la capacité des sujets à répondre de manière adaptée à des contextes nouveaux renvoie à un type particulier de comportement opérant appelé « opérant purement fonctionnel » (« *operant purely functional* », en anglais) (Berens et Hayes, 2007). Les expressions suivantes sont également rencontrées dans la littérature : « opérant d'ordre supérieur » (« *higher order operant* », en anglais), « opérant supra ordonné » (« *overarching operant* », en anglais), « opérant généralisé » (« *generalized operant* », en anglais). Ce type de comportements opérants a très tôt été décrit dans le cadre du dispositif traditionnel de l'analyse du comportement. Il présente la particularité de renvoyer à une classe de réponses dont les membres ne partagent aucune similarité topographique. Cette précision – qui pourrait être vue comme un truisme au vu du recours affiché du courant de l'analyse du comportement à la dimension fonctionnelle des comportements (comme vu plus haut) – s'avère pourtant utile car – pour des raisons qu'il n'est pas possible de discuter ici³⁶ – les recherches s'appuient bien souvent sur des caractéristiques topographiques pour désigner des opérants.

Le plus connu des opérants purement fonctionnels décrits dans la littérature est sans doute l'imitation généralisée. Savoir imiter de manière générale (et non savoir imiter des comportements spécifiques de manière indépendante) est considéré en analyse du comportement advenir suite au renforcement par façonnement³⁷ indépendant de nombreux comportements d'imitation de topographies variées (Baer, Peterson, et Sherman, 1967). Si ce processus renvoie en dernier lieu aux contingences de renforcement, il détient sa particularité du fait d'une variation des modèles d'imitation - et *a fortiori* des comportements façonnés à leur égard - qui permet d'acquérir un comportement d'imitation généralisée sans aucune caractéristique topographique essentielle (Catania, 1998).

³⁶ Pour aller plus loin, voir notamment Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001, p. 22-23).

³⁷ Renforcement des approximations successives du comportement.

« *En faisant varier les dimensions contextuelles (...), tout en maintenant le renforcement constant et en introduisant graduellement des formes de réponses de plus en plus nouvelles ou difficiles, la classe fonctionnelle est acquise. Avec assez d'opportunités pour imiter une variété de comportements sous des conditions variables, la réponse pertinente et les dimensions contextuelles sont discriminées.* »³⁸

Hayes, Barnes-Homes et Roche (2001, p. 23)

L'élément discriminatif pertinent de la contingence serait alors la correspondance entre le comportement de la personne qui imite et celui de la personne modèle (Dinsmoor, 1995) ; correspondance qui ne peut, *a fortiori*, s'établir uniquement sur la base d'une seule exposition mais à partir de multiples situations d'entraînement. En apprenant à « faire ce que le modèle fait », la personne deviendrait capable de réaliser n'importe quel comportement d'imitation face à des modèles jamais rencontrés auparavant. Ce processus permet ainsi qu'un élément soit discriminé du fait de la continuité de sa présence au sein de contextes changeants. Il est reconnu comme constituant un élément essentiel du fonctionnement humain et s'apparente manifestement à ce qui est communément appelé, dans d'autres courants de la psychologie, « abstraction ». La RFT désigne ce processus par l'expression de « *multiple exemplar training* », que nous traduirons par celui d'« entraînement composé de multiples essais ».

Dans ce contexte, la proposition clé de la RFT concernant l'explication du langage et de la cognition est de considérer que le phénomène de la nouveauté est explicable par le même processus qui prévaut à l'établissement d'un comportement opérant purement fonctionnel. Pour comprendre néanmoins plus précisément comment la RFT entend rendre compte des données expérimentales exposées au [Chapitre 1](#) par l'utilisation de ce concept bien connu en analyse du comportement, il est toutefois indispensable d'aborder l'éventail conceptuel que cette évolution théorique a élaboré en parallèle de cette proposition. Dans ce cadre, nous présentons ci-après la notion de « réponse relationnelle arbitrairement applicable », qui constitue le cœur de structure de cet éventail.

³⁸ « *By varying the contextual dimensions (...), while maintaining consistent reinforcement and gradually introducing increasingly novel or difficult response forms, the functional class is acquired. With enough opportunities to imitate a variety of behaviors under various conditions, the relevant response and contextual dimensions are discriminated.* » (Traduction libre)

2.1.4.2. Réponse relationnelle arbitrairement applicable

Tout d'abord, la notion de « réponse relationnelle » constitue une notion clé de la RFT par laquelle elle énonce l'idée qu'une réponse puisse être acquise non pas face à un stimulus (ce que les auteurs nomment « stimulus-objet ») – comme le prévoit le dispositif traditionnel de l'analyse du comportement – mais face à une « relation » entre des stimuli. Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001, p. 25) définissent une réponse relationnelle comme la capacité à répondre à un stimulus selon un autre. Selon Blackledge (2003), l'organisme apprend à répondre à des « relations » entre stimuli au travers d'un renforcement différentiel, tout comme il est façonné à répondre aux stimuli individuellement dans d'autres cas spécifiques. Le comportement de « répondre relationnellement » est considéré comme ayant probablement été renforcé par ses conséquences assez rapidement chez le jeune enfant. Dans le cas d'une réponse relationnelle, la relation entre deux stimuli constitue le prédicteur le plus fiable du renforcement. Par exemple, un enfant qui, dans un premier temps, apprend à désigner le plus grand de deux stimuli concernant de nombreuses paires différentes de stimuli et qui, dans un second temps, se montre capable de désigner le plus grand de deux stimuli n'ayant jamais été entraînés est considéré comme ayant acquis une réponse relationnelle. La multiplication des essais réalisés sur une variété de stimuli est considérée lui avoir permis de discriminer l'élément constant de la contingence, à savoir : la relation « plus grand que » entre deux stimuli. Dans cet exemple, la relation entretenue est dite être « physique » ou « formelle » parce que renvoyant à un aspect perceptif des stimuli : leur taille. La RFT considère que l'individu peut répondre à toutes sortes de relations physiques entre les stimuli (couleur, forme, texture, etc.).

Cependant, le concept nodal de la RFT que représente l'expression de « réponse relationnelle arbitrairement applicable » renvoie à un autre type de relation. En effet, la RFT considère que l'humain est également capable de « répondre relationnellement » en fonction d'une relation « arbitraire » entre des stimuli. Les auteurs parlent de « réponse relationnelle arbitrairement applicable ». Dans ce cas, étant donné que les stimuli ne partagent aucune similarité physique, le contrôle du comportement nécessite l'intervention d'un élément supplémentaire. Cet élément est considéré être issu du contexte et est appelé « indice relationnel » (*relational cue*, en anglais). Les auteurs de la RFT considèrent que cet indice relationnel a pour propriété de détenir sa fonctionnalité de par la participation du sujet à une communauté verbale. Cette dernière renforcerait certaines « réponses relationnelles »

concernant des stimuli, sans égard à leurs propriétés physiques. Par exemple, alors que la pièce de 1 euro est plus petite en taille que la pièce de 50 centimes, l'individu apprend à accorder une valeur plus importante à la première par renforcement de la communauté verbale, sans égard aux propriétés physiques des pièces de monnaie. La RFT considère que les « réponses relationnelles arbitrairement applicables » apparaissent dans le développement d'un individu après les « réponses relationnelles non arbitraires » (Blackledge, 2003). Un enfant apprendrait ainsi d'abord à répondre aux stimuli selon que A est plus grand que B, ou plus petit, ou plus foncé, ou plus froid, etc. avant de répondre par rapport à des caractéristiques arbitraires tel que l'âge, les règles sociales, etc.

Dans ce cadre et pour faire le lien avec la théorisation du problème de la nouveauté en terme d'« opérant purement fonctionnel », Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) considèrent que le concept de « réponse relationnelle arbitrairement applicable » s'apparente à un opérant purement fonctionnel comme l'imitation généralisée. En effet, ils considèrent que l'exposition multiple à des contextes divers permettrait d'extraire l'indice relationnel pertinent pour l'émission d'une réponse relationnelle. Un indice relationnel serait discriminé comme un élément du contexte prédisant une forte probabilité que l'émission d'une « réponse relationnelle arbitrairement applicable » soit renforcée.

L'expression éponyme de « cadre relationnel » provient d'une classification de ces réponses relationnelles arbitrairement applicables opérée par les auteurs en fonction du type de relation en jeu dans la contingence. Cette classification est, en effet, justifiée par l'observation de l'existence de différents types de relations entre les stimuli. Les cadres relationnels renvoient donc à des classes spécifiques de « réponse relationnelle arbitrairement applicable ». Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) les considèrent comme des unités d'analyse pertinentes pour décrire les différents types de « réponses relationnelles arbitrairement applicables ». Ils sont perçus comme des sortes d'outils conceptuels qui peuvent évoluer au fil des recherches.

Le terme de « cadre » est utilisé dans la RFT comme une métaphore pour signifier les caractéristiques d'une classe de réponse purement fonctionnelle. Cette métaphore a pour objectif de signifier le caractère changeant des stimuli pouvant être impliqués dans ce type de réponse tout comme un cadre en peinture peut contenir n'importe quel image (Hayes Barnes-Holmes et Roche, 2001, p. 34). Une liste non exhaustive de cadres relationnels a été proposée.

Pour donner quelques exemples, le cadre ou relation de « coordination » correspond à ce qui était connu jusqu'alors sous l'expression « relation d'équivalence ». Le cadre ou relation de comparaison, renvoie aux notions de « plus que », « moins que », etc. Le cadre ou relation d'opposition renvoie à l'idée d'être « opposé à », la relation de temporalité renvoie aux notions de « avant » et « après ». Les relations déictiques sont relatives au point de vue d'une personne (Exemple : gauche – droite). Etc. Les auteurs de la RFT précisent que les cadres relationnels n'ont pas valeur explicative des réponses relationnelles arbitrairement dérivées, mais qu'ils sont des outils permettant d'étudier ces réponses. Le processus explicatif est l'histoire permettant d'établir un opérant purement fonctionnel sous le contrôle d'un indice relationnel.

De plus, les « réponses relationnelles arbitrairement applicables » ou « cadres relationnels » ont la particularité d'être défini(e)s par trois propriétés fondamentales entretenant un lien de parenté manifeste avec les propriétés des classes d'équivalence décrites par Sidman (1994), à savoir : la réflexivité, la symétrie et la transitivité. Cependant, la RFT propose une autre terminologie car elle estime que ces notions ne permettent pas de rendre compte de la diversité des relations en jeu. Par exemple, elle considère que le terme de symétrie est inadéquat car il échoue à rendre compte de certaines observations telle que, dans le cas d'un cadre de comparaison : si A « plus grand que » B, la relation symétrique n'implique pas B « plus grand que » A mais B « plus petit que » A. Les auteurs préfèrent ainsi parler d'« implication mutuelle » (« *mutual entailment* », en anglais) qui prévoit simplement une « bidirectionnalité » entre deux stimuli reliés. A la notion de transitivité, les auteurs préfèrent l'expression d'« implication combinatoire » (« *combinatory entailment* », en anglais) qui renvoie à la faculté de combiner au sein d'un réseau différents événements mutuellement impliqués³⁹. Enfin, la RFT ne reprend pas à son compte la notion de réflexivité mais propose un troisième terme : la « transformation de fonction » (« *transformation of function* », en anglais). Cette notion renvoie au fait que les fonctions comportementales d'un stimulus intégré à un réseau peuvent être transférées aux autres membres du réseau. Le terme de « transformation » est préféré au terme de « transfert » pour inclure d'autres types de relation que celles d'équivalence. La transformation de fonction est sous le contrôle d'un

³⁹ Précisons ici que l'implication combinatoire ne se résume pas à une complexification de l'implication mutuelle. Cela peut se comprendre en prenant l'exemple de la relation d'opposition : alors que l'implication mutuelle de $A \neq B$ entraîne une relation précise par implication, à savoir $B \neq A$, ceci n'est pas le cas de l'implication combinatoire car si $A \neq B$ et $B \neq C$, il n'est pas possible de spécifier la relation entretenue entre A et C.

indice relationnel qui précise quelle fonction (ex : les fonctions visuelles du mot banane) doit être transformée. En effet, tout stimulus possède de nombreuses fonctions comportementales et seulement l'une d'elle doit être ciblée comme étant à transformer.

Sur ces bases, la RFT fournit donc une explication au phénomène de la nouveauté. En effet, elle considère que l'apparition de comportements adaptés dans des contextes nouveaux peut s'expliquer par une histoire d'« entraînement composé de multiples essais » d'une réponse relationnelle concernant des propriétés arbitraires de stimuli en présence d'un indice relationnel. Ce processus permettrait la discrimination de cet indice relationnel, devenu le prédicteur le plus fiable qu'une réponse relationnelle arbitrairement applicable soit renforcée face à des stimuli, pourtant nouveaux. Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) considèrent que les interactions entre les cadres relationnels sont à l'origine de la complexité des phénomènes cognitifs et langagiers.

2.1.4.3. Réflexions critiques sur la théorie des cadres relationnels

Bien que la RFT apparaisse pour beaucoup comme étant une orientation d'avenir en analyse du comportement, celle-ci semble néanmoins rencontrer quelques difficultés à fédérer l'ensemble des chercheurs du domaine. D'une manière générale, ses détracteurs ne remettent pas en cause les données expérimentales que cette approche a engendrées mais remettent en cause le cadre conceptuel proposé (Burgos, 2003 ; Palmer, 2004 ; Tonneau, 2001b). L'une des critiques qui lui est adressée de manière récurrente concerne la complexité et le manque de clarté de ses élaborations théoriques (Burgos, 2003 ; Palmer, 2004 ; Tonneau, 2002). Bien que les auteurs s'en défendent en évoquant notamment le caractère technique du vocabulaire employé (Blackledge, 2003), il semble néanmoins que certaines confusions peinent à être dissipées.

Palmer (2004) souligne qu'après l'étude de l'ouvrage fondateur de la théorie, il ne parvient pas à savoir si les cadres relationnels constituent le fruit d'un processus ou le processus lui-même. Il précise que le livre définit le terme de manière différente selon différents passages. Alors qu'il est dit, d'une part, que les cadres relationnels renvoient à des classes spécifiques de réponses relationnelles arbitrairement applicables (par ex. p. 33) – auquel cas ils renvoient au fruit d'un processus opérant – ; il est également dit, d'autre part, que les réponses relationnelles arbitrairement applicables (ou cadres relationnels) constituent

le nouveau principe – auquel cas ils renvoient au processus explicatif lui-même. Les auteurs énoncent également (p. 33) qu'un cadre relationnel est à la fois une conséquence et un processus. Selon Palmer (2004, p. 194), cette confusion est problématique car la distinction entre processus et conséquence est au centre de la proclamation des auteurs qu'un « nouveau jour » est arrivé. L'ouvrage annonce d'ailleurs un « nouveau principe comportemental » (p. 45) pour expliquer le langage et la cognition. Or, si les cadres relationnels sont parfois évoqués en termes de « processus », la conceptualisation charnière de la RFT autour de la notion d' « opérant généralisé » ne peut affirmer autre chose qu'une explication en termes de contingences de renforcement, comme cela est d'ailleurs précisé à plusieurs reprises dans l'ouvrage (ex. p. 34). Ainsi, le terme nouveau de « cadre relationnel » ne peut revêtir un caractère explicatif. Ses propriétés (implication mutuelle, implication combinatoire, transformation de fonction) doivent donc être vues comme le fruit d'un « entraînement composé de multiples essais » et non comme un élément explicatif. De fait, si les cadres relationnels ne sont que le fruit d'un processus qui reste le conditionnement opérant, tel que pensé par le dispositif traditionnel de l'analyse du comportement, alors il est difficile, selon Palmer (2004) d'identifier quel « nouveau principe » apporte la RFT. Il fait ainsi le constat d'une absence de nouveauté explicative de la RFT et considère que cet aspect est dissimulé par un manque de clarté concernant le statut de cette théorie qui oscille entre une sorte de prolongement naturel de la théorie opérante de Skinner et un statut révolutionnaire, en parlant tout à la fois de processus et de conséquence, selon le contexte d'énonciation.

D'autre part, la RFT s'est vue reprochée de ne pas préciser quelle est l'histoire (l'entraînement composé de multiples essais) impliquée dans le développement des réponses relationnelles (ex : Horne et Lowe, 1996 ; Palmer, 2004). A ce sujet, Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001, p. 28) reconnaissent qu'il n'y a pas d'analyse systématique de l'histoire d'apprentissage nécessaire à l'avènement de ce type de réponses. Selon eux, il s'agit d'une question empirique sur laquelle il est préférable de ne pas spéculer trop au-delà des données récoltées. Palmer (2004) décrit cette position comme honorable mais échouant néanmoins à fournir un argument supplémentaire pour considérer cette théorie comme détentrice d'une nouveauté explicative.

Par ailleurs, alors que le concept d'opérant généralisé constitue, selon Hayes, Barnes-Holmes et Roche (2001) le principe explicatif fondamental du langage et de la cognition, il est important de rappeler, à l'instar de Palmer (2004), que ce principe est, en lui-même,

faiblement compris en analyse du comportement. En effet, les recherches n'ont jamais répondu à la question de savoir comment, suite à un certain nombre d'essais, les dimensions contextuelles pertinentes parvenaient à être discriminées.

Enfin, par-delà les critiques formulées autour du processus explicatif de la RFT, nous évoquerons une critique formulée à l'encontre de la notion de « réponse relationnelle ». Pour Tonneau (2002), il est difficile de définir ce que peut être concrètement une « réponse relationnelle ». Selon lui, dans les expériences réalisées, les sujets appuient sur telle ou telle clé de réponse, ils font des choix évidents, mais aucun de leurs comportements ne semble pouvoir être adéquatement décrit en parlant de « réponse relationnelle ».

Ainsi, puisque le caractère relationnel des réponses ne se laisse pas concrètement observer, il peut être considéré comme une élaboration théorique hypothétique qui, dès lors, semble en contradiction avec la théorie skinnerienne dont la RFT est dit être un prolongement et qui, d'autre part, ne se justifie dès lors pas davantage que d'autres positionnements théoriques (en termes cognitifs⁴⁰, par exemple). Ainsi, si la théorie des cadres relationnels apparaît pour beaucoup comme une candidate d'avenir sérieuse en analyse du comportement, elle rencontre néanmoins certaines difficultés dès lors qu'il s'agit d'ériger consensus parmi les chercheurs de la discipline. L'analyse du comportement semble, de fait, rester à l'heure actuelle dans une dynamique complexe et mouvante concernant son objectif de rendre compte du langage et la cognition. Après avoir réalisé une présentation des principales évolutions théoriques de ce courant, la prochaine section de ce travail propose d'ouvrir la réflexion à l'aide de concepts issus de la philosophie des sciences, sous un angle davantage interdisciplinaire.

⁴⁰ Exemple : thématique du « traitement de l'information ».

2.2. REGARDS CROISES : POINTS DE VUE DEPUIS LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES

A l'heure actuelle, les différentes évolutions théoriques exposées en amont ne sont pas parvenues à fédérer l'ensemble des chercheurs de la discipline. En effet, alors que la première mise en évidence du phénomène de la nouveauté date de plus de 40 ans (Sidman, 1971), ces théorisations conservent, à des degrés divers et parfois en fonction de certains de leurs aspects seulement, une place dans la littérature comportementale actuelle. Les critiques formulées à l'encontre de chacune de ces théories semblent pointer des éléments suffisamment déstabilisants pour freiner l'épanouissement d'un élan général que requerrait une avancée consensuelle.

Au regard de ce constat, cette section propose de participer à la réflexion à l'aide de notions issues de la philosophie des sciences⁴¹. Selon Virieux (1966, p. 3), la discipline que constitue l'épistémologie vise essentiellement l'étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des diverses sciences et permet de les scruter dans l'articulation de leurs principes et de leurs fondements. Au vue du caractère durable de l'effervescence théorique engendrée par le phénomène de la nouveauté, il nous semble, de fait, pertinent d'élargir la réflexion à ce champ extra disciplinaire afin, notamment, d'apprécier la pertinence de l'utilisation de certains de ses concepts relativement aux éléments mis à jour. L'épistémologie, en tant qu'« *étude de la constitution des connaissances valables* » – pour reprendre les mots de Piaget – semble particulièrement appropriée. Cette discipline étudie l'objet même de la connaissance (qu'est-ce que l'on connaît ?) ainsi que ses modalités d'élaboration (comment le connaît-on ?) et d'évaluation (quelle est la valeur de ce que l'on connaît ?). A cet égard, les outils que les

⁴¹ Nous employons le nom de « philosophie des sciences » pour souligner quelques peu la dimension disciplinaire, en laissant de côté la distinction entre histoire et philosophie des sciences qui peut être précisée dans ce domaine. Le terme d'« épistémologie » est employé comme synonyme mais également, tout au long du document, dans un cadre plus élargi pour renvoyer à toute réflexion sur les modalités d'acquisition des connaissances.

chercheurs ont élaborés dans ce cadre pour comprendre l'avancement des connaissances en science représentent des outils d'analyse particulièrement intéressants pour la compréhension des enjeux actuels du courant de l'analyse du comportement.

Dans le cadre de cette section, deux thèses reconnues pour leur influence historique dans le domaine de la recherche scientifique sont abordées. La première thèse est celle de Kuhn (1962) sur le processus d'évolution des sciences. La seconde est celle de Popper (1934) sur la question de la distinction entre théorie scientifique et non scientifique. Si ces thèses sont considérées sur bien des points comme divergentes, une investigation approfondie permet néanmoins de constater de nombreux points de convergences dont l'étude constitue à l'heure actuelle un domaine d'investigation en philosophie des sciences (ex. : Soler, 2007) et qui nous intéressent particulièrement dans le cadre de la présente recherche. En premier lieu, ces thèses ont pour similarité de s'être développées en opposition au positivisme logique et possèdent en cela un intérêt particulier à être appliqué à une science qui, née de cette tradition philosophique, s'en est peu à peu départie – comme nous le verrons dans le Chapitre 3 –. En effet, si l'approche skinnerienne plonge ses racines dans les idées de ce courant, le tournant pragmatique que son analyse opérante emprunta, l'éloigna de cette perspective (Moxley, 2002, 2005). En second lieu, Kuhn et Popper ont pour caractéristique commune de définir le processus d'acquisition des connaissances en science comme comprenant intrinsèquement l'activité de remise en question des théories scientifiques. Si Popper conçoit cette remise en question davantage comme graduelle et Kuhn comme révolutionnaire – comme nous le verrons ci-après – ces deux auteurs s'accordent néanmoins pour décrire le fait de revisiter les postulats de base comme une caractéristique essentielle de la démarche scientifique. Ils s'accordent aussi pour dire, comme le souligne Soler (2007), que les données expérimentales entrant en contradiction avec les théories jouent un rôle crucial dans le développement d'une science et décrivent d'ailleurs les démentis de l'expérience d'une manière fort semblable, en tant qu'écarts par rapport à des attentes elles-mêmes tributaires de théories (Soler, 2007). A cet égard également, leurs approches apparaissent, de fait, pertinentes pour notre sujet dans la mesure où ce travail se propose de réfléchir sur l'articulation entre les principes premiers de l'analyse du comportement et ses évolutions ultérieures, relativement à l'observation de données controversées. De plus, puisque les axiomes fondateurs de l'analyse du comportement n'ont pas à ce jour permis de voir émerger une explication consensuelle du langage et de la cognition, il semble pertinent de considérer ce qui est vu par ses auteurs comme des éléments déterminants d'une remise en question. En effet, ces auteurs ont étudié

en profondeur cet aspect dynamique du processus scientifique et ont permis de révéler plusieurs éléments clés qui inaugurent ou provoquent un changement de position théorique en science.

En guise de première approche, précisons que la thèse de Kuhn (1962) a pour caractéristique de proposer une mise en perspective historique de l'évolution des sciences et revêt, à cet égard, un intérêt particulier pour ce travail qui questionne les enjeux actuels de l'analyse du comportement au travers de la prise en compte de ses fondements et de ses évolutions au cours de son histoire. Elle permettra de proposer un éclairage des contours de la dynamique d'ensemble de ce courant concernant l'explication du langage et de la cognition. En ce qui concerne la théorie de Popper (1934), celle-ci porte sur la manière par laquelle une théorie scientifique peut être distinguée d'une théorie non scientifique. Cette thèse nous permettra, notamment, de considérer les différentes évolutions théoriques au regard de leur complémentarité et de leur cohérence avec les premiers axiomes fondateurs de ce courant, quant à l'explicitation du langage et de la cognition.

2.2.1. Sous l'angle paradigmatique de la pensée de T. S. Kuhn

La thèse épistémologique soutenue par T. S. Kuhn (1922-1996), philosophe et historien des sciences, est née de l'étude des bouleversements de la pensée scientifique (Copernic, Newton, Lavoisier, Einstein, etc.). Comprendre la science telle que la pense Kuhn (1962) permet une prise de recul sur l'évolution d'une discipline scientifique. Au vue des difficultés actuelles du courant de l'analyse du comportement concernant l'explication des activités relatives au langage et à la cognition, il semble pertinent d'opérer une telle prise de recul et de tenter de percevoir ses enjeux actuels dans le cadre plus élargi de sa dimension historique. Nous proposons ci-après une lecture kuhnienne de son évolution.

L'une des idées fondamentales avancées par Kuhn (1962) est de postuler, à l'inverse de ce que suggèrent les manuels au sein de chaque discipline scientifique, que le développement d'une science n'est pas un processus cumulatif mais un processus par lequel se succèdent des périodes traditionalistes, dites de « science normale », ponctuées de ruptures non cumulatives, appelées « révolutions scientifiques ».

2.2.1.1. Science normale

Selon Kuhn (1962), le développement d'une science se caractérise par un processus de changement non cumulatif marqué par des périodes dites de « science normale », entrecoupées par des périodes dites de « révolutions » permettant le passage d'une période de science normale à une autre. Les périodes de science normale – dans lesquelles les scientifiques passent selon lui presque tout leur temps – renvoient à une recherche solidement fondée sur des accomplissements passés. Ces accomplissements ont été perçus comme suffisamment pertinents pour ouvrir des perspectives de résolution d'un certain nombre de problèmes et ont été capables de fédérer un ensemble de chercheurs qui travaille, depuis, selon une grille de lecture partagée. Dans le cadre d'une période de science normale, les chercheurs adhèrent aux mêmes règles et aux mêmes normes dans la pratique scientifique. Kuhn introduit le concept de paradigme⁴² pour désigner les performances réalisées par ces chercheurs dans le cadre des périodes de science normale. L'auteur préfère le terme de « paradigme » à celui de « théorie » qui dénote, selon lui, une structure trop limitée par sa nature et sa portée. Un paradigme constitue notamment l'ensemble des croyances, des valeurs et des techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné. Il s'agit d'une sorte de modèle ayant permis de rendre compte avec succès d'un certain nombre de problèmes.

Considérer l'analyse du comportement selon une perspective kuhnienne, c'est pouvoir, en premier lieu, regarder ce courant comme un paradigme scientifique ayant eu la capacité de fédérer un ensemble de chercheurs autour de prises de positions communes et sur la base d'un certain nombre d'accomplissements passés. En effet, il est possible de dire que les chercheurs de ce courant s'accordent sur diverses questions essentielles, notamment : l'objet à étudier en psychologie, la méthode à employer, le type de problème à résoudre, etc. Cette cohérence conceptuelle et instrumentale a permis de nombreuses réussites expérimentales et appliquées mais aussi des avancées manifestes dans la connaissance du fonctionnement humain.

Par exemple, l'analyse du comportement a permis d'affiner les modalités d'apprentissage par conditionnement (voir Annexe 2), dont on a alors pu voir l'utilité dans plusieurs domaines de la vie sociale (soin⁴³, éducation, entreprise, etc.). De plus, elle a permis d'éclairer sous un jour nouveau de nombreuses questions en psychologie. Citons pour

⁴² L'expression « matrice disciplinaire », moins célèbre, fut par la suite préférée au terme de paradigme (cf. postface de 1969).

⁴³ Thérapies comportementales.

exemple : le phénomène du choix (par ex. Herrnstein, 1961), les addictions (par ex. Rachlin, 1990), les troubles du comportement (par ex. Iwata, Dorsey, Slifer, Bauman, et Richman, 1982), etc. Ces diverses réalisations ont entraîné l'apparition d'un intérêt croissant aussi bien en France que dans de nombreux pays du monde. A cet égard, Kuhn considère que l'accumulation de tels accomplissements encourage les chercheurs à poursuivre la recherche selon les prises de positions initialement adoptées.

Kuhn précise par ailleurs que les axiomes fédérateurs d'un paradigme scientifique ont pour caractéristique essentielle de véhiculer des choix ontologiques concernant la désignation des entités que contient l'univers et, par implication, de celles qu'il ne contient pas, aiguillant ainsi la recherche. Kuhn (1962, p. 22) dit : « *La science normale, activité au sein de laquelle les scientifiques passent inévitablement presque tout leur temps, est fondée sur la présomption que le groupe scientifique sait comment est constitué le monde* ».

En analyse du comportement, les stimuli de l'environnement (eux-mêmes catégorisés en plusieurs sous classes – comme énoncé au Chapitre 1) et le comportement de l'organisme (décliné selon son aspect public ou privé) peuvent être vus comme les principaux « étants » admis par les chercheurs. D'un même geste, l'analyse du comportement affirme dans ses postulats fondateurs la non-existence ou l'inutilité de la création (le terme de « fiction » est employé par Skinner) d'un certain nombre de concepts tels que : conscience, volonté, processus mentaux, etc. Ainsi, la recherche en analyse du comportement peut être vue à la manière de Kuhn comme une recherche balisée par des prises de positions ontologiques paradigmatiques.

2.2.1.2. La résolution d'énigmes

Kuhn considère que l'adoption d'un paradigme est davantage une promesse de succès qu'un succès en soi, promesse que réalise la science normale, en d'autres termes, les chercheurs affiliés au paradigme le temps que perdure la pertinence de son utilisation. Il soutient ainsi que, une fois le paradigme adopté, les chercheurs travaillent, selon son expression, à « *forcer la nature à se couler dans les boîtes préformées et inflexibles du paradigme* » (Kuhn, 1962). Un paradigme se caractérise ainsi par l'utilisation d'un ensemble de concepts permettant aux scientifiques de parler du monde de telle manière que cela ait une utilité quant à la résolution d'un certain nombre de problèmes.

Cet exercice va poser ce que Kuhn appelle des « énigmes », dont la résolution constitue l'activité des chercheurs au cours des périodes de science normale. Le terme d'« énigme » a été choisi pour transmettre l'idée que les problèmes à résoudre reposent sur un lit d'impératifs conceptuels, théoriques, instrumentaux et méthodologiques. Le travail du chercheur est alors de trouver une nouvelle voie reliant les impératifs du paradigme et les données que les travaux expérimentaux mettent à jour au fur et à mesure de leur réalisation. Dans cette optique, l'objectif premier des chercheurs ayant adopté un paradigme est de prouver le bien-fondé de la confiance qu'ils ont, en amont, placé en lui.

Selon cette perspective, le phénomène de la nouveauté peut être vu comme une telle énigme. Cette énigme consisterait à trouver une voie nouvelle et cohérente pour relier les impératifs du paradigme – formulés à sa naissance et exposés dans la première partie de ce travail – et les données apparues plus tardivement relatives au langage et à la cognition. Les différentes évolutions théoriques peuvent être vues comme des tentatives de résolution de l'énigme. Bien qu'il soit possible de formuler cette énigme de différentes manières, nous l'avons formulée dans la première partie de ce travail ainsi : comment un dispositif fondé sur l'apprentissage par conditionnement peut-il expliquer l'apparition de comportements adaptés apparaissant dans des contextes jamais rencontrés ? L'origine de cette énigme peut être repérée dès les premiers moments du paradigme. En effet, après avoir jeté les bases de son approche théorique, Skinner supposait que le temps et les recherches parviendraient à étendre la portée d'application des contingences de renforcement aux comportements privés. Cet énoncé n'est pas sans rappeler la « promesse de succès » décrit par Kuhn lors de la naissance d'un paradigme.

Pour Kuhn, l'activité de résolution d'énigmes permise par l'adoption d'un paradigme constitue le garant des progrès d'une discipline scientifique car il permet aux scientifiques d'étudier certains domaines de la nature avec une précision et une profondeur qui autrement seraient inimaginables (p. 47). Kuhn relève à cet égard que lorsqu'un paradigme est adopté, les communications qui émergent prennent une forme différente : les chercheurs n'ont plus besoin, dans le cadre de leurs travaux, de tout édifier en partant des premiers principes et en justifiant l'usage de chaque concept introduit. Ils peuvent s'atteler à investir pleinement des nouveaux problèmes de recherches. Kuhn remarque alors que seuls les manuels exposent les fondements sur lesquels repose la discipline. En revanche, le cœur de la recherche se communique généralement sous forme d'articles, adressés à des chercheurs qui maîtrisent

déjà le corpus conceptuel de base (le paradigme) et qui sont, de fait, les seuls capables de comprendre ce genre de littérature. La recherche en analyse du comportement correspond bien à cette description et peut ainsi être vue comme évoluant dans le cadre d'une période de science normale depuis plusieurs décennies.

La thèse épistémologique de Kuhn soutient l'idée que l'adoption d'un paradigme permet également à un groupe scientifique qui a acquis une connaissance du paradigme atteignant une extrême précision, d'identifier ses dysfonctionnements, lorsqu'ils adviennent. Ainsi, la connaissance précise et partagée d'un corpus théorique clairement établi permet à la fois les découvertes et les remises en causes, qui constituent les moteurs essentiels du développement scientifique. Les périodes de science normale, de par leur processus d'élaboration d'une connaissance précise et consensuelle, préparent la voie de périodes « extraordinaires » (pour reprendre le terme de l'auteur), appelées aussi « révolutions scientifiques » qui, elles, permettent l'émergence d'une nouvelle période de science normale.

2.2.1.3. Anomalie et révolution scientifique

Selon Kuhn (1962), dans les périodes de science normale, les chercheurs ont pour objectif d'utiliser le dispositif conceptuel de leur paradigme et d'étendre la pertinence de son utilisation. Leur objectif premier n'est donc pas de le vérifier. Cependant, il arrive nécessairement que, à un moment donné de l'histoire d'une discipline scientifique, un constat soit fait d'une impossibilité durable de résoudre une énigme. Kuhn (1962) rebaptise alors l'énigme irrésolue « anomalie » et suggère que la prise de conscience de cette anomalie constitue le prélude à un changement de paradigme. Une anomalie est définie comme un événement qui n'entre pas dans les cadres existants pour l'ordonnement des phénomènes. Des données donnent l'impression que la nature, d'une manière ou d'une autre, contredit les résultats attendus dans le cadre du paradigme.

Mais, pour qu'un événement initialement perçu comme une énigme soit peu à peu considéré comme une anomalie, Kuhn précise qu'il est nécessaire que toutes les pistes de résolution de l'énigme aient été essayées car, si les chercheurs réagissaient à chaque problème rencontré comme étant une source potentielle de changement, la science, selon lui, cesserait d'exister. Le processus de recherche consistant à trouver une solution à l'« anomalie » repérée constitue un travail fondamental au sein d'une discipline scientifique. A ce stade,

l'anomalie est d'ailleurs davantage perçue comme une « énigme » à résoudre et n'exige pas encore de revisiter en profondeur le paradigme. Pour remettre en cause un paradigme, l'anomalie doit sembler être plus qu'une énigme de la science normale. Pour que des questionnements plus importants se justifient, il faut que l'anomalie rencontrée résiste aux assauts réitérés des membres du paradigme (Kuhn, 1962, p. 23). Et, quand les spécialistes ne peuvent ignorer plus longtemps ces anomalies, alors commencent ce que Kuhn appelle des « investigations extraordinaires », qui amènent les chercheurs vers un nouvel ensemble de convictions permettant de poser de nouvelles bases pour le développement d'un nouvel épisode de science normale. Ces périodes pendant lesquelles les chercheurs procèdent à des investigations extraordinaires sont appelés par Kuhn (1962) des « révolutions scientifiques ». Les périodes de révolution scientifique constituent, selon lui, les compléments de l'activité liée à toute science. Le passage d'un paradigme à un autre par l'intermédiaire d'une « révolution » est, selon Kuhn, le modèle normal de développement d'une science. Ainsi le processus global du développement d'une science peut être schématisé comme suit :

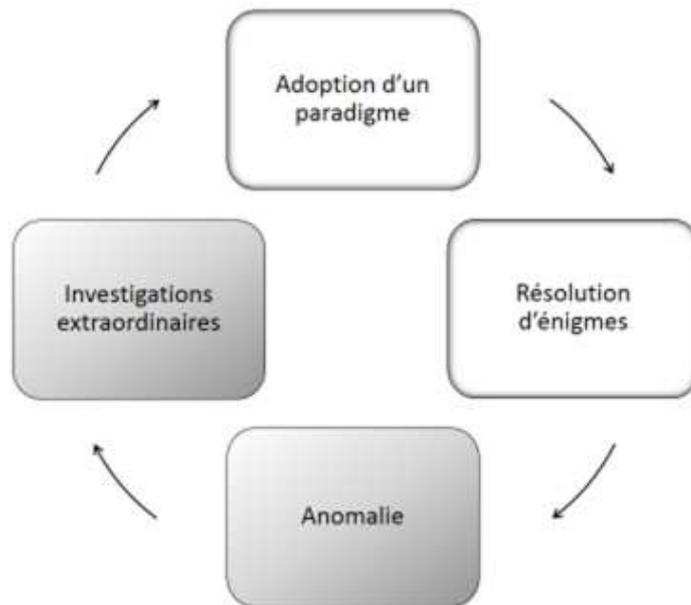


Figure 4 : Représentation schématique des étapes du développement scientifique selon Kuhn (1962).

Pour finir sur l'éclairage kuhnien, l'impossibilité durable de parvenir à une explication théorique consensuelle du phénomène de la nouveauté en analyse du comportement peut être questionnée en termes d'anomalie. En effet, la persistance de la coexistence d'une pluralité de

propositions théoriques amène à se poser la question de savoir si le phénomène de la nouveauté constitue une énigme de la science normale – que les recherches parviendront à résoudre de manière cohérente et consensuelle – ou, une anomalie présageant d'une réorientation non cumulative des recherches. En effet, les critiques formulées à l'encontre des théories proposées témoignent d'une difficulté à articuler le paradigme comportemental avec les données expérimentales relatives au phénomène de la nouveauté. Les « boîtes conceptuelles » traditionnelles qui ont fondé l'analyse du comportement ne semblent pas parvenir à « faire couler » en leur sein les nouvelles données sans voir apparaître des problèmes assaillant la cohérence globale de l'édifice théorique. Car, si la recherche de la science normale essaie, comme le pense Kuhn (1962), de comprendre la nature au travers du prisme de ses présupposés théoriques, il n'en reste pas moins que toute théorisation scientifique doit répondre à certaines exigences de validité. Certaines ont été rendues célèbres en épistémologie par Popper (1934) dont la pensée permet également d'apporter des éléments de réflexion supplémentaires sur les enjeux actuels du courant l'analyse du comportement.

2.2.2. Sous l'angle du critère de « falsifiabilité » de K. Popper

La résolution d'une énigme par un paradigme scientifique – pour reprendre la terminologie de Kuhn (1962) – est un exercice conceptuel par lequel les chercheurs élaborent un énoncé original permettant d'intégrer un fait nouveau au corpus des faits déjà expliqués par la théorie. La contrainte à laquelle ils doivent répondre est celle de tisser avec cohérence les nouveaux éléments aux anciens. Ainsi, une théorie qui ne parviendrait pas à rendre compte de certains phénomènes ou qui y parviendrait par une explication extravagante est vouée à céder rapidement sa place à une théorie concurrente. Au jeu de la résolution d'énigmes, les théoriciens de tout temps ont su montrer leurs habiletés conceptuelles quant à l'élaboration d'énoncés venant sauver de la débâcle les théories qu'ils avaient investies. Les méandres de la logique possèdent en leur sein suffisamment de richesse pour qu'ils y puisent le moyen apparent de solutionner leur énigme. Ainsi, la réflexion théorique a de tout temps suscité une certaine méfiance. Qu'il soit philosophique ou scientifique, le doute a souvent semblé à bien des égards constituer le moteur le plus sûr de l'acquisition des connaissances. Car, s'il est nécessaire de ne pas rejeter une théorie au moindre événement semblant à première vue la contredire, il est néanmoins important d'en souligner le caractère inévitablement provisoire. Dans le cadre de telles réflexions, plusieurs précautions de principe concernant l'usage des discours théoriques ont été formulées. K. Popper est l'un de ces penseurs. Il formula un critère

permettant de distinguer les édifices conceptuels pouvant être qualifiés de scientifiques de ceux ne le pouvant pas.

2.2.2.1. Méthode déductive de contrôle

Popper (1934) s'est intéressé, d'un point de vue épistémologique, à la méthode par laquelle une « théorie », un « énoncé » ou un « système » pouvait être dit « scientifique » ou « empirique » par comparaison aux théories, énoncés ou systèmes qu'il qualifiait de « métaphysiques », « logiques » ou « mathématiques ». Il développa ce qu'il appela un « critère de démarcation » pour distinguer ces deux types d'énoncés et parla de « méthode déductive de contrôle » ou de « méthode déductive de mise à l'épreuve » d'une théorie. L'idée centrale suggère que la forme d'une théorie scientifique doit être telle qu'il doit être logiquement possible tant de la vérifier que de la « falsifier » par des tests empiriques. Pour cela, l'originalité fondamentale de sa thèse réside dans l'idée qu'il est nécessaire de pouvoir déduire de la théorie non seulement des énoncés de prédiction qui soient en accord avec la théorie mais également des énoncés qui puissent être en contradiction avec elle (p. 85). En effet, Popper (1934) considérait qu'une théorie dont les propositions permettraient de rendre compte de n'importe quel fait ne pouvait prétendre au statut de théorie scientifique. Savoir expliquer un fait et le contraire de ce fait ne constitue pas selon Popper un indice de la force explicative de la théorie mais témoigne au contraire d'une faiblesse : celle de ne pouvoir être contredite par les faits. Ainsi, la mise à l'épreuve de la théorie constitue pour Popper un élément indispensable. Il la décrit en ces termes :

« (...) en partant d'une nouvelle idée, avancée à titre d'essai et nullement justifiée à ce stade – ce qui peut être une prévision, une hypothèse, un système théorique ou tout ce que vous voulez –, l'on tire par une déduction logique des conclusions. L'on compare alors ces conclusions les unes aux autres et à d'autres énoncés relatifs à la question de manière à trouver les relations logiques (telles que : l'équivalence, la déductibilité, la compatibilité ou l'incompatibilité) qui les unissent. Nous pouvons, si nous le voulons, distinguer quatre étapes différentes au cours desquelles pourraient être réalisée la mise à l'épreuve d'une théorie. Il y a, tout d'abord, la comparaison logique des conclusions entre elles par laquelle on éprouve la cohérence interne d'un système. En deuxième lieu s'effectue la recherche de la forme logique de la théorie, qui a pour objet de déterminer si celle-ci a les

caractéristiques d'une théorie empirique ou scientifique ou si elle est, par exemple, tautologique. Il y a, en troisième lieu, la comparaison de la théorie à d'autres théories, dans le but principal de déterminer si elle constituerait un progrès scientifique au cas où elle survivrait à nos divers tests. Enfin, la théorie est mise à l'épreuve en procédant à des applications empiriques des conclusions qui peuvent en être tirées. »

Popper (1934, p. 28)

La méthode que Popper propose permet à la fois, ce qu'il appelle la « corroboration » de la théorie mais également, le cas échéant, sa « falsification ». Popper parle de corroboration plutôt que de vérification car il considère qu'une théorie scientifique n'est jamais vérifiée une fois pour toute. Une théorie scientifique est vue comme un système conceptuel permettant de rendre compte avec cohérence d'un certain nombre de phénomènes mais est considérée comme pouvant toujours être falsifiée par des tests ultérieurs. Cette capacité à pouvoir être falsifiée, constitue d'ailleurs la propriété essentielle d'une théorie scientifique selon Popper (1934). Ce qui fait la force d'une théorie scientifique n'est pas qu'elle soit vérifiée mais qu'elle soit falsifiable et, bien sûr, non falsifiée jusqu'alors.

Dans ce cadre, Popper réalise une précision importante. Il énonce que, pour qu'une théorie satisfasse au critère de falsifiabilité, il est nécessaire qu'elle possède une cohérence interne. L'intérêt primordial de satisfaire à l'exigence de la cohérence interne est de diviser en deux groupes l'ensemble de tous les énoncés possibles : ceux avec lesquels la théorie est compatible et ceux avec lesquels elle est en contradiction ; rendant ainsi possible la falsification (p. 90). En effet, si la théorie est incohérente, il n'est pas possible d'établir de frontière entre des propositions qui seraient en cohérence avec la théorie et des propositions qui ne le seraient pas, puisque la théorie, étant par elle-même incohérente, ne pourrait trouver arguments à une telle catégorisation. Popper (1934) parle de « falsificateurs virtuels » pour parler des propositions que la théorie prévoit comme étant en contradiction avec elle. Il estime que la valeur d'une théorie s'accroît à mesure qu'augmente le nombre de ses falsificateurs virtuels.

En parallèle, Popper prend en compte une objection d'importance, formulée par plusieurs épistémologues influents du tournant du XX^{ème} siècle tels que Poincaré ou Duhem. Il reconnaît que les tenants d'une théorie en proie à quelques faits contradictoires peuvent

toujours concevoir une manière d'en rendre compte plutôt que d'abandonner la théorie qu'ils avaient investie ; ou, en d'autres termes, une manière d'atteindre « sa correspondance avec la réalité » (selon les mots de Carnap, 1933 cité par Popper, 1934). Popper adopte le terme de « stratagèmes » pour parler des élaborations théoriques conçues pour sauver une théorie de la falsification. Pour éviter de rejeter une théorie qui se voit *a priori* contredite par un certain nombre de faits, il est possible, par exemple, d'adopter des hypothèses *ad hoc*, de modifier les « définitions ostensives »⁴⁴ de la théorie ; ou bien encore de dire que les divergences qui existent entre les données de l'expérience et les prédictions de la théorie disparaîtront avec le progrès de notre compréhension (p. 47). Ainsi, Popper considère que le discours scientifique n'est pas essentiellement dissimilaire à un discours non scientifique et n'est donc pas, en soi, protégé du risque de dérive dogmatique (p. 47). En conséquence, il estime qu'une théorie prétendant à la qualité scientifique doit adopter certaines règles pour garantir la fécondité du critère de falsifiabilité qu'il propose (p. 52). Il considère qu'un système scientifique se différencie par la décision de ne pas appliquer de tels stratagèmes (p. 80) et ainsi de s'abstenir d'atteindre de cette manière « sa correspondance avec la réalité ».

Pour ce faire, Popper propose l'adoption d'un certain nombre de précautions de principe. Par exemple, il précise qu'une hypothèse ne doit être soumise à des tests empiriques qu'après avoir été avancée (p. 26). Il prévient également du risque de procéder à des réaménagements conceptuels permanents et propose que la création d'hypothèses *ad hoc* ne soit acceptée que si elle permet d'augmenter le degré de falsifiabilité de la théorie et non l'inverse. Également, il propose qu'à chaque fois que les chercheurs se rendront compte de l'utilisation d'un tel stratagème, ils considèrent la théorie comme entièrement nouvelle et devant, dès lors, être de nouveau testée. Par exemple, il considère que cela devrait être le cas lorsque des nouveaux concepts sont introduits ou que des redéfinitions de concepts sont opérées (p. 82).

Considérer l'analyse du comportement selon une perspective popperienne, c'est pouvoir considérer son évolution sous l'angle de sa capacité à répondre aux exigences d'un système scientifique telles que définies par cet auteur. Dans cette optique, si l'on considère les éléments théoriques fondateurs du paradigme comportemental comme constituant la première mouture du courant de l'analyse du comportement, les évolutions ultérieures peuvent dès lors

⁴⁴ Une définition ostensive d'un concept fait référence à sa signification empirique en le mettant en corrélation avec certains objets du monde réel (voir Popper, 1934, p. 73).

être considérées, dans une perspective popperienne, comme des réaménagements de l'édifice initial. Ces réaménagements ont été élaborés en premier lieu pour répondre à ce qu'il est possible d'appeler des insuffisances du dispositif traditionnel concernant l'explication du phénomène de la nouveauté. Dans ce contexte, si l'on peut admettre avec la thèse de Kuhn (1962) et celles d'autres épistémologues influents⁴⁵, qu'il soit nécessaire de ne pas abandonner une théorie aux premières difficultés rencontrées, il nous est toutefois possible de rejoindre Popper (1934) concernant la nécessité consubstantielle de prendre certaines précautions lorsqu'une théorie se voit restaurée pour répondre aux faits contradictoires.

2.2.2.2. La cohérence de l'édifice à l'épreuve de ses évolutions théoriques

Comme abordé ci-dessus, Popper (1934) considère qu'une théorie qui ne possède pas de cohérence interne – ou, dit autrement, qui présente des incohérences – échoue à revêtir les précautions nécessaires à l'application du critère de falsifiabilité. Dans cette perspective, il est de prime abord possible de considérer qu'un certain nombre de critiques adressées aux différentes évolutions théoriques sont de nature à pointer des incohérences internes.

Concernant tout d'abord la proposition théorique avancée par Skinner (1969), une analyse popperienne permet de regarder plusieurs des critiques qui lui ont été adressées comme dévoilant des incohérences théoriques. Par exemple, la critique de Ribes-Iñesta (2000) renvoyant à l'idée que l'élaboration du concept de « comportement gouverné par les règles » implique nécessairement qu'un comportement puisse ne pas être « modelé par les contingences » pointe une première incohérence vis-à-vis du dispositif initial de l'analyse du comportement. Car, même si Skinner considérait que ce type de comportement restait au final « modelé par les contingences », une mise en abyme interrogative de cet argument révèle néanmoins sa fragilité. En effet, la question qui pointe inévitablement, dans ce contexte, est de savoir pourquoi alors le différencier d'un « comportement modelé par les contingences ». Si, à cette question, on répond comme Skinner que cela est dû à la particularité du stimulus discriminatif impliqué dans la contingence de renforcement de ce type de comportement, la question qui émerge alors est pourquoi, dans ce cas, créer une classe spéciale de comportements pour les comportements dont la contingence de renforcement implique un

⁴⁵ Exemple : Lakatos (1984). *Preuves et Réfutations : essai sur la logique de la découverte mathématique*, Éditions Hermann.

stimulus verbal et pas pour les comportements impliquant des stimuli discriminatifs différents (stimuli auditifs, visuels, tactiles, proprioceptifs, etc.). Si l'on répond que c'est parce que les stimuli verbaux revêtent des propriétés qui les différencient du reste de tous les autres stimuli – aussi différents soient-ils les uns des autres – la question qui apparaît alors inévitablement est de savoir quelles sont ces propriétés spécifiques ou, en d'autres termes, en quoi les stimuli verbaux se différencient des autres stimuli. Or, Skinner n'a pas répondu à cette question et a proposé, à l'inverse, de considérer que les stimuli verbaux ne se différenciaient pas des autres stimuli. En conséquence, une incohérence peut être décelée concernant la distinction réalisée, en amont, entre les contingences de renforcement comprenant un stimulus verbal et celle n'en comprenant pas ; et donc, entre les « comportements gouvernés par les règles » et les « comportements modelés par les contingences ». La difficulté qu'implique cette absence de différenciation renvoie au fait que cet aspect empêche de scinder en deux catégories distinctes les énoncés corroborant la théorie et ceux la falsifiant. En effet, si la distinction théorique entre « comportement modelé par les contingences » et « comportement gouverné par les règles » n'est pas réalisée en fonction d'un critère spécifique, il devient impossible de définir précisément si un comportement relève d'un « modelage par les contingences » ou d'une « gouvernance par la règle ». Or, ce point contrevient aux précautions édictées par Popper. Et, si les « comportements gouvernés par les règles » sont mis en lien avec le phénomène de la nouveauté sur la base du fait qu'aucun conditionnement traditionnel n'est observé, cet aspect présente un caractère tautologique et peut être apparentée à une proposition « *ad hoc* », pour reprendre les termes employés Popper, c'est-à-dire, d'une proposition avancée pour répondre spécifiquement au problème de la nouveauté sans pour autant être justifiée d'un point de vue plus général. Egalement, la critique formulant l'idée que le « comportement gouverné par les règles » apparaît à la fois soumis aux contingences décrites par la règle ainsi qu'aux contingences de la situation présente, pointe également une incohérence qui empêche de situer sans équivoque et de manière définitive, l'apparition de n'importe quel « comportement émis suite un stimulus verbal » soit dans la catégorie des comportements soumis aux contingences décrites par la règle, soit dans la catégorie de ceux soumis aux contingences de renforcement de la situation. Enfin, nous avons vu qu'expliquer les « comportements gouvernés par les règles » par le fait que la règle spécifie les contingences de renforcement, réinsère une dimension référentielle dans un contexte théorique érigé en opposition à ce type d'explication. Cela représente un aspect contradictoire qui ne permet pas non plus de scinder en deux catégories distinctes les énoncés corroborant et les énoncés falsificateurs. En effet, un mot pourra être tantôt considéré selon sa fonctionnalité, tantôt selon son caractère référentiel.

Concernant l'évolution théorique relative aux relations d'équivalence, la principale critique que nous avons abordée semble également attaquer la cohérence interne de l'édifice reconstruit. Comme vu au Chapitre 2, la caractéristique fondamentale de la proposition de Sidman (1994) est de faire appel à une notion issue des mathématiques dans le cadre d'un élargissement de la contingence de renforcement. Seulement, l'usage de cette notion en dehors de la définition qu'elle possède en mathématique la disqualifie des apports théoriques susceptibles de rendre compte du phénomène de la nouveauté. En effet, son usage n'étant pas règlementé conformément aux principes mathématiques qui l'ont fait naître, celui-ci semble inapproprié dans le cadre d'un autre référentiel théorique. Or, si la relation entre les stimuli de la contingence à quatre termes ne peut être évoquée en terme d'équivalence mathématique, les relations émergentes observées restent à expliquer et par là-même, le problème de la nouveauté. Concernant la théorie de la dénomination, le commentaire de Pilgrim semble renvoyer à un problème similaire. En effet, en disant que Horne et Lowe (1996) ne prévoient pas de cas qui pourrait venir infirmer leur théorie, il dénonce le manque d'énoncés falsificateurs au sein de cette proposition. Enfin, la théorie des cadres relationnels peut être critiquée dans une optique popperienne concernant la nature octroyée à son explication du langage et de la cognition, dont la description oscille entre fidélité et innovation vis-à-vis de la théorie skinnerienne. En effet, le fait que le statut des « cadres relationnels » semble revêtir tantôt un aspect explicatif, tantôt un aspect de conséquence du processus explicatif, insère une certaine malléabilité du discours obscurcissant le cœur de la théorie. Si certains passages clarifient le discours à ce sujet, il subsiste néanmoins que l'existence de cette confusion contribue à évincer le fait que le concept d'opérant purement fonctionnel n'est pas explicité de manière plus détaillée que ce qui ne se faisait déjà en analyse du comportement. Au vu de ces différents éléments, il semble que l'analyse du comportement, au travers de ses évolutions théoriques, n'ait pas encore confectionné un tissu permettant de relier avec cohérence les données relatives au phénomène de la nouveauté avec les premiers axiomes de la théorie.

2.2.2.3. Le conditionnement opérant : un élément théorique infalsifiable ?

La thèse épistémologique proposée par Popper nous amène également à soulever un autre point. Car, ce qui apparaît d'emblée dans l'examen des différentes évolutions théoriques de ce courant est la préservation de l'élément théorique que représente le conditionnement opérant en tant qu'élément explicatif nodal. Celui-ci semble, en effet, constituer la trame

invariable autour de laquelle les différents aménagements théoriques se sont élaborés. En effet, qu'il s'agisse du concept de « comportement gouverné par les règles », de la notion de « relation d'équivalence », de la théorie de la dénomination ou de la théorie des cadres relationnels, le mécanisme explicatif reste en dernier lieu les contingences de renforcement du conditionnement opérant, tel que l'insufflait notamment la pensée philosophique de Skinner. De fait, il semble pertinent de questionner la capacité avec laquelle cet élément théorique a pu conserver son caractère falsifiable au travers des différentes évolutions abordées dans ce travail.

2.2.2.3.1. L'hypothèse opérante : une proposition non testée ?

De prime abord, une revue de la littérature comportementale laisse apparaître que l'hypothèse opérante de l'explication du phénomène de la nouveauté ne semble pas avoir concentré l'attention des tests empiriques réalisés. Il est, par exemple, possible de souligner que la procédure principalement utilisée pour mettre en évidence le phénomène, constitue une procédure opérante n'organisant pas, de fait, la possibilité de l'apparition du phénomène dans un contexte alternatif. Ensuite, il est possible de remarquer que les expériences menées dans le cadre des différentes évolutions théoriques tendaient davantage à prévoir des conditions expérimentales organisant le test de questions ayant trait à leurs apports théoriques spécifiques plutôt qu'au test du conditionnement opérant par lui-même. Par exemple, les expériences menées dans le cadre de l'élaboration du concept de « comportement gouverné par les règles » avaient principalement pour cible de circonscrire les différences de propriétés entre les « comportements modelés par les contingences » et les « comportements gouvernés par les règles ». Dans le cadre des recherches sur les « relations d'équivalences », les travaux ont abordé de nombreux sujets annexes, sans questionner la source opérante du phénomène. Comme le souligne Tonneau (2001a), une infinité de sujets a été étudiée tels que la question de savoir : quelles espèces laissaient apparaître l'apparition de la symétrie, de la transitivité et de la réflexivité ; quelles variables facilitaient ou empêchaient l'apparition de ces trois propriétés ; quel nombre d'éléments pouvait comprendre une classe d'équivalence ; est-ce que les classes d'équivalence pouvaient comprendre des stimuli tactiles, etc. Les recherches entourant la théorie de la dénomination ont, quant à elles, tenté de répondre à la question de savoir si une médiation verbale était ou non nécessaire à la survenue du phénomène. Enfin, les expériences relatives à la théorie des cadres relationnels ont, pour leur part, largement testées l'apparition de l'implication mutuelle, de l'implication combinatoire et de la transformation

de fonction. Ainsi, les énoncés falsificateurs prévus semblaient davantage renvoyer à des énoncés propres aux nouveaux concepts élaborés qu'à l'hypothèse opérante elle-même. Or, si l'on adopte la perspective de Popper (1934), toute modification réalisée au sein d'une théorie impose de la revisiter comme si elle était entièrement nouvelle, au travers même de ses premiers principes. Mais, s'il est possible de regretter le manque de tests empiriques concernant l'hypothèse opérante, un autre problème semble en amont pouvoir être énoncé, concernant la procédure opérante utilisée dans la majorité des travaux réalisés.

2.2.2.3.2. Questionnement méthodologique

Concernant le caractère falsifiable de l'explication opérante des comportements, une autre difficulté à ce sujet peut être vue dans une critique formulée à l'encontre de la procédure d'appariement à un échantillon (MTS, pour son acronyme anglais) principalement employée pour mettre en évidence le phénomène de la nouveauté. En effet, certains auteurs soulignent une confusion entre processus opérants et pavloviens au sein de la méthodologie majoritairement employée dans les recherches opérantes. Ils considèrent que la procédure de MTS ne contrôlerait pas le fait que l'établissement du phénomène puisse provenir d'une association (« *pairing* », en anglais) de stimuli implicite dans la tâche d'appariement plutôt que d'un processus opérant. Ils suggèrent que les variables opérantes dans les expériences de MTS peuvent très bien ne faire que désigner les associations pertinentes entre stimuli (entre le stimulus-échantillon et le stimulus-comparaison correct). Dans cette optique, certains auteurs soutiennent que la simple association ou corrélation de deux stimuli serait capable d'engendrer le phénomène (par ex. Boelens, 1990 ; Boelens et Smett, 1990 ; Tonneau, 1993). Le renforcement dans la procédure de discrimination conditionnelle serait alors superflu.

Afin de tester cette hypothèse, Boelens et Smett (1990) ont répliqué une expérience de De Rose, McIlvane, Dube et Stoddard (1988) – qui mettait en évidence l'apparition du phénomène dans le cadre d'une procédure de discrimination conditionnelle – en omettant les comparaisons incorrectes (les stimuli-comparaisons non renforcés). Ainsi, le stimulus-échantillon était directement présenté associé au stimulus-comparaison correct, sans que les participants n'aient eu besoin d'être entraînés à le choisir parmi deux stimuli présentés. Ces expériences sont représentées de manière schématique dans le Tableau 1. Dans l'expérience de De Rose, McIlvane et Dube (1988), la première phase organisait l'appariement des stimuli A1 et B1 alors que l'expérience de Boelens et Smeets (1990) les a présenté associés sans

nécessité de les appairer. De la même manière pour les stimuli A2 et B2. La seconde phase était identique pour les deux expériences. Le choix de A1 était renforcé et pas celui de A2. Les résultats ont montré dans les deux cas que les participants, en phase test, choisissaient B1 plutôt que B2, alors même que ces stimuli n'avaient pas reçu d'entraînement à cet égard. Le signe « + » désigne le renforcement de la relation.

Tableau 1

Représentation comparative des expériences de De Rose, McIlvane et Dube (1988) et Boelens et Smeets (1990)

	De Rose, Mc Ilvane et Dube (1988) Tâche d'appariement de stimuli	Boelens et Smeets (1990) Simple association de stimuli
Phase 1	A1B1+, A2B2+	A1B1, A2B2
Phase 2	A1+, A2	Idem
Test	B1, B2	Idem
Résultats	Choix de B1	Idem

La réplique à l'identique des résultats recueillis lors de la procédure de discrimination conditionnelle dans le cadre d'une procédure de simple association des stimuli interroge le rôle de la contingence de renforcement dans l'apparition du phénomène. Tonneau et González (2004) ont également réalisé une expérience permettant un constat similaire. Leur expérience a utilisé les mêmes temps et paramètres de présentation des stimuli que dans une procédure de MTS. En revanche, la tâche d'appariement était remplacée par une simple tâche d'observation de stimuli couplés (*pairing*), sans concours de réponses des sujets. Les résultats ont montré que la simple association des stimuli dans de telles conditions restait facteur d'un transfert de fonction. Citons également l'expérience de Smyth, Barnes-Holmes et Forsyth (2006). Ces auteurs ont mis en évidence des données similaires en observant le phénomène au travers d'une procédure SPOP (*Stimulus Pairing Observation Procedure*, en anglais), consistant en une simple observation de stimuli couplés. En conséquence, un certain nombre

de travaux expérimentaux permettent de constater qu'une simple association de stimuli peut entraîner le phénomène de la nouveauté.

Cet ensemble d'expériences (dont la présentation exhaustive n'a bien sûr pas ici été réalisée) permet, en outre, de tisser un lien avec un certain nombre d'expériences menées dans le cadre d'une autre littérature scientifique qui, si elle partage à bien des égards un lien de parenté manifeste avec la littérature de l'analyse du comportement, aborde néanmoins l'apprentissage associatif sous un autre angle (par ex. Rescorla et Holland, 1982). Cette littérature fait notamment une place plus importante aux procédures répondantes (Dougher, Augustson, Markham, Greenway, et Wulfert, 1994 ; Dwyer, Mackintosh, et Boakes, 1998). Parcourir cette littérature permet d'emblée de faire un constat : le phénomène de la nouveauté semble la traverser, tout comme il traverse la littérature de l'analyse du comportement. L'expression « équivalence acquise » (« *acquired equivalence* », en anglais) peut être rencontrée et semble renvoyer à des constatations expérimentales similaires (Hall, Mitchell, Graham, et Lavis, 2003 ; Ward-Robinson, et Hall, 1999). Dans ce cadre, d'autres explications théoriques sont proposées (Dwyer, 2000). Par exemple, Boelens et Smett (1990) considèrent que les observations réalisées dans le cadre des procédures de discrimination conditionnelle en analyse du comportement peuvent être expliquées en termes de « préconditionnement sensoriel ». La procédure de préconditionnement sensoriel (*sensory preconditioning*, en anglais ; ex. : Rescorla, 1980) est une procédure de conditionnement classique qui semble manifestement permettre l'apparition d'un comportement adapté face à un stimulus pour lequel l'organisme n'a pas reçu d'entraînement spécifique. La différence avec les expériences de discrimination conditionnelle renvoie au fait que l'entraînement dont il est question ici est un entraînement répondant au lieu d'opérant. La procédure de préconditionnement sensoriel implique deux phases : la première organise l'association de deux stimuli neutres A et B ; et, la seconde, permet au stimulus A de devenir stimulus conditionnel suite à son association à un stimulus inconditionnel, dans le cadre d'un conditionnement répondant. La phase-test montre l'apparition d'une réponse conditionnelle suite à la présentation du stimulus B, alors même que ce stimulus n'a jamais été directement associé au stimulus inconditionnel. On peut dès lors dire que la fonction de B a été acquise de manière indirecte, ou non entraînée, retrouvant ainsi la terminologie rencontrée en analyse du comportement. En parallèle, la procédure de conditionnement répondant permettant l'observation de ce que l'on appelle le « conditionnement de second-ordre » (« *second order conditioning* », en anglais ; ex. : Rizley et Rescorla, 1972) permet également d'observer un phénomène similaire. Dans cette

procédure, un stimulus initialement neutre acquiert sa fonction comportementale sans être non plus associé au stimulus inconditionnel mais en étant en contact avec le stimulus conditionnel issu d'un conditionnement répondant. En effet, une fois qu'une réponse conditionnelle a solidement été établie par le biais d'un conditionnement répondant, le stimulus conditionnel qui l'évoque semble pouvoir fonctionner comme un stimulus inconditionnel à l'égard d'un stimulus neutre qui lui est associé, c'est-à-dire, qu'il lui permet, à son tour, d'engendrer la réponse conditionnelle. Ainsi ce stimulus devient capable d'engendrer une réponse adaptée alors même qu'il n'a jamais été entraîné à le faire dans le cadre stricte du conditionnement traditionnel que constitue le conditionnement répondant. Au-delà de ces deux procédures bien connues des chercheurs travaillant sur l'apprentissage associatif, un certain nombre d'autres procédures mettent en évidence des données pouvant également être rapprochées du phénomène de la nouveauté dont il est question en analyse du comportement. Par exemple, Holland (1981) a réalisé une expérience chez le rat qui a établi, dans un premier temps, un son en tant que prédicteur d'une nourriture odorante. Puis, dans un second temps, ce son a été associé à une injection de chlorure de lithium (LiCl), qui engendre une réponse inconditionnelle de nausée. Les résultats ont montré l'apparition d'une aversion à cette odeur, et ce, en dépit du fait que celle-ci n'avait jamais été directement associée à la nausée produite par le chlorure de lithium. Dans une même optique, un certain nombre d'expériences ont montré que les fonctions d'un stimulus pouvaient être transférées à un autre stimulus par l'intermédiaire d'une similarité d'histoire d'apprentissage. En effet, un tel phénomène a été observé lorsque des stimuli sont associés à une même conséquence par le passé (Honey et Hall, 1989), à un même antécédent (Hall, Ray, et Bonardi, 1993), mais aussi quand ils ont tous les deux été associés à l'absence d'évènements (Honey, 1990).

Ainsi, les données recueillies dans le cadre de la littérature sur l'apprentissage associatif semblent fragiliser une explication uniquement opérante du phénomène. Son caractère invasif complexifie sa canalisation conceptuelle qui semble incapable de le contenir dans un cadre unique que serait la contingence de renforcement. Les conditions nécessaires et suffisantes à l'apparition du phénomène restent floues, comme le soulignait déjà Markham et Markham (2002). Selon Tonneau et Sokolovski (1997), la controverse quant aux processus pertinents pour l'explication de ce type de données expérimentales révèle une tension qui va au-delà du domaine de la compréhension des comportements symboliques pour aller jusqu'à la place du concept de renforcement dans l'explication de l'ensemble des conduites humaines. En effet, alors que la recherche en analyse du comportement a majoritairement suivi la ligne

philosophique skinnerienne en mettant l'accent sur le conditionnement opérant, certains chercheurs du paradigme béhavioriste élargi regrettent l'importance de la place accordée au conditionnement opérant au détriment de celle faite au conditionnement répondant. Ils considèrent qu'à côté des processus opérants – qui régissent le maintien ou la disparition d'un comportement – théoriser les activités symboliques impliquent de faire une plus large place aux processus répondants. Car le renforcement ne fait nécessairement qu'augmenter la probabilité d'apparition d'un phénomène qui est déjà apparu pour des raisons inévitablement non opérantes. L'origine de la première réponse est, en effet, nécessairement indépendante des contingences de renforcement actuelles puisqu'elles ne peuvent intervenir qu'à partir du moment où le comportement est déjà apparu.

En conséquence, l'élément explicatif nodal de l'analyse du comportement – que représente le conditionnement opérant – semble se heurter à quelques éléments suffisamment déstabilisants pour questionner sa pertinence concernant l'explication du langage et de la cognition. S'il est effectivement avéré que la conséquence du comportement sur l'environnement dans un contexte spécifique peut avoir un effet sur l'apparition ultérieure de ce comportement ; cette idée n'implique cependant pas nécessairement que le conditionnement opérant soit la clef de compréhension de l'ensemble des conduites humaines.

2.2.3. A propos d'une divergence entre T. S. Kuhn et K. Popper

Les auteurs auxquels nous avons fait appel dans ce travail se rejoignent sur de nombreux points, comme évoqué en amont. En revanche, ils s'opposent également sur des points essentiels. Nous souhaiterions, pour terminer ce chapitre et amorcé le suivant, nous arrêter un instant sur l'un d'entre eux. Celui-ci renvoie au concept de science normale, développée par Kuhn. Popper rejette l'expression de « science normale » par laquelle les chercheurs chercheraient davantage à confirmer leur théorie qu'à les infirmer par l'expérimentation. La conception popperienne de la science tend à s'apparenter, comme l'exprime Soler (2007) à une « révolution permanente ». Il considère que, ce que décrit Kuhn par le terme de « science normale » constitue un dogmatisme regrettable qui contrevient aux principes fondamentaux de la science. Celle-ci doit se caractériser, selon lui, au contraire, par son jugement critique permanent. A l'inverse, Kuhn considère les périodes de science normale comme faisant partie intégrante de la science car elles permettent de cultiver la

fécondité d'un paradigme qui, si non, resterait inexploité. Ces périodes permettent à la fois de développer toutes les potentialités d'un paradigme mais également d'en appréhender les limites qui, en s'accumulant, convainquent peu à peu les chercheurs que de simple ajustements ne permettront pas de solutionner les difficultés rencontrées. Soler (2007) résume de manière explicite ces aspects en disant :

« Popper pointe à juste titre le risque que les cadres de la science normale deviennent des dogmes, que l'on s'y accroche indûment, que s'installe un conservatisme dommageable qui rende aveugle à des alternatives fécondes. Kuhn souligne, à juste titre également, qu'une remise en cause permanente et systématique ne permettrait pas de prendre la mesure des potentialités et des limites du paradigme, et que seul le peut un travail en profondeur poussé. »

Si les deux thèses nous paraissent d'un intérêt essentiel, signalons ici néanmoins que la perspective kuhnienne revêt sans doute à nos yeux une certaine prévalence eut égard à la vision de Kuhn concernant la thèse Popperienne. Soler (2007) rapporte son point de vue par ces mots :

« S'il est certes crucial, admet Kuhn, que les théories scientifiques soient empiriquement testables ; et si l'on peut à la rigueur admettre le falsificationnisme comme critère de démarcation ; le falsificationnisme poppérien ne peut toutefois prétendre être une méthodologie. Une méthodologie falsificationniste digne de ce nom présuppose en effet l'existence de tests empiriques négatifs décisifs (une fois rejetées les stratégies ad hoc). Or d'après Kuhn, Popper lui-même admet qu'il n'existe rien de tel. 'Ayant supprimé la réfutation concluante, il ne propose rien pour la remplacer, et la relation à laquelle il a recours reste celle de la falsification logique' [Kuhn 1965 : 1990, 377]. Kuhn est prêt à admettre qu'il existe certaines situations historiques, et même sans doute les plus nombreuses, où la réfutation est non problématique, et où l'on peut en ce sens estimer se trouver dans un cas de réfutation concluante. Il en va notamment ainsi dans les périodes que Kuhn qualifie de « science normale ». Alors la grande majorité des hommes de science partagent des prémisses suffisamment similaires (opèrent à partir de la même connaissance d'arrière-plan, adoptent le même cadre...) pour que les verdicts de réfutation effective coïncident. Mais ceci ne vaut plus dans les périodes de « science révolutionnaire » du type de celle plus haut

considérée dans l'exemple, et du type qui doit être considéré pour une discussion du 'mythe du cadre'. Popper, estime Kuhn, 'a cherché à montrer que la solution du problème du choix d'une théorie pendant les révolutions s'obtenait à l'aide de critères logiques qui ne sont applicables que lorsque la théorie est préalablement admise' [Kuhn 1965 : 1990, 385].

Ainsi, Kuhn propose de concevoir que le critère de falsification puisse être opérant dans le cadre même des périodes de science normale mais qu'il ne suffit pas à la théorisation du processus global d'évolution des sciences. La succession des paradigmes, de par le caractère incommensurable de ces derniers, impose, selon Kuhn, l'intervention d'autres facteurs que ceux organisés par les expérimentations de réfutation concluante pour intégrer des phénomènes de prise de position ontologique.

CHAPITRE 3

Discussion et perspectives épistémologiques et thérapeutiques

La philosophie est une lutte contre la manière dont le langage ensorcelle notre intelligence.

Ludwig Wittgenstein

INTRODUCTION

Les différents développements réalisés dans ce travail convergent vers l'idée selon laquelle l'édifice théorique de l'analyse du comportement concernant l'explication du langage et de la cognition apparaît fragilisé. En effet, les critiques intra et inter disciplinaires s'accumulant, la perspective d'une explication consensuelle des activités symboliques semble s'éloigner. Ce constat rend, à notre sens, légitime un retour de réflexion sur le socle épistémologique qui a vu naître le courant de l'analyse du comportement, en tant qu'il constitue la matière à partir de laquelle sont apparues les évolutions ultérieures. En effet, ce que nous savons aujourd'hui des développements postérieurs relatifs aux fondements théoriques initiaux – et de leurs difficultés –, nous permet de jeter un regard rétrospectif sur les directions initialement arrêtées.

Dans ce troisième chapitre, nous proposons, dans un premier temps, de revenir sur les différents éléments présentés au Chapitre 1 afin de jeter sur eux un regard informé des considérations réalisées au Chapitre 2. Dans un second temps, nous envisageons la question de savoir comment l'analyse du comportement peut aujourd'hui trouver les ressources nécessaires à la formulation de nouvelles perspectives. Nous poursuivons en avançant l'idée qu'une réflexion approfondie sur les dimensions épistémologiques du paradigme comportemental permettrait de découvrir quelques ressources fécondes. La dimension pragmatique de ce courant constitue à cet égard une piste que nous estimons pouvoir être fertile au-delà de ce qu'elle a déjà été. Nous décrirons les potentialités qui nous semblent se cacher en son sein : au niveau théorique d'abord, mais aussi et peut-être surtout – comme nous le verrons –, au niveau de retentissements possibles dans le domaine appliqué.

3.1. DE L'INFLUENCE DES PRINCIPES PREMIERS

Un siècle après la formulation des premiers jalons béhavioristes, l'analyse du comportement est en proie à certaines difficultés dès lors qu'il s'agit d'atteindre l'objectif de rendre compte du langage et de la cognition. S'il peut être constaté que les différentes propositions théoriques exposées dans le Chapitre 2 proposent chacune des conceptualisations différentes, elles ont néanmoins pour point commun de provenir de la même base théorique, caractéristique du courant de l'analyse du comportement. A ce titre, les difficultés qu'elles rencontrent peuvent dès lors être questionnées en termes de pertinence des premiers axiomes.

A cet effet, l'une des caractéristiques fondamentales des fondements théoriques du paradigme béhavioriste est, nous l'avons vu dans le Chapitre 1, de refuser d'avoir recours à des entités internes hypothétiques pour théoriser les questions psychologiques. En effet, si le béhaviorisme se caractérise avant tout par la sélection du comportement en tant qu'objet d'étude en psychologie, son originalité réside plus encore dans la décision qu'il prit de refuser d'inférer des construits internes. Alors que l'extension de la définition du comportement, que réalisa Skinner, installait le béhaviorisme dans une certaine tradition de champ d'investigation impliquant l'étude de ce qui était appelé, par d'autres horizons théoriques les « phénomènes mentaux », son rejet des entités internes restait, en revanche, caractéristique de ce courant. En conséquence, nous proposons de revenir sur ce principe premier afin de saisir le degré de solidité de ses fondements argumentatifs.

Concernant cet axiome fondamental, il est de prime abord possible de rappeler que celui-ci n'est pas étayé par le même projet épistémologique sous les plumes respectives de Watson et Skinner. Nous aborderons donc alternativement les arguments de l'un et de l'autre de ces auteurs. Commençons par ceux de Watson, qui furent à l'origine de la naissance du courant béhavioriste.

3.1.1. L'argumentaire watsonnien

La question de savoir ce qu'une approche scientifique doit faire de termes renvoyant à des expériences « privées » est une question ancienne. Comme nous l'avons vu au Chapitre 1, elle fut posée en psychologie au début du XX^{ème} siècle, concernant les données issues de l'introspection. Watson répondit à cette question en écartant ces termes du domaine de la psychologie telle qu'il la voyait, en tant que behavioriste (Watson, 1913). Il concevait comme nous l'avons vu, qu'une science naturelle ne devait avoir pour matière que des objets observables. Or, ce positionnement n'est pas sans rappeler de manière évidente l'affiliation du behaviorisme méthodologique de Watson à l'épistémologie dominante de cette époque : le positivisme (Voir, par ex. Kitchener, 2004 ; Parot et Richelle, 1992). En effet, conférer à l'observation une qualité épistémologique essentielle constitue une prise de position sur les caractéristiques de la connaissance scientifique en lien direct avec le cœur de la philosophie positiviste. Or, ce positionnement est à l'origine même du rejet des inférences théoriques internes chez Watson. De fait, il semble à présent nécessaire d'aborder ces premières influences du courant de l'analyse du comportement afin de pleinement comprendre les arguments qui prévalent à ses principes premiers.

3.1.1.1. Positivisme

Le positivisme est le nom donné à une philosophie de la connaissance dont on attribue généralement l'origine au philosophe français Auguste Comte (1718-1857) ainsi qu'aux physiciens Mach (1838-1916), Bridgman (1882-1961) et Bohr (1885-1962). Cette philosophie eut, plus récemment, une influence considérable dans son évolution « logique » via les penseurs du Cercle de Vienne (à partir des années 1920). Les noms de « positivisme logique », de « néo-positivisme » et d'« empirisme logique » sont associés à cette évolution. Bien qu'il soit impossible de présenter ce mouvement d'idées dans toute sa profondeur et sa complexité dans le cadre de ce travail, nous esquisserons ici néanmoins quelques traits significatifs de sa pensée en lien avec notre sujet.

Pour première approche, il est possible d'énoncer que le positivisme a pour caractéristique essentielle de disqualifier toute construction théorique réalisée au-delà de

l'observation. Sa position est forte dans la mesure où elle consiste à proposer d'éliminer du discours scientifique tout élément métaphysique. Elle prévoit que la science doit se limiter à une description des relations entre des phénomènes directement observables par nos sens. Le discours scientifique ne peut donc, en ce sens, contenir des termes qui ne renverraient pas à des faits empiriques. Il ne doit théoriser qu'à partir de « faits d'observation » (d'autres termes sont rencontrés tels que : « énoncés empiriques », « énoncés atomiques », etc.) et doit ensuite relier ces faits de la manière la plus simple possible. Notons ici que le positivisme logique insiste plus particulièrement sur la dimension logique des théorisations réalisées à partir des énoncés empiriques. Il considère que le discours scientifique se démarque du discours métaphysique parce qu'il n'a recours qu'à deux types d'énoncés : les énoncés empiriques vérifiables par expérience et les énoncés analytiques (ceux de la logique) dont la seule rigueur repose sur le critère de validité (Carnap, 1948 cité par Dortier, 2013). Moore (1995, pp. 51-52) écrit : « *Logical positivism is an orientation to philosophy which holds that all meaningful statements must either be verifiable in terms of directly observable phenomena or reducible by logical operations to such phenomena* ⁴⁶ ».

Les partisans de l'épistémologie positiviste considèrent que les théories scientifiques prévalent sur les théories métaphysiques parce qu'elles tissent avec le monde un lien rigoureux et objectif, établi sur la base de données sensorielles. De fait, ils considèrent que la science doit faire une large place à la logique inductive. L'induction – consistant à passer d'énoncés singuliers à des énoncés universels – est, en effet, perçue comme le moyen privilégié d'acquisition des connaissances dans la mesure où elle permet d'énoncer une vérité générale avec le soutien d'une série d'observations suffisante. Dans ce cadre, les probabilités et la statistique occupent une place de choix, en permettant d'obtenir des lois générales à partir d'un ensemble de faits particuliers. Ce processus d'acquisition inductif des connaissances est considéré devoir être balisé par un certain nombre de précautions méthodologiques, telles que : l'utilisation d'un nombre de cas relativement grand, l'emploi d'une procédure permettant un échantillonnage représentatif des cas, ou bien encore le contrôle d'une faible variabilité des cas étudiés.

⁴⁶ « *Le positivisme logique est une orientation en philosophie qui soutient que toute affirmation sensée doit soit être vérifiable en termes de phénomène directement observable ou réductible à des opérations logiques de tels phénomènes.* » (Traduction libre)

Bien que ne soit esquissé ici que quelques traits caractéristiques de la pensée positiviste, les liens entre celle-ci et l'épistémologie à l'origine du courant béhavioriste sont néanmoins déjà perceptibles. Sur le plan épistémologique, les thèses de Watson et de Skinner dans ses premiers écrits (ex. 1938) ont largement été influencé par le positivisme ambiant de l'époque. Les idées formulées par Watson (1913) témoignent d'une inscription manifeste dans une vision positiviste de la science en tant que discours devant refuser tout recours à des concepts qui ne seraient pas directement issus d'une description de faits observables. Comme le souligne Moore (2011, p. 451) : « *In Watson's view, mental life as traditionally conceived simply did not exist. Rather, psychology should embrace behavior as its subject matter and rely on experimental observation of that subject matter as its method* ». ⁴⁷

A propos des points communs entre le béhaviorisme et le positivisme logique, citons également Moore (1985, p. 56) :

« Other common features among behaviorism, logical positivism, and operationism could be said to include the rejection of explanations that appeal to supernatural, mystical, or animistic causal powers and forces; an emphasis on the importance of the description of observable phenomena, particularly as expressed in the form of quantitatively verifiable functional relations; and a focal concern with practical, pragmatic matters related to prediction, manipulation, and control of actual events, rather than with the elaboration of nominally metaphysical structures ». ⁴⁸

Cette influence positiviste de la première heure entraîna donc le béhaviorisme de Watson à éliminer la métaphysique des théorisations en psychologie qui ne devait, dès lors, se fonder qu'à partir de faits observables et sur la base d'une utilisation rigoureuse de la méthode inductive. Day (1969) soulignait que l'assimilation de la science au positivisme logique était à l'époque courante en psychologie. L'épistémologie positiviste était quasi devenue synonyme de science. Dans le contexte de la naissance de la psychologie, en tant que discipline qui

⁴⁷ « *Dans la perspective de Watson, la vie mentale, telle qu'elle est habituellement conçue n'existe simplement pas. En lieu et place, la psychologie devrait embrasser le comportement comme sujet d'étude et compter sur l'observation expérimentale de son sujet en tant que méthode* ». (Traduction libre)

⁴⁸ « *D'autres caractéristiques communes au béhaviorisme, au positivisme logique et à l'opérationisme peuvent être identifiées incluant le rejet des explications en termes de forces causales surnaturelles, mystiques ou animistes ; un accent mis sur l'importance de la description de phénomènes observables, particulièrement exprimées en termes de relations fonctionnelles quantifiables et vérifiables ; et une focalisation sur des problèmes pratiques, pragmatiques en lien avec le contrôle, la manipulation et la prédiction des événements factuels, plutôt qu'avec l'élaboration de structures métaphysiques.* » (Traduction libre)

s'émancipait de la philosophie au nom de sa dimension scientifique, il est, de fait, compréhensible que cette influence marqua particulièrement cette discipline en générale et peut-être plus encore la psychologie américaine, tel que l'énonce, par exemple, Moore (1985) :

« *Logical positivism and operationism thereby became virtually synonymous as cornerstones of the new scientific epistemology*⁴⁹. [...]» (p. 57)

« *Viewed in historical perspective, logical positivism may be seen to have exerted an enormous impact upon science in general and upon the development of American psychology in particular*⁵⁰ ». (p. 55)

D'ailleurs, si les travaux de Skinner prirent avec le temps une tournure épistémologique différente, ils ont cependant initialement puisé leur inspiration dans l'épistémologie positiviste. Skinner (1938, p. 44) écrit : « *the system set up in the preceding chapter may be characterized as follows. It is positivistic. It confines itself to description, rather than explanation. Its concepts are defined in terms of immediate observations . . .* ».⁵¹

Skinner (1953) écrivait d'ailleurs que la science passe par l'observation de la nature avant toute chose et que les faits doivent être premiers. Bien qu'on ne puisse examiner le rejet skinnerien des inférences théoriques internes au travers de l'abord exclusif des arguments positivistes, celui-ci reste néanmoins pleinement nécessaire concernant le béhaviorisme de Watson.

3.1.1.2. Critiques de la pensée positiviste

En dépit de la vigueur que connurent et que connaissent encore les idées positivistes, plusieurs thèses en philosophie des sciences sont venues porter la contradiction à la vision positiviste de la science et les contre-arguments qu'elles avancèrent semblent, au final, avoir peu à peu gagné les opinions en science et en philosophie des sciences. Sans aborder en

⁴⁹ *Le positivisme logique et l'opérationisme devenait donc quasi synonyme de pierre angulaire de la nouvelle épistémologie scientifique* (Traduction Libre)

⁵⁰ « *D'un point de vue historique, le positivisme logique peut être considéré comme ayant eu un énorme impact sur la science en générale et sur le développement de la psychologie américaine en particulier* ». (Traduction libre)

⁵¹ « *En ce qui concerne la méthode scientifique, le système exposé dans le chapitre précédent peut être caractérisé comme suit. Il est positiviste. Il s'en tient à la description plutôt qu'à l'explication. Ses concepts sont définis en termes d'observations immédiates (...)* ». (Traduction Libre).

profondeur ce débat, il est néanmoins possible d'évoquer quelques-uns de ces contre-arguments.

Tout d'abord, puisqu'elles sont abordées dans ce travail, il est en premier lieu possible de considérer les thèses épistémologiques de Kuhn (1962) et de Popper (1934), qui ont pour commune caractéristique de s'opposer à une vision positiviste de la science. La thèse de Kuhn (1962) soutient, comme nous l'avons vu au Chapitre 2, que la science est avant tout une succession de paradigmes regardant nécessairement le monde au travers de leurs positionnements ontologiques. Kuhn considérait qu'il n'existe pas d'observation que l'on puisse dire « pure » parce qu'indépendante d'une théorie. Il considérait que toute observation est sous-tendue par une certaine conceptualisation paradigmatique. Dans cette optique, la vision que Kuhn a de la science se différencie d'une pensée qui voit dans le monde lui-même, au travers d'énoncés empiriques, la source première des théories scientifiques. Il considère que le critère pour vérifier une théorie ne se situe pas, comme le soutient le positivisme, dans une sorte d'adéquation première entre les composés de la théorie (« énoncés d'observation ») et le réel. Il soutient, au contraire : « *Il ne peut y avoir de système de langage ou de concepts scientifiquement ou empiriquement neutres, la construction proposée de tests et théories prend forcément sa source dans une quelconque tradition fondée sur un paradigme* » (p. 201). Selon Kuhn, les énoncés qui composent une théorie scientifique entretiennent nécessairement un lien avec les entités ontologiques admises par le paradigme. Ainsi, il considère que l'objectivité ne peut être une caractéristique du discours scientifique. La thèse de Kuhn suppose que le monde ne se révèle pas à l'humain selon une modalité que l'on pourrait dire objective : « *Travaillant dans des mondes différents, les deux groupes de scientifiques voient des choses différentes quand ils regardent dans la même direction à partir du même point* » (p. 207). Précisons ici que Kuhn ne retire pas pour autant au réel son rôle dans les conceptualisations qu'une science élabore. Il lui retire uniquement, à la manière de E. Kant (1724 - 1804), le rôle d'arbitre dans l'élaboration des connaissances. Cette position est bien décrite par Kant (1787) :

« *Que toute connaissance commence avec l'expérience il n'y a là absolument aucun doute. (...) Cela dit, bien que toute notre connaissance s'amorce avec [en italique dans le texte] l'expérience, il n'en résulte pas pour autant qu'elle dérive dans sa totalité de [en italique dans le texte] l'expérience. Car il pourrait bien se produire que même notre connaissance d'expérience soit un composé de ce que nous recevons*

par des impressions et de ce que notre propre pouvoir de connaître (simplement provoqué par des impressions sensibles) produit de lui-même – ajout que nous ne distinguons pas de cette matière avant qu'un long exercice nous y ait rendu attentifs et nous ait donné la capacité de l'isoler. » (Kant, 1787, p. 93)

Si ce long exercice que propose le célèbre philosophe dans sa Critique de la Raison Pure, dépasse bien évidemment notre sujet, il n'en reste pas moins que l'hypothèse qu'il argumente d'une indissociabilité entre ce que produisent nos impressions et notre entendement est celle sur laquelle repose un pan entier des critiques adressées au positivisme. En effet, un ensemble de penseurs s'opposent, depuis Kant, à l'idée que l'expérience sensible puisse être une sorte de moteur neutre des élaborations théoriques et soutient l'idée, comme Kant, que « *l'expérience elle-même est un mode de connaissance qui requiert l'entendement* » (p. 78). Sans énoncer les différents partisans de cette perspective de la connaissance, nous évoquerons néanmoins W. V. O. Quine (1908-2000), philosophe et logicien américain, pour les liens manifestes que sa philosophie entretient avec l'approche skinnerienne du langage et la critique qu'il formula à l'encontre du positivisme (Quine, 1951). Il insista notamment sur le rôle du langage dans l'élaboration des connaissances, en tant qu'il pose les entités à partir desquelles est menée la réflexion et s'oppose au « mythe » selon lequel le langage porterait une signification empirique univoque en lien avec les choses du monde (Quine, 1960).

Concernant la thèse épistémologique de Popper (1934), celle-ci est également en nette contradiction avec les idées positivistes. En effet, le caractère conjectural qu'elle accorde aux théories scientifiques – qui, pour cette raison même, sont considérées comme devant être inspectées avec les précautions que nous avons évoquées en amont (Chapitre 2) – se trouve être foncièrement en contradiction avec l'idée de ne théoriser le monde en science qu'à partir de termes qui soient directement observables. Pour Popper, les théories scientifiques ne proviennent pas, à proprement parler, des faits d'observation, mais résultent, en premier lieu, d'un processus d'élaboration théorique rationnel, devant se rendre falsifiable par la mise à l'épreuve des faits. Les propos suivants expriment bien son désaccord avec la première impulsion épistémologique de l'analyse du comportement :

*« Les positivistes ont l'habitude d'interpréter le problème de la démarcation d'une manière **naturaliste** [en italique dans le texte]. Ils l'interprètent comme un problème de science naturelle. Au lieu de considérer que leur tâche consiste à*

*proposer une convention adéquate, ils croient qu'ils doivent découvrir une différence existant dans la nature des choses pour ainsi dire, entre, la science empirique d'une part, et la métaphysique de l'autre. Ils tentent inlassablement de prouver que la métaphysique n'est, de par sa véritable nature, qu'un conte dépourvu de sens ; un « sophisme et illusion », comme dit Hume, que nous devrions « livrer aux flammes ».*⁵²
(Popper, 1934, pp. 31-32)

Pour caractériser ce que le positivisme entend par « dépourvu de sens », il cite Wittgenstein (1922 cité par Popper, 1934) pour qui toute proposition pourvue de sens doit être logiquement réductible à des propositions élémentaires (ou atomiques) qu'il caractérise comme des descriptions ou « images de la réalité ». Dans cette optique, la science est vue comme partant de descriptions de la réalité pour élaborer ses théories et procède donc d'une démarche inductive. Popper s'oppose à cette conception de la science en critiquant en premier lieu la méthode inductive elle-même qu'il considère intenable, sur le plan de la logique. Il considère, en effet, que le choix même de la méthode inductive comme démarche d'acquisition des connaissances est une proposition qui ne peut être le fruit d'une démarche inductive et qui, dès lors, contredit la validité de cette méthode. Nous citons ci-après un passage exprimant cette idée :

« Car le principe de l'induction doit être lui-même un énoncé universel. Si nous tentons de considérer sa vérité comme connue par expérience, nous verrons resurgir des problèmes exactement semblables à ceux pour la solution desquels ce principe a été introduit. Pour le justifier, nous devrions pratiquer des inférences inductives et pour justifier ces dernières nous devrions assumer un principe inductif d'un ordre supérieur et ainsi de suite. La tentative visant à fonder le principe d'induction sur l'expérience échoue donc puisque celle-ci doit conduire à une régression à l'infini. » (Popper, 1934, p. 25)

Ainsi, Popper considère que le principe d'induction échappe à la logique inductive. Ce point constitue la principale raison pour laquelle il s'oppose à l'épistémologie positiviste. Car

⁵² Popper (1934, p. 32) précise à propos de Hume en note de bas de page : « Hume condamna ainsi son propre traité *Enquiry* à la dernière page de cet ouvrage, tout comme, plus tard, Wittgenstein condamna son propre *Tractatus* ».

il considère que le sort de cette épistémologie est inextricablement lié à celui de la logique inductive.

Par ailleurs, par-delà les philosophes dont nous avons développés la pensée dans ce travail, il est possible de dire, de manière plus générale, que les idées positivistes sont aujourd'hui largement abandonnées par les philosophes des sciences et les scientifiques eux-mêmes. Leur impopularité est notamment à mettre en lien avec les positions tenues au cours des siècles derniers concernant plusieurs concepts élaborés en science. En effet, les idées positivistes entraînaient la mise au ban d'un ensemble de concepts qui se sont, par ailleurs, avérés manifestement utiles à l'avancée des connaissances en science. Les penseurs positivistes se sont opposés à des concepts tels que : l'atome, les infinitésimaux, le vide entre les atomes, la notion d'espace et de temps absolus, etc. Ainsi, un faisceau d'arguments et de réflexions épistémologiques contribuèrent à affaiblir l'influence du positivisme en philosophie des sciences et dans le monde scientifique en général (l'expression de « *mythe positiviste* » est employée dans le projet d'établissement du CNRS, 2002, témoignant du discrédit actuel de ce positionnement philosophique).

Fort de ces réflexions, il est alors possible d'avancer l'idée – comme le faisait déjà Titchener (1914) un an après la parution du manifeste béhavioriste – qu'il y a plus dans la science que ce que Watson (1913) y mettait ; et de rejoindre l'idée d'Harzem (2004), selon laquelle Watson donnait de la science une définition épistémologique trop restrictive. En effet, un consensus est établi pour dire que le développement des connaissances en science n'impose pas la proscription des concepts qui ne soient pas directement observables. En conséquence, si l'on peut admettre que le béhaviorisme est né d'une volonté louable de rendre la psychologie « scientifique », il semble néanmoins que la mise en application de celle-ci se traduisit, à son premier âge, par des contraintes que la science ne porte pas nécessairement en elle. Skinner lui-même (1969, p. 300) admettait que : « *La science parle souvent de choses qu'elle ne peut voir ni mesurer.* »

Ainsi, le choix du rejet des inférences théoriques internes ne peut se justifier par une exigence d'observabilité des concepts que supposerait la démarche scientifique elle-même dans une vision positiviste. Cette idée, bien qu'ancienne, est nécessaire à raviver car – comme le rappelaient notamment Parot et Richelle (1992) – certains chercheurs héritiers du béhaviorisme défendent encore aujourd'hui leurs axiomes par une nécessité de scientificité, ce

qui, à bien des égards, s'apparente à la confusion repérée par Day (1969) entre science et vision positiviste de la science. En conclusion, au-delà du carburant de la première heure qu'a constitué une volonté de rendre la psychologie scientifique chez les premiers behavioristes, le refus d'inférer des entités mentales hypothétiques se voit dépossédé de racines argumentatives solides dans le terreau des idées formulées par Watson. Ainsi, les fondements de cette prise de position qui perdura au travers du behaviorisme skinnerien ne peut s'expliquer qu'au travers des prises de positions réalisées ultérieurement et que nous proposons à présent d'aborder.

3.1.2. L'argumentaire skinnerien

Chez Skinner, le rejet des inférences théoriques au sein de configurations explicatives est soutenu, comme nous l'avons abordé au Chapitre 1, par deux motivations principales : la première concerne la position anti-mentaliste et la seconde concerne son choix de ne pas faire de différence de nature entre comportement publics et comportement privés.

3.1.2.1. La position anti-mentaliste

La première motivation du rejet des inférences théoriques renvoie à la position anti-mentaliste qui s'oppose à l'évocation de termes « mentalistes » – ou entités internes – pour expliquer les comportements. Cependant, à la lecture des écrits de Skinner, il semble que cette position soit bien moins érigée contre l'aspect générique des entités théoriques elles-mêmes que contre le caractère tautologique que certaines ont pu ici et là revêtir en psychologie. En effet, la critique de Skinner semble à comprendre comme une mise en garde contre la vacuité de nombreux construits théoriques internes élaborés en psychologie concernant, notamment, leur capacité à prédire ou modifier les comportements, comme le projetait le behaviorisme qu'il défendait. Un extrait d'un article de Skinner (1977) illustre cette idée :

« La propension de certains à expliquer le comportement par des processus mentaux devrait nous rendre méfiants, Molière, il y a plus de trois cents ans, a raillé le cas de la médecine : 'Un docte docteur me demande pour quelle cause et quelle raison l'opium fait dormir? A quoi je réponds que c'est parce qu'il y a en lui une vertu dormitive qui est de nature à assoupir les sens'. Le carabin de Molière aurait pu faire preuve d'introspection et invoquer un effet additionnel de cette drogue : 'A quoi je réponds que l'opium fait que l'on a envie de dormir'. Mais la vertu dormitive elle-

même est une pure invention ; ce qui n'est pas sans analogie avec nos faits.

Il y a eu récemment en Europe, une conférence sur la créativité scientifique. Un rapport, publié dans la revue Science (1974), signale que plus de 90 pour cent des découvertes scientifiques ont été réalisées par moins de 10 pour cent des chercheurs. On pourrait paraphraser Molière en ces termes: ‘ Un docte docteur me demande pour quelle cause et quelle raison il en est ainsi ? A quoi je réponds que c'est parce qu'il n'y a que quelques savants qui sont créatifs ’. De la même manière : Un docte docteur me demande pour quelle cause et quelle raison les enfants apprennent si vite à parler? A quoi je réponds que c'est parce qu'ils ont des compétences linguistiques». Le public de Molière aurait ri. » (Skinner, 1977, p. 206)

Dans cet extrait, Skinner dénonce le fait de qualifier une cause uniquement par son effet, ce qui la dépossède, selon lui, d'une valeur explicative. En effet, une explication d'un phénomène est majoritairement considérée se faire par une description d'un autre phénomène et, dans cette optique, la description du même phénomène n'en constitue pas une explication. L'exemple donné par Tonneau (2008) illustre cette idée : à la question « pourquoi la température est basse dans le nord de la France ? » une réponse qui pourrait avoir valeur explicative serait par exemple « Parce qu'une masse d'air froid arrive de Russie ». Dans cet exemple, la proposition à prétention explicative fait appel à un autre évènement que l'évènement à expliquer.

En conséquence, si la première motivation du rejet des inférences théoriques a pu être le fruit de constats relatifs à certaines théories psychologiques de l'époque – qui avançaient peut-être effectivement des explications à caractère tautologique – elle ne semble pas pour autant légitimer un rejet global des inférences théoriques internes pour elles-mêmes. S'il est vrai qu'une construction théorique impliquant des entités internes peut revêtir un caractère circulaire, cela n'implique pas pour autant que toute construction théorique soit nécessairement tautologique. En conséquence, cet aspect ne peut être porté au passif des inférences théoriques elles-mêmes.

En outre, énonçons également ici que Skinner critiquait les explications tautologiques parce qu'elles donnaient l'illusion d'une explication qui démotive la recherche. Mais, s'il est vrai que penser détenir la cause d'un phénomène laisse entendre le caractère vain d'une investigation supplémentaire, ce point ne peut non plus étayer la mise au ban des inférences

théoriques elles-mêmes. Le rejet des inférences théoriques internes chez Skinner est à comprendre par la prise en considération d'un principe plus fondamental, que nous nous proposons à présent d'aborder.

3.1.2.2. Unicité catégorielle des comportements

La motivation de Skinner concernant son refus des entités théoriques internes repose plus fermement, au final, sur le choix qu'il fit de ne pas considérer les comportements publics et privés comme étant de nature différente. En effet, la proposition d'unifier l'ensemble des comportements dans une seule et même catégorie avait pour corolaire de confisquer le pouvoir causal des « événements à l'intérieur de la peau » sur les événements à l' « extérieur de la peau ». En effet, les événements privés sont passés, sous la plume de Skinner, d'éléments potentiellement explicatifs à éléments qu'il fallait expliquer. Or, les « événements à l'intérieur de la peau » ne pouvaient certes pas prétendre à s'expliquer eux-mêmes. Comme nous l'avons vu au Chapitre 1, les contingences de renforcement furent ainsi un élément d'analyse clé pour l'ensemble des comportements en analyse du comportement.

Ainsi, le postulat de ne pas faire de différence de nature entre comportements publics et privés constitue le dernier rempart de la justification du refus de recourir à des entités théoriques internes en analyse du comportement, en même temps qu'il constitue le flambeau vers lequel se retourner en dernier ressort lorsque le chemin qu'il éclairait jusqu'alors ne semble pas mener à la destination promise. Car, si le principe de parcimonie – sur lequel s'appuie le choix skinnerien d'unifier comportements publics et privés – est un principe efficace pour minimiser le risque consubstantiellement lié à la multiplication des entités théoriques, il ne garantit aucunement la justesse d'un modèle explicatif. Ainsi, l'impossibilité durable de parvenir à une explication consensuelle du langage et de la cognition rend légitime une remise en cause de la pertinence de cet axiome. En effet, si le refus des inférences théoriques internes ne se voit plus justifié ni par une nécessité de scientificité ni non plus par la fécondité de la perspective skinnerienne de la vie mentale, alors, aucun élément épistémologique ne s'oppose plus à l'élaboration de construits théoriques internes en analyse du comportement et une réouverture du champ conceptuel peut être envisagée, en même temps que de nouvelles perspectives d'avenir. Si une telle conclusion semble venir questionner l'architecture de ce courant en direction d'un élément nodal, il nous semble cependant que l'un des critères primordiaux de validation des principes premiers d'un

paradigme scientifique renvoie à la fécondité des élaborations théoriques qu'ils permettent. Or, bien que l'infertilité ne puisse, bien sûr, être proclamée arrêtée – en raison notamment de l'effervescence théorique encore en action au sein de l'analyse du comportement –, rappelons ici néanmoins, comme l'affirme clairement Kuhn et comme en convient finalement Popper, parmi de nombreux autres épistémologues, qu'il n'existe sans doute jamais de tests empiriques négatifs décisifs ou de réfutations concluantes. Aussi, le regard historico-conceptuel que porte cette recherche sur les questions du langage et de la cognition en analyse du comportement peut néanmoins, nous semble-t-il, constituer la base d'un questionnement des principes premiers dans la mesure où il réunit un faisceau d'éléments convergents qui, par-delà l'existence en soi impossible de critères de réfutations décisifs, permet une approche susceptible de valeur heuristique.

3.2. PERSPECTIVES EPISTEMOLOGIQUES

Si les conceptualisations théoriques en analyse du comportement ne sont plus déterminées par l'axiome initial relatif au rejet des inférences internes, la question qu'il est alors légitime de se poser est de savoir quelle(s) spécificité(s) conserve ce courant, eu égard à d'autres courants de la psychologie qui, depuis la révolution cognitive, ont réintégré la possibilité d'inférer des entités internes dans leurs constructions théoriques. Ce courant perd-t-il par l'abandon de ce principe premier sa singularité ou, au contraire, retient-il des spécificités qu'il convient de repérer et de préserver afin qu'elles puissent être déclinées dans le cadre de l'ouverture conceptuelle que permet l'abandon du rejet des inférences théoriques internes ? Nous proposons dans cette prochaine section de considérer la dimension pragmatique de ce courant comme un élément d'appui susceptible d'être décliné profitablement dès lors que la possibilité inférentielle sur les événements internes est ouverte.

3.2.1. Pragmatisme

3.2.1.1. Une parenté déclarée

Si les recherches sur l’histoire de l’analyse du comportement affilient communément les premiers travaux de Skinner au positivisme, celles-ci précisent également que ce courant philosophique ne constitue pas son influence principale : « *Skinner's early enthusiasm was based upon an interpretation of the possibilities offered by logical positivism and operationism that was quite different from what was to become the mainstream position* »⁵³ (Moore, 1985, p. 57).

Parmi les influences reconnues du courant de l’analyse du comportement, la plus importante, au-delà de l’influence positiviste de la première heure, est sans doute celle du pragmatisme⁵⁴ (Moxley, 2001). Née outre-Atlantique dans le cadre d’une pensée américaine de plus en plus empreinte de cette philosophie, l’approche skinnerienne entretient des liens de parenté manifestes avec certaines idées véhiculées par cette épistémologie. Skinner lui-même reliait son analyse (opérante) des comportements humains à une perspective pragmatique. En parlant de l’œuvre du philosophe américain C. S. Peirce (1839-1914), Skinner tint les propos suivants :

« Le mot ‘pragmatisme’ (...) a eu diverses significations à différentes époques. Il signifia d’abord prêter attention aux conséquences de nos actions. Plus tard Charles Sanders Peirce a appliqué cette notion de conséquences à ce que nous appelons « idées » ou « concepts ». La totalité d’une idée ou d’un concept est la totalité de ses conséquences ou effets. La méthode de Peirce était de considérer tous les effets qu’un concept pourrait potentiellement avoir dans les affaires pratiques. L’intégralité de notre conception d’un objet ou d’un évènement est notre conception de ses effets. Ceci est très proche, je pense, d’une analyse opérante de la façon dont nous répondons aux stimuli. La totalité de notre connaissance ou notre description

⁵³ L’enthousiasme initial de Skinner était basé sur une interprétation des possibilités offertes par le positivisme logique et l’opérationnalisme qui était assez différente de ce qu’est devenue son positionnement principal. (Traduction Libre)

⁵⁴ Voir Routier (2005) pour un éclairage documenté sur le type de pragmatisme qui peut être lu dans la démarche skinnerienne.

d'un stimulus est ce qui se passe lorsque nous y répondons. Vous ne formez pas un concept dans votre tête ; le concept est dans l'objet ou l'évènement (...) Je pense que Peirce avait raison (...) Peirce parlait de connaissance façonnée par ses conséquences. » (Propos rapportés par Morrow, 1979, p. 48 cité par Routier, 2005, p. 259-260)

Cet extrait d'une interview de Skinner accordée à Morrow laisse transparaître, presque textuellement la maxime pragmatiste formulée par Peirce dans un célèbre article, intitulé : Comment rendre nos idées claires. Cet article est paru en français en tant que deuxième partie d'un texte publié dans la Revue philosophique de la France et de l'étranger accompagné d'un autre article, publié en première partie du même texte, intitulé Comment se fixe la croyance, tous deux présentés sous le titre général de La Logique de la Science⁵⁵. La maxime pragmatiste stipule : *« Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet »* (Peirce, 1879, Deuxième partie, II, para. 14). Avant d'apprécier de plus près cette maxime, signalons d'emblée que celle-ci véhicule l'une des positions fortes du courant pragmatiste dans son ensemble, à savoir : la mise en lien de nos conceptions (ou idées) avec leurs effets pratiques. En effet, bien que la philosophie pragmatique soit marquée par une hétérogénéité des thèses qui lui sont rattachées, l'une de ses positions centrales peut être décrite, comme le propose Steiner (2013) à la suite de Putnam (1994, p. 152 cité par Steiner, 2013, p. 15) ainsi :

« L'action, et plus généralement un ensemble de phénomènes qui y sont apparentés comme la pratique, l'acte, la conduite, les usages, l'habitude, et le savoir-faire font figure de référents centraux lorsqu'il s'agit de définir (a) la valeur cognitive (et plus généralement le sens) des concepts, des propositions, des idées, des valeurs, des modèles ou des thèses produits ou développés dans de larges domaines d'exercice de la rationalité (langage, raisonnement, arts, philosophie, sciences, politique, morale,...), et (b) la nature de phénomènes cognitifs comme la perception, la croyance, le doute, l'expérience, la connaissance, l'apprentissage, la conscience, l'imagination, le raisonnement ou la mémoire. »

⁵⁵ Voir Bibliographie.

Retenons, pour notre sujet, la place centrale de l'action (ou du comportement) dans la conceptualisation de certaines activités mentales ayant traits aux domaines du langage et de la cognition, dans la mesure où celle-ci (l'action) est considérée pouvoir donner le sens ainsi que participer à la définition même de la nature de ces activités. Cette position pragmatique frappe, d'une part, par sa proximité avec plusieurs aspects des réflexions fondatrices du béhaviorisme et, d'autre part, par son éloignement des idées cognitivistes ayant contredit, et pour de nombreux auteurs dépassé, le béhaviorisme depuis plus d'un demi-siècle. Ce constat peut dès lors légitimement conforter la pertinence d'une réflexion à l'endroit des spécificités propres du béhaviorisme skinnerien en relation avec sa dimension pragmatique dans la mesure où l'abandon du refus des inférences théoriques internes n'implique pas nécessairement celui de l'ensemble de ses caractéristiques constitutives.

3.2.1.2. Le projet peircien

Il est de convention de faire remonter l'origine du pragmatisme en 1879 avec la parution du texte de Peirce. Le pragmatisme est un courant philosophique reconnu pour la diversité des tendances qui écrivirent son histoire sous la plume d'auteurs classiques (C. S. Peirce, W. James, J. Dewey, etc.) puis contemporains (R. Rorty, H. Putnam, R. Brandom, etc.). Nous ne nous intéresserons ici qu'à la pensée de Peirce lui-même en tant que sa proximité avec le courant de l'analyse du comportement est largement étayée dans la littérature (ex. Moxley, 2001, 2002) et dans la mesure où celle-ci fut déclarée par Skinner lui-même, déclaration dont il est assez peu coutumier, comme le souligne Routier (2005, p. 260), pour la considérer importante.

En guise de propos introductifs du pragmatisme peircien, précisons que Peirce jugea nécessaire, à un moment donné de l'histoire du courant pragmatique, de forger le mot « *pragmaticisme* » afin de préserver l'essence de son projet des dérives interprétatives qui donnèrent au pragmatisme une connotation utilitariste (voire mercantile) étrangère au sens fondamentale de son épistémologie. Pour esquisser une vue d'ensemble plus fidèle de sa philosophie, et reprendre les mots de Chevalier (2010), qui consacra sa thèse à définir le projet peircien, rappelons que Peirce est connu pour être le philosophe du vrai doute et de la fixation des croyances, ainsi que celui de la théorie de l'enquête et le promoteur de la « *logique de la science* », qui consiste à faire passer du doute à la croyance par les moyens les plus stables et donc les plus scientifiques. Ce projet, comme le souligne Chevalier, occupe le

centre de sa réflexion à tous les moments de son cursus intellectuel. Mais pour comprendre le cœur agissant de sa philosophie, il est courant de revenir sur la maxime pragmatiste déjà mentionnée plus haut : « *Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet* » (Peirce, 1879, Deuxième partie, II, para. 14)

Cette maxime représente un principe de clarification conceptuelle permettant de déterminer le sens d'une proposition au travers de la prise en considération de ses conséquences pratiques. Peirce (1879) donne l'exemple du concept de « dur ». Il considère que ce concept renvoie à des effets pratiques qu'il est nécessaire de prendre en compte pour déterminer le sens de ce concept. Par exemple, on peut considérer que quelque chose de dur se traduira en pratique par le fait que cela ne sera pas « rayable par bon nombre d'autres substances ». Ainsi, la pensée de Peirce a pour objectif de promouvoir une méthode de clarification des idées en lien avec la prise en compte de leurs effets pratiques ou, en d'autres termes, des habitudes d'action qu'elles induisent. Peirce développe, en effet, le concept d'« habitude » pour signifier la dimension de l'agir qu'il cheville à son pragmatisme. Peirce (1879) écrit :

« Pour développer le sens d'une pensée, il faut donc simplement déterminer quelles habitudes elle produit, car le sens d'une chose consiste simplement dans les habitudes qu'elle implique. Le caractère d'une habitude dépend de la façon dont elle peut nous faire agir. » (Peirce, 1879, Deuxième partie, II, para. 10)

Ainsi, considérer une chose comme étant « dure » n'impliquera pas la même manière d'agir que considérer qu'elle ne l'est pas. Peirce soutient que la fonction de la pensée est avant tout de créer des directives d'actions. Il considère, en effet, que la pensée sert à décider des comportements à émettre. Peirce développe également le concept de « croyance », en lien avec la notion d'habitude. La croyance est pour Peirce « établissement d'une habitude », ce à partir de quoi un homme est prêt à agir. Elle implique l'établissement dans notre esprit d'une règle de conduite, d'une habitude. Chevalier (2010, pp. 213-214) écrit :

« Une croyance est une tendance à inférer une idée à partir d'une autre. Par exemple, croire que la terre est ronde, c'est avoir une règle de pensée qui fait répondre affirmativement à la question « la terre est-elle ronde ? », à contester les

assertions «la terre est plate» et « la terre est un cube ». «En référence à une croyance», une pensée consiste en une association habituelle entre idées présentes à l'esprit, selon une certaine règle générale. (...) Mais la croyance n'est ni la simple pensée de cette règle, ni la simple succession des idées, ni les deux à la fois. » Puis (p. 217-218) : « Pour devenir une croyance, toute pensée doit donc se développer peu à peu. Dire qu'elle est une habitude, c'est dire qu'elle commence par n'être qu'une inférence entre idées, puis se renforce à mesure qu'elle se répète : de « vague, spéciale et maigre » elle devient « précise, générale et entière, sans limite (W4.164⁵⁶ ; Œuvres III, 196⁵⁷). »

Ainsi, pour définir la notion de croyance chez Peirce, Chevalier (2010) emploie le terme de règle tout en précisant que la croyance ne s'y réduit pas ni ne se restreint non plus aux idées qu'elle permet d'inférer. Il précise par les mots de Peirce que cette règle n'est qu'une habitude qui se renforce progressivement à mesure de ses occurrences. En outre, Peirce considère que toute croyance s'accompagne d'un état qualitatif, qu'il nomme *feeling*. Nous prenons le parti ici de suivre Chevalier qui choisit de ne pas traduire ce terme pour préserver le sens donné par Peirce, qui ne se confond pas, selon lui, avec les termes de « sentiment », de « sensation » et encore moins d' « émotion » (p. 10). Peirce considère le *feeling* de croyance comme une disposition à être satisfait par une proposition. Celle-ci procure une sensation de plaisir, ou peut-être plutôt d'acceptation, d'assentiment ou de satisfaction (au sens où satisfait se dit de ce qui est rempli, complété) (p. 216). Ainsi, la croyance renvoie tout autant à une disposition à l'action qu'à un *feeling* de satisfaction.

A la notion de croyance, Peirce (1879) adjoint l'antagonisme de la notion de « doute » :

« Le doute est un état de malaise et de mécontentement dont on s'efforce de sortir pour atteindre l'état de croyance. Celui-ci est un état de calme et de satisfaction qu'on ne veut pas abandonner ni changer pour adopter une autre croyance. » (Peirce, 1879, Première partie, III, para. 3)

⁵⁶ Citation de Peirce. Renvoie à l'édition des Chronological Writings (abrégée en W suivi du numéro de volume et du numéro de la page).

⁵⁷ Citation de Peirce. Renvoie à l'édition des œuvres au Cerf (traduites par Christiane Chauviré, Jean-Pierre Cometti, Pierre Thibaud et Claudine Tiercelin, désignées par Œuvres suivi des numéros de volume, de page et de date.

L'état de doute est assorti de ce que Peirce nomme un *feeling* de malaise et le malaise peut être expliqué par le caractère logiquement inacceptable du doute (Chevalier, 2010, p. 219). Le doute, selon Peirce « nous excite à agir jusqu'à ce qu'il ait été détruit. Cela rappelle l'irritation d'un nerf et l'action réflexe qui en est le résultat » (W3.344)⁵⁴.

Le doute et la croyance sont considérés comme des états qu'il s'agit soit de fuir – c'est le cas du doute –, soit d'atteindre – c'est le cas de la croyance –. L'idée est que la pensée aspire à la sérénité de la croyance. La croyance est vue comme une pensée au repos, un moment d'arrêt dans l'activité intellectuelle. L'état de doute, parce qu'il veut être évité, et l'état de croyance, parce qu'il veut être atteint, fonctionnent comme des moteurs de la pensée : « (...) la pensée est excitée à l'action par l'irritation du doute, et cesse quand on atteint la croyance : produire la croyance est donc la seule fonction de la pensée » (Peirce, 1879, Deuxième partie, II, para. 1). Comme le rappelle Chevalier (2010), Peirce considère que la seule justification du raisonnement est de calmer le doute et que cet aspect représente de manière évidente la dimension pragmatiste de la philosophie peircienne :

« C'est en ce sens que Peirce est pleinement pragmatiste dès cette période : la norme de la pensée rationnelle n'est pas la vérité, mais l'effet psychologique que produit sur nous une croyance vraie (en vertu certes d'un certain caractère des croyances vraies, qui est de ne pas engendrer la contradiction, donc le non-sens et l'absurde). » (Chevalier, 2010, p. 220)

Afin de passer du doute à la croyance, Peirce développe la notion d'« enquête ». L'enquête renvoie à la lutte pour l'état de croyance ; lutte que nous ne décidons pas mais qui, selon Peirce, s'impose à nous, en vertu de l'observation de contradictions impossibles à ignorer. Chevalier (p. 218) écrit :

« La règle veut donc qu'une croyance qui se trouve contredite par l'observation, ou qui est « déterminée par quelque croyance en dehors de la réalité », c'est-à-dire dont les raisons sont de pures fictions, produise un *feeling* de malaise plutôt que de satisfaction : alors le doute n'est pas « admis seulement des lèvres », mais bien vécu comme *feeling* (W3.351)⁵⁴. »

Le modèle de l'enquête peircienne est celui de la recherche scientifique (Chevalier, 2010, p. 211). Selon Peirce, la meilleure méthode pour fixer la croyance est la méthode scientifique. Peirce considère que l'observation systématique et le raisonnement logique constitue les deux moteurs de la fixation de la croyance et, plus généralement, comme nous le verrons plus loin, de la connaissance. Sur le plan logique, les trois types d'inférences sont convoquées, comme trois éléments d'une même démarche de recherche : l'abduction, la déduction et l'induction (Tiercelin, 1993). Il considère que la méthode scientifique permet l'intervention nécessaire de la réalité que nécessite la fixation de la croyance. Le retour au réel permet comme d'arbitrer les conjectures inférentielles produites par la pensée :

« Pour mettre fin à nos doutes, il faut donc trouver une méthode grâce à laquelle nos croyances ne soient produites par rien d'humain, mais par quelque chose d'extérieur à nous et d'immuable, quelque chose sur quoi notre pensée n'ait point d'effet. (...) Ce quelque chose d'extérieur et d'immuable dont nous parlons ne serait pas extérieur, à notre sens, si l'influence en était restreinte à un individu. Ce doit être quelque chose qui agisse ou puisse agir sur tous les hommes. Bien que ces actions soient nécessairement aussi variables que la condition des individus, la méthode doit pourtant être telle que chaque homme arrive à la même conclusion finale. Telle est la méthode scientifique. Son postulat fondamental traduit en langage ordinaire est celui-ci : Il existe des réalités dont les caractères sont absolument indépendants des idées que nous pouvons en avoir. Ces réalités affectent nos sens suivant certaines lois, et bien que nos relations soient aussi variées que nos relations avec les choses, en nous appuyant sur les lois de la perception, nous pouvons connaître avec certitude, en nous aidant du raisonnement, comment les choses sont réellement ; et tous les hommes, pourvu qu'ils aient une expérience suffisante et qu'ils raisonnent suffisamment sur ses données, seront conduits à une seule et véritable conclusion. Ceci implique une conception nouvelle, celle de la réalité. » (Peirce, 1879, Première partie, V, para. 13)

Précisons ici, pour finir, que, par les termes de « doute » et de « croyance », Peirce ne veut rien entendre qui serait de l'ordre du fait religieux. Ces quelques lignes précisent sa pensée à ce sujet :

« Ce sont là toutefois de bien grands mots pour ce que je veux dire ; il semble

que je décrive ces phénomènes comme s'ils étaient vus à l'aide d'un microscope moral. Les mots doute et croyance, comme on les emploie d'ordinaire, sont usités quand il est question de religion ou d'autres matières importantes. Je les emploie ici pour désigner la position de toute question grande ou petite et sa solution. Lorsqu'on voit dans sa bourse une pièce d'argent et son équivalent en billon, on décide, du temps que la main s'y porte, en quelle monnaie on payera son emplette. Appeler une telle alternative doute, et la décision croyance, c'est à coup sûr employer des mots hors de proportion avec les choses ; et parler d'un tel doute comme produisant une irritation qu'il faille faire cesser, c'est suggérer l'idée d'une sensibilité impressionnable presque jusqu'à la folie. Cependant, à considérer scrupuleusement les faits, il faut admettre que si l'on éprouve la moindre hésitation à payer en argent ou en billon, ce qui aura lieu infailliblement à moins qu'on agisse en pareil cas par suite d'une habitude contractée d'avance, il faut, dis-je, admettre que si le mot irritation dépasse la mesure, on est néanmoins excité à la minime activité intellectuelle, qui peut être nécessaire pour décider l'acte en question. » (Pierce, 1879, Deuxième partie, II, para. 1)

Ainsi, l'idée principale de Peirce est de dire que la pensée se met en marche par le doute pour atteindre l'état de croyance, sans que cela ait un quelconque rapport avec les affaires morales, mais pour énoncer l'idée d'une activité cognitive apparaissant dans un état d'insatisfaction (à forte connotation intellectuelle) pour atteindre un état d'apaisement (*idem*).

Après avoir présenté les grandes lignes du projet peircien, soulignons ici que les concepts développés par Peirce, de par leurs aspects « internalistes », ont de quoi déconcerter les chercheurs en analyse du comportement qui ne seraient pas familiers de la philosophie pragmatiste avec laquelle Skinner s'estime pourtant proche. En effet, le vocabulaire théorique développé par le père du pragmatisme semble en contradiction avec la centralité du comportement propre au béhaviorisme. Nous proposons ci-après de préciser les principaux points de convergences et de divergences entre pragmatisme peircien et skinnerien.

3.2.1.3. L'influence pragmatique en analyse du comportement

3.2.1.3.1. Convergences

Ce qui nous paraît le plus évidemment distinctif des points communs entre béhaviorisme skinnerien et pragmatisme peircien renvoie au renversement de la perspective en matière de connaissance. La connaissance, chez l'un, comme chez l'autre, n'est pas affaire d'origine mais de fin, de conséquents plus que d'antécédents. Énoncer que le sens d'un concept est dans ses effets pratiques ou que le sens d'un mot est dans son usage dénote un bouleversement des habitudes de pensées qui, bien souvent, se calquent sur une lecture linéaire des phénomènes de connaissance en termes de recherche des causes premières. Notons également la centralité de l'action dans les deux systèmes, fortement liée à la pensée pour Peirce, comme pour Skinner – même si, nous le verrons plus loin, il est sans doute plus vrai de distinguer leurs approches sur cette dimension –. Mais, sans anticiper sur les divergences entre ces auteurs, revenons à ce qui fait que le béhaviorisme skinnerien est ordinairement affilié, dans l'histoire de ce courant, au courant pragmatique (voir notamment : Moxley, 2001, 2002 ; Routier, 2005 ; pour une étude plus approfondie des liens entre Peirce et Skinner).

Le béhaviorisme skinnerien est apparenté à une approche pragmatique de la vie mentale en tant qu'il postule que les comportements privés doivent être pensés en relation avec leurs conséquences sur l'environnement. En effet, l'édifice théorique de ce courant se trouve tout entier dirigé par une volonté d'ériger la fonction du comportement en tant qu'élément d'analyse essentiel. L'aspect fonctionnaliste constitue alors un point de rapprochement. Le mécanisme mettant l'accent sur les effets de l'apparition d'un comportement est, nous l'avons vu, le conditionnement opérant. Précisons néanmoins ici, en tant aussi que nuance à associer au renversement de la perspective que nous avons précédemment appliqué à l'analyse du comportement que, comme le note Routier (2005), bien que le comportement soit compris par Skinner en lien avec ses conséquences, ce sont les « conséquences passées » d'un comportement qui agissent au final sur celui-ci. Nonobstant, lorsqu'un individu émet un comportement adapté dans un contexte spécifique, la source de ce

comportement ne doit pas être recherchée, selon Skinner, « dans la tête » du sujet mais au niveau des conséquences pratiques que ce comportement a engendré par le passé.

De la même manière, la théorie qu'il proposa du langage (ou, selon ses termes, du comportement verbal) rejoint cette même logique. Comme abordé au Chapitre 1, Skinner (1957) proposa une analyse fonctionnelle du langage qui refusait de rechercher derrière les mots, des choses comme des « idées » ou une « signification ». Il soutenait, au contraire, que le langage devait être abordé dans le cadre du conditionnement opérant, c'est-à-dire, en fonction des conséquences qu'il engendrait dans un contexte spécifique. Bien que la distinction théorique qu'il opéra entre « comportement modelé par les contingences » et « comportement gouvernés par les règles » ait pu être considérée, comme nous l'avons vu, comme une sorte de réattribution d'un caractère référentiel au langage – au travers de la notion de règle – (Voir 2.1.1.3. Réflexions critiques sur la distinction entre règles et contingences), l'ensemble de la théorie qu'il édifia par ailleurs suivait néanmoins cette première intention pragmatique. Ainsi, l'un des points de convergences réside dans un refus de percevoir le langage dans une optique référentialiste.

De plus, Skinner et Peirce peuvent être considérés comme entretenant un rapport semblable à la notion de « vérité ». Comme le souligne Routier (2005, p. 263), l'un des trait essentiel des retombées des positions pragmatistes se situe au niveau de l'« absolue relativité » de toute connaissance et ce, en raison des propriétés essentielles du langage lui-même. Cette idée est, selon Routier, le lot commun des positions pragmatistes. Les comportements privés, pour Skinner, et le raisonnement, pour Peirce, n'ont pas pour arbitre la vérité, mais le renforcement pour l'un et l'atteinte de la croyance pour l'autre. Ainsi, les deux approches ont pour point commun de vouloir se départir de l'idée que les théories doivent être construites en lien avec un objectif de vérité. Nous aurons l'occasion plus loin (3.2.2. La question de l'ontologie) de revenir sur ce point et d'en approfondir la teneur. Mentionnons pour finir sur les points de convergence que Peirce et Skinner préconisent tous deux l'utilisation de la méthode scientifique. Comme Skinner, Peirce argumente pour « *l'observation attentive des objets extérieurs* » (Tiercelin, 1993).

3.2.1.3.2. Divergences

Si plusieurs points de convergence peuvent être établis entre le béhaviorisme skinnerien et le pragmatisme peircien, il n'en reste pas moins que plusieurs divergences ont été identifiées et questionnent sérieusement leur lien de parenté sur des questions fondamentales. L'un des principaux points de divergence concerne le statut des « phénomènes mentaux », en termes de « croyance » ou de « doute », d'une part, et de « comportement privé », d'autre part. En effet, une étude approfondie de la pensée de Peirce amène Chevalier (2010, p. 217) à conclure que la croyance, chez Peirce, doit d'une certaine manière être conçue (sous forme de jugements et de pensée) comme devant être mentalement représentée. Chevalier précise, en effet, que les croyances ne sont pas des dispositions, mais produisent des dispositions à l'action (p. 218). Il appuie ses conclusions sur l'analyse peircienne de la croyance en termes de *feeling*, de sorte que toute croyance « *est quelque chose dont nous avons connaissance (W3.361⁵⁴)* ». Ainsi, alors que Skinner conçoit les comportements privés comme des comportements comme les autres à mettre en lien avec des stimuli antécédents et conséquents, Peirce conçoit la croyance en amont de l'action en tant qu'elle produit des directives d'action. Comme l'analyse Routier (2005, p. 265) :

« l'habitude participe de l'esprit et de ses catégories, chez Peirce ; de l'opérant et du comportement, chez Skinner. Peirce considère la pensée rationnelle comme déterminante. Il ne nous semble pas que sa lecture soit comportementale ; on peut donc suspecter que la parenté de Peirce et Skinner ne soit que structurelle, et que si le traitement probabiliste de classes fonctionnelles par Skinner ait quelque allure peircienne, la primauté du comportement sur les 'fonctions formelles de l'esprit' (Deledalle, 1990, p. 36) distingue définitivement leur options. »

D'autre part, alors que l'approche skinnerienne s'est clairement départie de la dimension logique du positivisme qui la fit naître, le pragmatisme peircien s'oppose aux conceptions cartésiennes et rationalistes sans pour autant renoncer à la logique. En effet, un autre point capital de divergence entre Skinner et Peirce est la place accordée à la logique. Alors que Skinner ne laisse pas de place à la logique, l'épistémologie de Peirce est essentiellement logique. Les raisonnements abductifs, déductifs et inductifs font partis intégrante de sa théorie de l'enquête permettant de mener du doute à la croyance.

Pour terminer sur les points de divergences entre béhaviorisme skinnerien et pragmatisme peircien, signalons une note de l'article de Chauviré (2010), à mettre au passif d'une vision qui creuse encore plus loin la question des divergences entre ces deux approches en déniaut la parenté entre, d'une part, le béhaviorisme, et, d'autre part, le pragmatisme et le fonctionnalisme :

« la ressemblance, paradoxale mais souvent notée, entre fonctionnalisme et behaviorisme : selon le premier, peu importe que ce soit le cerveau ou autre chose qui raisonne entre l'entrée et la sortie, selon le dernier, le raisonnement peut se décrire entièrement en termes non mentaux, non cérébraux, de stimulus (entrée) et de réponse comportementale (sortie). Le point est intéressant à noter parce qu'on attribue parfois l'émergence du behaviorisme aux USA à l'influence du pragmatisme (mais en fait il dérive surtout de la réflexologie russe), et que les textes externalistes du jeune Peirce sur le mental sonnent comme du behaviorisme. La réalité des textes de Peirce est donc à saisir dans toute sa complexité. » Chauviré (2010, Note 31)

Disons ici, pour le moins, que, si l'approche opérante des comportements chez Skinner peut être vue comme une déclinaison de la maxime peircienne, il n'est resté pas moins qu'elle emporte avec elle des choix théoriques qui ne se déduisent pas de la pensée pragmatique. Aussi, si nous proposons de considérer la perspective pragmatique comme un appui privilégié au sein de l'édifice comportemental, nous considérons néanmoins que la déclinaison comportementale qui en a été faite par Skinner pourrait avantageusement être réformée par une déclinaison laissant la possibilité des inférences sur la vie mentale. Car, si la volonté pragmatique du fondateur de l'analyse du comportement a trouvé dans le dispositif théorique traditionnel un certain nombre d'outils conceptuels féconds, aborder le langage et la cognition sous l'angle de leur fonctionnalité dans une optique pragmatique n'implique pas nécessairement de les aborder en termes de comportements ou au travers du prisme exclusif du conditionnement opérant. Il est possible d'envisager que cette volonté pragmatique puisse trouver plus intense fertilité à travers la réouverture conceptuelle à laquelle invite les réflexions réalisées en amont.

3.2.2. La question de l'ontologie

La dimension pragmatique que revêt le béhaviorisme skinnerien n'est pas sans convoquer, sur le plan épistémologique, la question du rapport entre théorie et vérité, évoquée plus haut (3.2.1.3.1. Convergences) que nous nous proposons d'aborder ici sous le terme d'« ontologie » dans la mesure où ce terme est utilisé en analyse du comportement (ex. Barnes-Holmes, 2000). L'ontologie peut être défini en première approche comme ce qui du cadre de compréhension d'une théorie est considéré renvoyer à ce qui est. La dernière évolution théorique abordée dans ce travail a fait le choix d'aborder de front la question des implications d'un positionnement pragmatiste en réalisant ce qu'elle a appelé une prolongation de la perspective pragmatique de Skinner. Celle-ci s'est traduit, comme nous proposons de le développer ci-après, par une conception a-ontologique des construits élaborés au sein de la théorie des cadres relationnels (Hayes, Barnes-Holmes et Roche, 2001).

3.2.2.1. La théorie des cadres relationnels : une position a-ontologique

L'idée que l'adoption d'une démarche pragmatique doit être assortie d'une réflexion sur le caractère ontologique des élaborations théoriques est partagée par la dernière évolution théorique apparue dans le cadre de l'analyse du comportement : la théorie des cadres relationnels. En effet, celle-ci fut amenée à aborder la question ontologique de par son souhait de prolonger la perspective pragmatique de Skinner. L'idée qui émergea alors est celle d'une vision « a-ontologique » de la connaissance, c'est-à-dire, d'une vision qui, en ayant choisi l'optique pragmatique, n'était pas contrainte de se prononcer sur le caractère ontologique de ses élaborations théoriques (Barnes-Holmes, 2000). Les auteurs nomment « contextualisme fonctionnel » leur approche pragmatique purement fonctionnelle des comportements (Hayes, Barnes-Holmes, et Roche, 2001, p. 6). Dans le cadre de la théorie des cadres relationnels, les concepts théoriques ne sont pas considérés comme correspondant à des réalités mais simplement comme des outils conceptuels efficaces pour atteindre des objectifs (à savoir : influencer et prédire). Les auteurs soulignent qu'ils ne conçoivent pas les « opérants » comme des choses mais comme des unités d'analyse employées pour atteindre des buts spécifiques et les cadres relationnels sont pensés comme étant des outils d'analyse pertinents et non comme des choses en soi (p. 34). La notion de vérité des concepts est en lien avec la dimension pragmatique de ces derniers : est considéré « vrai » ce qui permet de réaliser un objectif.

Que les auteurs de la théorie des cadres relationnels aient souhaité prolonger la perspective pragmatiste de Skinner au niveau d'une prise de position clarifiée sur le statut de leurs élaborations théoriques ne va pas sans induire l'idée que la perspective skinnerienne de la dimension pragmatiste n'est pas allé assez loin dans cette voie. Nous proposons de nous arrêter à présent sur cette idée dans la mesure où elle questionne, selon nous, un point conceptuel décisif des divergences entre pragmatisme et analyse du comportement. Nous développons ci-après l'idée que ce point puisse être regardé au travers de la dimension empirique que semble conserver l'approche skinnerienne, dimension sans doute héritée de ses premières origines épistémologiques.

3.2.2.2. Skinner : un pragmatisme sans déracinement empirique

La dimension pragmatiste de l'analyse du comportement n'est pas sans questionner l'ancrage empirique qui nous semble, avec Routier (2005), pouvoir être lue dans le système skinnerien. En effet, si l'approche skinnerienne revêt une dimension pragmatique et que la théorie des cadres relationnels l'a prolongée du point de vue de la question ontologique, il semble néanmoins que le dispositif théorique initial de l'analyse du comportement sur la base duquel est apparue les évolutions ultérieures, reste marqué par un héritage empirique. Routier parle d'« empirisme pragmatique » pour désigner le projet skinnerien, tout en précisant que cette expression s'apparente à un oxymore (p. 68). Il étaye cette position en ces termes :

« l'empirisme dont il est question ici est celui qui mène Skinner à ancrer son analyse dans les comportements des organismes, de chercher dans l'opérant l'unité fonctionnelle de base sur laquelle échafauder son système, à considérer toute connaissance comme naturelle et issue du monde de façon ultime et à étudier le langage dans ses situations concrètes de production, de compréhension et d'utilisation. » (Routier, 2005, p. 292)

L'héritage empirique du système skinnerien peut, en effet, être identifié au niveau de l'idée que toute connaissance est à considérer comme naturelle et issue du monde. Sa volonté de s'en tenir aux composantes de la contingence de renforcement (stimulus antécédent – comportement – stimulus conséquent) illustre cet ancrage empirique au niveau théorique. Or cette implantation empirique n'est pas sans questionner son positionnement concernant la

question de l'ontologie des élaborations théoriques. En effet, alors que nous avons vu que Skinner rejoint Peirce dans sa vision de la vérité comme devant être liée aux conséquences (renforçantes plutôt qu'apaisantes) des activités cognitives et langagières, son insistance à ne théoriser qu'en termes de comportement et de stimuli interroge dans la mesure où celle-ci ne se voit pas justifiée par une vision purement pragmatique de la connaissance. En effet, la pensée pragmatiste, notamment peircienne, préconise uniquement de regarder à la visée de nos concepts et soutient que la vérité n'est pas question d'origine mais d'arrivée (Tiercelin, 1993). Dans cette optique, l'expérience ne doit fondamentalement intervenir que dans un second temps en direction de conjectures mentales que des inférences logiques ont dans un premier temps entraînées. Aussi, la pensée pragmatiste n'implique en aucune manière l'idée que des concepts soient incontournables. Ces derniers doivent seulement être mis en lien avec leurs effets pratiques et ne sont pas pensés en termes de nécessité. Ainsi, la position de Skinner peut être vue comme quelque peu ambivalente vis-à-vis de l'ontologie des constructions théoriques. Et cela n'est pas sans évoquer la contradiction mentionnée au Chapitre 2 quant à la réintégration d'une optique référentielle dans le cadre d'une théorie du langage par ailleurs largement non référentielle via l'élaboration de la notion de règle, en tant que description de contingences (Voir 2.1.1.3. Réflexions critiques sur la distinction entre règles et contingences).

D'ailleurs, cette idée selon laquelle le pragmatisme skinnerien s'est développé dans le cadre d'impératifs conceptuels que n'implique pas nécessairement la dimension pragmatique de ce courant est également renforcée par le fait que la prolongation de la dimension pragmatique par la théorie des cadres relationnels se soit accompagnée d'une ouverture conceptuelle en analyse du comportement. En effet, cette théorie a élaboré une palette conceptuelle renouvelée – notamment en termes de « cadres relationnels » – qui fut autorisée par un argumentaire en termes de vérité pragmatique. Cette manière explicite de concevoir les théorisations selon leur unique dimension pragmatique peut être vue comme originale en analyse du comportement et nous semble avoir emprunté la voie de recherches fécondes. Aussi, si nous reviendrons tout à l'heure sur la manière avec laquelle la RFT a exploité de nouvelles possibilités conceptuelles et si nous proposerons ensuite d'autres pistes de déclinaisons possibles, nous souhaiterions auparavant approfondir la question du tournant philosophique amorcé par la RFT qui semble, à certains égards, pouvoir être rapproché de perspectives très différentes des premières origines épistémologiques de l'analyse du comportement.

3.2.2.3. Vers un constructivisme ?

Le pragmatisme a-ontologique proposé dans le cadre de la théorie des cadres relationnels possède des liens trop peu soulignés, nous semble-t-il, avec certaines épistémologies que Le Moigne (1995) nomme « épistémologies constructivistes » par distinction avec les épistémologies qu'il nomme « positivistes - réalistes ». Dans le cadre de son projet de réflexion sur le statut social des connaissances que l'on tient pour enseignables dans une culture et une période donnée, Le Moigne procède à la présentation d'une tradition épistémologique « constructiviste » allant de E. Kant jusqu'à G. Bachelard, en passant par J. Piaget, qu'il dissocie d'une tradition « cartésiano-positiviste » allant de Platon à B. Russell, en passant bien sûr par R. Descartes. L'évocation de cette distinction nous semble intéressante dans la mesure où les premières influences de l'analyse du comportement sont situées par Le Moigne dans le cadre des épistémologies positivistes et réalistes (ex. A. Comte, R. Carnap – et nous de rajouter, Mach, Watson, etc.) alors que, à l'inverse, le courant pragmatiste est, pour sa part, localisé dans les épistémologies constructivistes. La distinction opérée par Le Moigne nous semble donc pouvoir éclairer la réflexion sur les contradictions de la pensée skinnerienne ci-dessus évoquées par l'oxymore de « pragmatisme empirique ». D'ailleurs, cette expression a l'avantage d'exprimer ostensiblement en quoi la position de Skinner nous semble comme à cheval entre les deux traditions épistémologiques décrites par Le Moigne. Si la théorie des cadres relationnels peut être vu, à bien des égards, comme ayant quitté la rive « positiviste – réaliste » pour atteindre celle de l'épistémologie constructiviste (nous reviendrons tout à l'heure sur cette idée), il nous semble néanmoins possible de questionner plus généralement le courant de l'analyse du comportement de par une position qui nous apparaît comme ambivalente entre ces deux traditions épistémologiques, pourtant porteuses de deux conceptions fondamentalement différentes du statut de la connaissance. Ainsi, il nous semble important d'aborder à présent, pour reprendre les termes de Le Moigne (1995, p. 56) : « *le problème des fondements – ou plutôt des enracinements – de la connaissance* ».

3.2.2.3.1. Les épistémologies positivistes - réalistes

Si l'association de ces deux termes peut surprendre à première vue, Le Moigne (1995) soutient néanmoins qu'un ensemble de perspectives épistémologiques différentes, connues sous les termes de « positivistes », « réalistes », mais aussi de « naturalistes » ou d'« empiriques » sont issues d'une tradition « cartésiano-positiviste » qui possède un

invariant conceptuel commun par-delà la diversité des écoles (p. 10). Parlant du positivisme et du réalisme, il écrit :

« sans doute les tenants de ces deux écoles nous assureront ils qu'elles sont sœurs ennemies (B. d'Espagnat, 1979 et 1990), mais nous pouvons nous intéresser à l'unité familiale avant de détailler ses discordes : le premier des positivistes officiels, le fondateur quasi officiel de la famille, Auguste Comte (1798-1857), n'assurait-il pas « que le mot positif désigne le réel ? » (Le Moigne, 1995, p. 7)

L'une des hypothèses fondatrices de cette tradition épistémologique renvoie à ce que Le Moigne appelle « l'hypothèse ontologique ». Le cœur de cette hypothèse énonce que la connaissance que constitue progressivement la science est la connaissance de la réalité (p. 19). A cette hypothèse du caractère ontologique de la connaissance, Le Moigne adjoint l'hypothèse déterministe selon laquelle il existe quelque forme de détermination interne propre à la réalité (p. 22) ; ainsi que deux méthodes : celle de l'analytique – la réalité doit être décomposable en parties⁵⁸ — et celle du principe de raison suffisante – principe qui assure que l'existence d'un réel possible doit être expliquée syllogistiquement en raison. Plus généralement, Le Moigne considère que, par-delà les formulations, les épistémologies positivistes et réalistes se fondent sur le critère de « vérité objective » de la connaissance. Cette présentation trop succincte de cette tradition épistémologique nous permet néanmoins à présent de préciser la teneur de ce que Le Moigne nomme « épistémologies constructivistes ».

3.2.2.3.2. Les épistémologies constructivistes

L'une des caractéristiques fondamentales des épistémologies constructivistes selon Le Moigne (1995) renvoie au refus d'une recherche de vérité objective en lien avec une externalisation des sources de la connaissance. En ce sens, elles ne souscrivent pas à l'hypothèse ontologique et adhèrent, en contrepartie, à une hypothèse phénoménologique. Cette hypothèse phénoménologique s'oppose à l'hypothèse ontologique en supposant qu'il est impossible de connaître les choses en soi, convoquant ainsi le concept kantien de « noumène ». La première paternité des épistémologies constructivistes est d'ailleurs attribuée

⁵⁸ Le principe de l'Analytique remonte à Aristote. Il a de tout temps eu affaire à l'argument, bien formulé par Leibniz : « Ce deuxième précepte de M. Descartes nous est de bien peu d'utilité aussi longtemps qu'il ne nous dit pas comment décomposer en parties » (cité par Le Moigne, 1995, p. 27-28).

à la philosophie de Kant. L'une des idées centrales de ces épistémologies suppose que la seule réalité qu'il est possible de connaître est une réalité phénoménologique que l'individu expérimente. Les épistémologies constructivistes, si elle se démarque d'un empirisme en confisquant aux données de l'expérience sensible la primauté exclusive des fondements de la connaissance, ne s'apparente cependant pas non plus à une vision idéaliste ou rationaliste de la connaissance. En effet, l'idée phénoménologique implique une prise en compte consubstantielle de l'interaction sujet-objet. Elle suppose davantage que la célèbre phrase « la carte n'est pas le territoire »⁵⁹ en disant, comme le souligne Le Moigne : « *si la carte n'est pas le territoire connaissable, le territoire connu devient la carte* » (p. 70). Bachelard (1938, cité par Le Moigne, 1995, p. 59) écrit :

« Il faudrait ici créer un mot nouveau, entre compréhension et extension, pour désigner cette activité de la pensée empirique inventive... comme au temps d'Abélard, nous voudrions nous fixer sur nous-mêmes dans une position moyenne, entre les réalistes et les nominalistes, entre les positivistes et les formalistes, entre les partisans des faits et les partisans des signes. »

En effet, penser les épistémologies constructivistes suppose de refuser certaines dichotomies traditionnelles concernant les manières de concevoir la connaissance et de sortir du carcan conceptuel de certaines dualités qui dominant la pensée philosophique depuis son origine en termes d'empirisme et d'idéalisme ou de corps et d'esprit. Cependant, si les épistémologies constructivistes s'éloignent d'un dualisme philosophique, précisons qu'elles ne se rapprochent pas pour autant d'un monisme (matérialiste ou spiritualiste) de par son opposition à l'hypothèse ontologique. Piaget (1937, cité par Le Moigne, 1995) écrit :

« L'intelligence (et donc l'action de connaître) ne débute ainsi ni par la connaissance du moi ni par celles des choses comme telles, mais par celle de leur interaction ; c'est en s'orientant simultanément vers les deux pôles de cette interaction qu'elle organise le monde en s'organisant elle-même. »

Le Moigne situe les thèses des pragmatistes de Peirce, James et Dewey parmi celles des épistémologies constructivistes de par leur volonté de désacraliser le concept de

⁵⁹ Attribuée à Korzybski.

« connaissance vraie » (p. 58). Le projet peircien, à la manière des épistémologies constructivistes, ne se place ni dans un empirisme ni dans un idéalisme. En effet, comme le souligne Chevalier (2010, p. 14-15), parlant de l'idéalisme germanique et de l'empirisme britannique : « *Peirce se fait-il fort de flirter avec l'un et l'autre, et pire, les deux à la fois. Sa position n'est pas ambiguë mais complexe* ». ⁶⁰

L'élaboration des connaissances dans une optique constructiviste peut être vue, à la manière de Kant (1787, p. 76), qui considérait que :

« La raison doit tenir d'une main ses principes (...) et de l'autre main l'expérimentation qu'elle a conçue d'après ces principes, certes pour recevoir les enseignements de cette nature, non pas toutefois à la façon d'un écolier, qui se laisse dire tout ce que veut le maître, mais comme un juge dans l'exercice de ses fonctions, qui force les témoins à répondre aux questions qu'il leur soumet. »

En d'autres termes, l'expérimentation n'est pas vue comme une manière neutre de questionner le monde mais comme la meilleure manière de répondre à des questions dont les réponses ont intégralement été conçues par une intentionnalité théorique. Ainsi, dans une optique constructiviste, la distinction entre fait et théorie tend à disparaître. Puisque ce que l'on peut appeler les « faits d'expériences » (par distinction avec les « faits empiriques » des traditions positivistes) sont issus des théorisations à l'origine même de l'expérience, ils sont dépourvus de neutralité que l'on pourrait dire « factuel ». L'idée de ne plus distinguer fait et théorie peut d'ailleurs être vue comme la ligne de démarcation entre, d'une part, les épistémologies positivistes et réalistes et, d'autre part, les épistémologies constructivistes. A cet égard, Stengers (1993) considère, d'ailleurs, que la confrontation entre une proposition théorique et une observation est une scène directement inspirée du positivisme.

La seconde hypothèse fondatrice des épistémologies constructivistes selon Le Moigne (1995) est l'hypothèse téléologique. Pour donner sens aux processus d'élaboration de la connaissance, les épistémologies constructivistes réhabilitent, en effet, le concept de « téléologie » issu de l'héritage kantien. La capacité de l'humain à élaborer des fins (télos),

⁶⁰ Feibleman (1945, p. 365, cité par Chevalier, 2010) dans "Peirce's Use of Kant," dit : « *he learned the desirability of constructing a system on the German model, but wished to do it with the British empirical method.* »

est perçue dans le cadre des épistémologies constructivistes comme un repère sur lequel appuyer les raisonnements (p. 54). Cette position peut être illustrée par la formule de Bachelard (1934, cité par Le Moigne, 1995, p. 60) : « *La méditation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet* ». Et Le Moigne de rajouter : « *Entre l'objectivité présumée du réalisme ou du positivisme et la subjectivité attribuée à l'idéalisme ou au conventionnalisme, ne pouvons-nous concevoir une autre caractérisation de l'exercice intentionnel de la raison, que l'on appellera 'la projectivité' ?* » (p. 60).

L'hypothèse téléologique implique de prendre en compte l'intentionnalité ou les finalités du sujet connaissant selon Le Moigne (1995, p. 76). Le lien entre le pragmatisme, notamment Peircien, avec ces épistémologies est donc d'autant plus marqué que ces dernières insistent donc sur la dimension pragmatique des connaissances. Nous citons un passage dans lequel apparaît clairement à la fois la distance prise avec la notion d'objectivité de la connaissance ainsi que le parti pris pragmatique.

« *Dès lors que l'on convient que la valeur d'une connaissance pour un sujet connaissant dépend en pratique de son appréciation des conséquences des actions qu'il élabore en se référant consciemment à cette connaissance, le critère apparemment simple de vérité objective (...) s'avère mal adapté à la caractérisation du statut de la connaissance. La recherche de critères alternatifs tels que celui de « vérité intersubjective » permet sans doute de sauvegarder formellement le principe de l'externalité de la valeur de la connaissance. Mais en pratique, cette intersubjectivité constitue une expression provisoirement commode dissimulant mal un pragmatisme qu'il vaut sans doute mieux assumer que contester. (...) Ce critère pragmatique, proposé par les constructivismes pour exprimer la nécessaire valeur attaché à toute connaissance, a en outre le mérite de se prêter aisément à la définition de toute politique de recherche scientifique en récusant le distinguo si souvent illusoire entre les connaissances dites fondamentales et dites appliquées que devaient argumenter les épistémologies positivistes et réalistes.* » (Le Moigne, 1995, p. 68-69)

Cet extrait illustre les liens étroits entre les épistémologies constructivistes et le pragmatisme qui a inspiré l'analyse du comportement. Egalement, il permet de laisser apparaître les conséquences que peut revêtir l'hypothèse téléologique au niveau de la distinction entre connaissances fondamentales et connaissances appliquées. Nous aurons plus

loin l'occasion de revenir sur ce point (3.2.2.4. Ouverture conceptuelle).

Pour terminer sur la présentation des épistémologies constructivistes, Le Moigne (1995) associe également deux méthodes aux épistémologies constructivistes : le principe de la modélisation systémique et le principe d'action intelligente. Le principe de la modélisation systémique se différencie du principe analytique en privilégiant la modélisation ouverte de l'acte de connaissance plutôt que de la chose (p. 82). Le principe d'action intelligente, contrairement au principe de raison suffisante, favorise l'argumentation dialectique et tâtonnante plutôt que la démonstration (p. 87). Nous n'approfondirons pas ici l'exposé de ces méthodes dans la mesure où elles ne constituent pas la raison de la mise en lien des épistémologies constructivistes avec la dimension pragmatique de l'analyse du comportement, qui se situe davantage au niveau des aspects phénoménologiques et téléologiques. L'idée fondamentale de ces épistémologies qui considèrent que le sujet connaissant n'est pas tenu de postuler (ou d'exclure) l'existence ou la non existence d'un réel connaissable qui lui serait étranger (p. 68) constitue un point de rapprochement patent avec la conception a-ontologique de la connaissance de la théorie des cadres relationnels.

3.2.3. Ouverture conceptuelle

Si la théorie des cadres relationnels peut être vue comme ayant entrepris une ouverture conceptuelle en analyse du comportement en prolongeant la perspective pragmatique de Skinner, il s'avère cependant que son approche théorique reste marquée par le dispositif traditionnel de l'analyse du comportement. En effet, si la théorie des cadres relationnels a développé certains de ses concepts selon un aspect exclusivement pragmatique, la conservation du comportement opérant au cœur de l'édifice explicatif témoigne d'un héritage dont les origines peuvent être assimilées à une épistémologie positiviste – réaliste, telle que définie par Le Moigne (1995). Or, l'ouverture conceptuelle que permet l'abandon du rejet des inférences théoriques internes nous semble cependant pouvoir s'aventurer plus loin dans la direction épistémologique initialement indiquée par la RFT. De fait, nous proposons dans la prochaine section de ce travail de nous pencher sur d'autres déclinaisons possibles de la dimension pragmatique de l'analyse du comportement, séparation faite de tout ancrage empirique, dans une optique plus pleinement constructiviste. Dans la mesure où adopter une optique pragmatique implique de considérer les effets pratiques de nos conceptualisations, nous proposons de cheminer au travers de la dimension thérapeutique jointe à la réflexion en analyse du comportement, comme à celle plus générale de la psychologie. En outre, cette démarche est en concordance avec une orientation constructiviste dans la mesure où, comme évoqué en amont, celle-ci considère qu'une discipline scientifique peut être définie par son projet plutôt que par son objet positif, c'est-à-dire, le morceau de réalité objective qu'elle doit décrire puis expliquer (Le Moigne, 1995, p. 17). Elle s'inscrit, en effet, dans une tendance qui consiste à dissiper les frontières entre connaissance fondamentale et connaissance appliquée. Récusant le caractère objectif des catégories classiques, elle propose de définir les disciplines scientifiques en fonction non de leur objet mais, dans une optique purement pragmatique, en fonction de leur projet.

3.3. PERSPECTIVES THERAPEUTIQUES

Dans la mesure où l'ouverture conceptuelle conséquente à la possibilité de réintégrer des inférences théoriques internes nous semble pouvoir être essayée selon une perspective pragmatique plus proche d'un constructivisme, nous proposons d'explorer maintenant d'autres déclinaisons possibles de ce positionnement épistémologique. Celles-ci sont introduites par un bref rappel du contexte des pratiques thérapeutiques existantes issues du paradigme béhavioriste permettant, d'une part, de présenter la thérapie associée à la théorie des cadre relationnels – c'est-à-dire, la théorie ayant amorcé le tournant épistémologique que nous estimons devoir être renforcé – et, d'autre part, de pouvoir ultérieurement préciser la spécificité des pistes proposées. Nous présenterons ensuite plusieurs orientations qui nous semblent pouvoir être suivies sur le plan thérapeutique afin de satisfaire au positionnement épistémologique soutenu dans ce travail. Leur description nous amènera à emprunter des voies plus éloignées des concepts fondamentaux de l'analyse du comportement. Nous puiserons dans la dimension pragmatique de quoi asseoir de nouvelles perspectives conceptuelles en thérapie. Les axes de communication entre psychologie et épistémologie seront soulignés et les concepts peirciens convoqués afin d'envisager le travail d' « enquête » sous l'angle de son utilisation en thérapie. Nous poursuivrons ensuite en tirant les conclusions de notre réflexion sur la question de l'ontologie. Le projet peircien sera alors rapproché d'un modèle cohérentiste plutôt que d'un modèle de vérité-correspondance, suivant sur ce point la thèse de Chevalier (2010). Puis, nous renforcerons, en concordance avec les méthodes cohérentistes, l'idée d'une utilisation explicite de la logique en thérapie, vue à la manière de Kant comme la pierre de touche négative de la vérité. Nous distinguerons, pour finir, ces propositions thérapeutiques des pratiques existantes en soulignant leurs spécificités propres, notamment : leur approche phénoménologique de la connaissance.

3.3.1. Contexte

L'ouverture conceptuelle initiée par la théorie des cadres relationnels a engendré une certaine évolution des perspectives thérapeutiques, relativement à ce qui se faisait jusqu'alors en analyse du comportement. En effet, alors que l'aménagement des contingences de renforcement était au cœur des pratiques émanant du dispositif traditionnel de ce courant, la théorie des cadres relationnels a réintroduit la possibilité d'une action thérapeutique dans le cadre d'une thérapie par la parole (Hayes, 2004). Cette thérapie, nommée thérapie d'acceptation et d'engagement (*Acceptance and commitment therapy*) (Hayes, Strosahl et Wilson, 1999) s'inscrit dans le courant des thérapies comportementales et cognitives (TCC) dites de troisième génération⁶¹. Cette troisième génération des TCC fait suite à une première génération essentiellement comportementale et à une seconde génération à dominante cognitive. Afin de situer les propositions thérapeutiques que nous présenterons tout à l'heure, arrêtons-nous un instant sur les pratiques issues des générations successives engendrées par le paradigme béhavioriste.

3.3.1.1. Thérapies comportementales et cognitives

Dans le cadre de l'histoire des TCC en termes de « premier, second et troisième temps », les applications thérapeutiques issues du dispositif théorique initial de l'analyse du comportement sont affiliées au premier de ces trois temps. Elles sont principalement axées sur la mise en œuvre des principes issus de l'étude des conditionnements et sont en cohérence avec le postulat skinnerien d'unifier comportements publics et privés selon une même catégorie conceptuelle. Clément (2013, p. 120) écrit :

« Les thérapeutes se référant à la psychologie comportementale considèrent que le comportement fait référence aux réponses externes et internes ou couvertes comme les émotions et les verbalisations. (...) Les techniques utilisées en thérapie comportementale sont fondées sur les processus à l'œuvre dans les conditionnements opérant et pavlovien. »

⁶¹ Les thérapies dites de pleine conscience font également partie de cette dernière génération. Théoriquement plus éloignées de l'analyse du comportement, nous ne les aborderons pas dans cette recherche.

Les modalités d'apprentissage par conditionnement (voir, notamment, [Annexe 2](#)) sont utilisées à des fins thérapeutiques mais aussi éducatives. Le terme de « modification du comportement » est employé pour transmettre l'idée que les objectifs appliqués peuvent dépasser le cadre thérapeutique. Différents principes issus du dispositif théorique initial sont utilisés pour : augmenter un comportement (utilisation du renforcement positif, du renforcement différentiel, etc.), diminuer un comportement (procédure d'extinction, etc.), apprendre un nouveau comportement (façonnement, imitation, chaînage, etc.), placer un comportement sous le contrôle de stimuli discriminatifs pertinents, etc. (Montreuil et Magerotte, 1994). L'exposition et la désensibilisation font également partie des techniques utilisées en thérapie comportementale (Eraldi-Gackière et Graziani, 2007).

La seconde génération des TCC propose, quant à elle, une approche différente du travail thérapeutique, développant une vision alternative des événements internes, en lien avec les idées avancées dans le cadre de la révolution cognitive. Qualifiées de « cognitives », ces thérapies se sont développées au milieu du XX^{ème} siècle et les noms de A. T. Beck et de A. Ellis comptent parmi les principaux noms associés à ses origines. Les techniques qu'elles développent « visent à modifier les sentiments et les actes en influençant les structures de pensées du patient » (Cottraux, 2001, p. 34). Elles sont fondées sur la notion de schémas cognitifs (Beck, 1976 ; Cottraux, 2006). Ces schémas sont vus comme l'ensemble des croyances et convictions intimes d'une personne. Ils sont considérées être héritées de règles familiales, de traumatismes, d'expériences personnelles, etc., imposant ainsi des règles de vie, plus ou moins rigides et systématiques, pouvant entraîner des comportements inadaptés. Dans le cadre d'une thérapie cognitive, les cognitions, appelées « pensées automatiques » ou « dialogue interne » sont les cibles principales d'intervention. Un large éventail de techniques est employé afin de remettre en cause les pensées automatiques et de modifier les croyances et schémas cognitifs. Parmi elles (voir Fontaine et Fontaine, 2006) :

- l'examen de l'évidence (ex : en répertoriant dans un tableau les arguments « pour » et « contre » une croyance préalablement identifiée (ex : « je suis une mauvaise mère »), en calculant les probabilités d'un événement redouté (ex : « on va avoir un accident »), etc.),
- la pratique de l'auto-observation du comportement, des pensées et émotions (ex : évaluer sur une échelle de 1 à 10 l'intensité des émotions, lister les différentes interprétations du patient et leur fréquence d'apparition, comptabiliser les évitements, etc.)

- la motivation au changement (ex : rechercher les avantages et inconvénients d'un comportement (ex : addiction), informer le patient sur son trouble (ex : pour le traitement des addictions, expliquer la notion d'usage versus usage nocif), etc.)
- la recherche systématique d'hypothèses alternatives, d'interprétations plus réalistes (ex : en utilisant la recherche d'autres points de vue (si cela arrivait à quelqu'un d'autre, que penseriez-vous ?), etc.)
- la sélection d'interprétation plus réalistes et rationnelles et l'utilisation de technique de rappel (ex : fiche mémo à relire dans telle ou telle situation),
- le repérage des évitements comportementaux et l'exposition contrôlée et progressive (ex : prescription de tâche, utilisation de jeux de rôles, etc.),
- l'exposition à ses évitements cognitifs (ex : l'exposition aux inquiétudes dans le Trouble d'Anxiété Généralisé),
- le repérage des « biais cognitifs » ou « distorsions cognitives », considérés réduire l'objectivité du patient.

Développons ici plus largement ce dernier point pour le lien que nous ferons tout à l'heure avec les orientations qui seront proposées. Les distorsions cognitives sont définies comme des représentations biaisées du monde réel. Plusieurs types de distorsions cognitives sont répertoriés, parmi lesquelles on peut citer :

- le raisonnement dichotomique (interprétation sans nuance des situations),
- la maximalisation du négatif et la minimalisation du positif (ex : maximaliser les dangers ou les échecs et minimiser des situations de sécurité ou de réussite)
- l'inférence arbitraire (tirer des conclusions hâtives, sans preuves),
- la généralisation abusive (tirer des conclusions globales à partir d'un nombre insuffisant d'éléments particuliers),
- la personnalisation (se responsabiliser pour des événements qui ne sont pas liés à la personne),
- l'abstraction sélective (se centrer sur un détail hors du contexte),
- le raisonnement émotionnel (considérer son état émotionnel comme preuve d'un problème réel)
- la lecture de pensée (ex : « je sais voir le mépris dans le regard des autres même s'ils ne disent ou ne montrent rien »).

Précisons ici que, si les thérapies de première génération sont historiquement situées dans le cadre d'un temps préliminaire à l'apparition des thérapies cognitives, ses partisans ne partagent pas pour autant l'idée d'un dépassement de ses principes au profit d'une avancée cognitiviste. Les auteurs qui se rattachent à ce courant – actuellement connu, vous l'aurez compris, sous le terme d'analyse du comportement – considèrent bien souvent qu'il est possible de réduire les techniques cognitives à celles issues de l'étude des conditionnements qui sont alors appliquées aux pensées, vues dans une optique comportementaliste selon le postulat skinnerien d'une unité catégorielle avec les comportements publics.

« De notre point de vue, concernant les psychothérapies, celles se réclamant de la thérapie comportementale ou cognitive utilisent souvent les mêmes outils. Les thérapeutes font souvent référence à une approche cognitive lorsqu'ils s'intéressent aux pensées du sujet (par exemple, « Je ne vauds rien ! »). En réalisant une analyse fonctionnelle de celles-ci, on pourrait considérer d'un point de vue comportementaliste qu'il s'agit alors d'une thérapie comportementale au sens ou penser, réfléchir, etc., sont des comportements comme les autres, en dépit de leur localisation. » (Clément, 2013, p. 122)

Ainsi, la dimension « cognitive » des thérapies de seconde génération est repensée en termes comportementaux, conformément au postulat skinnerien de l'unification catégorielle des comportements. Ce dernier joue d'ailleurs un rôle tout aussi primordial dans la thérapie ACT (acronyme anglais) issue de la théorie des cadres relationnels, que nous proposons maintenant de présenter.

3.3.1.2. La thérapie d'acceptation et d'engagement

La thérapie ACT réalise une sorte de retour aux fondamentaux skinneriens relativement aux thérapies cognitives. Les apports théoriques dont elle est issue sont directement affiliés à l'approche skinnerienne, de laquelle ils préservent le concept clé de conditionnement opérant. L'idée principale consiste à concevoir que les modalités de fonctionnement propre à l'humain du fait de ses capacités langagières (que la RFT développe en termes de cadres relationnels) impliquent inévitablement un niveau élevé de souffrance dans un large éventail de situation. Car, si le langage est vu comme un mécanisme de survie

particulièrement efficace, ses caractéristiques fondamentales entraînent, selon la RFT, des inconvénients collatéraux importants.

« Des objets et des notions qui ne sont pas présents peuvent donner lieu à un conditionnement aversif chez l'être humain. On sait que beaucoup de chiens connaissent des réactions anxieuses marquées devant les feux d'artifice habituellement tirés lors de la fête nationale suisse qui est aussi un événement à l'occasion duquel rues et maisons sont pavoisées; on n'a cependant jamais vu un chien se mettre à trembler devant un drapeau suisse, alors qu'un être humain est capable de ce type d'extension qui peut se poursuivre à l'infini et qui a notamment pour conséquence que des notions abstraites et des «événements privés» comme des pensées, des émotions ou des sensations corporelles peuvent donner lieu à un conditionnement aversif chez l'homme (...) » (Vuille, s. d.)

Ainsi, le langage, de par sa capacité à acquérir les fonctions comportementales de stimuli par le biais des cadres relationnels, mettrait l'humain en situation permanente d'être en contact avec des stimulations aversives. Cette thérapie axe son intervention sur l'idée d'une relation forte entre les troubles psychologiques et la tendance à agir de manière à ne pas être en contact avec les stimulations aversives liées aux événements privés. En effet, le patient en thérapie est perçu comme en proie à une lutte contre ces événements psychologiques difficiles, pour ne pas vivre certaines expériences émotionnelles (Hayes, Luoma, Bond, Masuda, et Lillis, 2006 cité par Monestès et Villatte, 2011). Le trouble psychologique est d'ailleurs défini non pas par la présence d'événements psychologiques difficiles, mais par le fait de lutter contre de tels événements.

« Les événements que nous vivons sont sources de frustration, de colère, de tristesse, de peur, de culpabilité, etc. Mais les troubles psychologiques apparaissent uniquement lorsque le plus important devient de ne pas vivre ces émotions, au détriment d'actions qui pourraient enrichir l'existence. Une fois que quelqu'un parvient à perdre cette habitude de lutter contre les événements psychologiques qu'il ne souhaite pas vivre, le risque d'apparition de la souffrance décroît. Ainsi, dans l'ACT, les évitements expérientiels constituent une cible privilégiée de l'intervention thérapeutique. » (Monestès et Villatte, 2011, p. 23-24)

L'expression « évitement expérientiel » est employée pour parler de l'activité consistant à essayer d'échapper aux expériences psychologiques désagréables (pensées, émotions, sensations physiques). Par exemple, pour éviter de penser à des problèmes liés au travail et de vivre les émotions négatives qui y sont associées, un patient peut : se dire de ne plus y penser, essayer de chasser ses pensées quand elles surviennent, ne plus rencontrer son collègue et ami de peur qu'il ne lui parle des problèmes du travail, mettre son cartable de travail hors de son champ de vision quand il est chez lui, éteindre la télé lorsqu'il entend parler de travail, se mettre en colère lorsque sa femme tente de lui en parler, etc. De tels comportements ont avant tout pour objectif d'éviter de penser à certaines choses, de ressentir certaines émotions négatives, etc.

« Avec ce mécanisme, mêmes nos pensées (qui ne peuvent pas en elles-mêmes être physiquement dangereuses) sont identifiées comme une menace et deviennent cibles d'échappement et d'évitement : nous cherchons par tous les moyens à ne pas penser à quelque chose de douloureux, alors qu'une pensée n'a pas la dangerosité de l'évènement ou de l'objet auquel elle se réfère. » (Monestès et Villatte, 2011, p. 10-11)

Les évitements expérientiels sont considérés avoir deux caractéristiques importantes : la première concerne leur inefficacité, voir leur contre productivité, à réaliser l'objectif pour lequel ils sont émis, à savoir : écarter ces évènements psychologiques, la seconde, et sans doute la plus importante, concerne le fait qu'ils interfèrent avec l'accomplissement d'autres comportements.

En conséquence, la thérapie ACT cible le rapport que le patient entretient vis-à-vis de ses évènements privés afin de lui permettre de s'engager dans d'autres comportements. L'acceptation des cognitions et l'engagement vers les valeurs constituent les deux piliers indissociables de la thérapie. Le premier objectif « (...) consiste à *changer la façon dont le patient considère ses émotions et ses pensées, en l'aidant à trouver une flexibilité psychologique* » (Monestès et Villatte, 2011). Le patient est amené à repérer ses évitements expérientiels et à constater l'inefficacité de la lutte (ex. : Hayes, Wilson, Gifford, Follette, et Strosahl, 1996) afin d'adopter une attitude d'« acceptation » vis-à-vis de ces évènements psychologiques. Les auteurs parlent de « défusion cognitive » pour exprimer cette idée de

prise de distance avec ses propres évènements internes⁶². Les techniques développées visent donc, non pas à modifier les cognitions du patient, comme c'est le cas avec les thérapies cognitives mais à neutraliser leurs effets sur le comportement du patient (ne plus s'empêcher de voir son collègue et ami, ne plus cacher son cartable de travail, ne plus éteindre la télévision lorsqu'il entend parler de travail, ne plus se mettre en colère contre sa femme). Car si l'acceptation des évènements psychologiques est recherchée, cet objectif sert, avant tout, à amorcer une dynamique de changement comportemental. Prendre conscience du caractère vain des évitements expérientiels permettrait un engagement du patient dans des conduites l'installant dans un rapport renouvelé avec son environnement. Pour qu'il puisse s'engager à réaliser des actions en direction de ses valeurs, le patient est entraîné, à l'aide d'exercices et de métaphores, à prendre de la distance avec ses pensées afin d'atténuer leur influence sur ses actions. L'engagement vers d'autres comportements est réalisé au travers d'une réflexion sur les « valeurs », définies comme ce qui donne du sens à l'existence, ou plus techniquement, comme des sources de renforcement inépuisables. Sur le site officiel de présentation de cette nouvelle approche, on peut lire :

« Là où certaines approches cognitives visent à remettre en cause la réalité ou la rationalité de ses pensées, l'ACT propose plutôt de les reconnaître comme des pensées, ni plus, ni moins, de s'en distancer et d'observer si régler son comportement sur ces pensées contribue à nous faire avancer vers ce qui est important. » (Altenloh, s. d.)

Pour terminer sur la présentation de la thérapie ACT, disons que si son influence ne s'exerce pas de manière uniforme sur l'ensemble de la discipline que constitue l'analyse du comportement, ses propositions thérapeutiques connaissent néanmoins une audience grandissante.

⁶² Le terme de « fusion cognitive » est employé, à l'inverse, pour évoquer l'idée d'un contrôle excessif des cognitions sur les comportements (Blackledge, 2007).

3.3.2. Déclinaisons thérapeutiques des pistes épistémologiques

Dans ce contexte, les conclusions réalisées en amont sur le plan épistémologique nous amènent maintenant à introduire une conceptualisation alternative du « projet thérapeutique ». En effet, dans la mesure où l'approche théorique de la RFT en termes d'« opérant généralisé » à l'origine de la thérapie ACT nous semble davantage rattachée à une orientation empirique plutôt que constructiviste de la connaissance, nous esquissons ci-après plusieurs pistes thérapeutiques en tant que développements de nos conclusions épistémologiques. A cet effet, nous tirerons un certain nombre de conséquences qui nous semblent pouvoir être déduites des dimensions pragmatique et constructiviste adoptées.

Concernant en premier lieu la dimension pragmatique, plusieurs de ses caractéristiques essentielles nous semblent pouvoir influencer les pratiques thérapeutiques. Nous développerons ici deux idées essentielles, la seconde découlant de la première. La première renvoie au rapprochement auquel invite une perspective pragmatique entre connaissance scientifique et connaissance commune. Ce rapprochement présente, selon nous, un intérêt particulier dans la mesure où il permet la communication entre deux champs d'investigation évoluant dans des cadres référentiels largement dissociés : l'épistémologie et la psychologie. La seconde idée renvoie aux conséquences d'un tel rapprochement sur le plan qui nous intéresse ici, à savoir, le plan thérapeutique. Nous explorerons, dans ce cadre, différents concepts épistémologiques abordés dans ce travail. Car si nous les avons étudiés sous l'angle de leur pertinence pour éclairer la discipline scientifique que constitue l'analyse du comportement, la logique de notre positionnement épistémologique permet de les considérer également sous l'angle de leur pertinence au niveau de la connaissance commune et, par là-même, sous l'angle de leur potentielle utilité en thérapie.

3.3.2.1. Connaissance commune et connaissance scientifique

L'adoption d'une orientation pragmatique permet, en effet, de soutenir une vision unifiée de la connaissance scientifique et de la connaissance commune et celle-ci n'est pas sans retombées sur le plan de la thérapeutique. Mais avant d'aborder cet aspect, soulignons d'abord que cette conclusion, si elle est le fruit dans ce travail d'une réflexion entourant la question du langage et de la cognition en analyse du comportement, vient cependant renforcer

une pensée largement défendue sous divers horizons. En effet, le rapprochement entre connaissance commune et scientifique, en plus d'être étayée par une approche pragmatique de la connaissance, fait l'objet d'un consensus élargi, tant en psychologie qu'en épistémologie. Si l'on peut bien sûr citer Piaget, en tant que théoricien emblématique de ce positionnement en psychologie, il est encore plus aisé de considérer ce rapprochement dans le cadre de l'épistémologie dans la mesure où, comme le note Chevalier (2010, p. 522), il constitue un trait caractéristique de l'épistémologie contemporaine, vue comme la théorie de la connaissance non (essentiellement) scientifique. Peirce représente d'ailleurs un philosophe qui a largement contribué, selon Chevalier, à la naissance de l'épistémologie au sens contemporain du terme.

« (...) s'il est vrai que Peirce s'intéresse tout particulièrement au fonctionnement de la science, c'est pour montrer que le mode d'acquisition des connaissances scientifiques n'est pas essentiellement différent de celui des connaissances du sens commun : les hommes forment une communauté d'enquêteurs, qu'ils soient ou non des professionnels du savoir. » (Chevalier, 2010, p. 29-30)

En outre, soulignons que ce rapprochement entre connaissance commune et scientifique constitue un point d'accord solide entre Peirce et Skinner, le dernier desquels considèrerait, comme le souligne Routier (2005), en développant la conception de la connaissance comme comportement, que son analyse du comportement verbal participait à la résolution de problèmes épistémologiques traditionnels. La fibre épistémologique forte de son projet côtoie, en effet, la perspective interdisciplinaire résultante de notre réflexion épistémologique.

Ainsi, ce travail vient, en premier lieu, appuyer cette idée de raffermir le dialogue interdisciplinaire entre psychologie et épistémologie car il représente, selon nous, une source d'enrichissement mutuel des connaissances et pratiques. Toutefois, sur le plan des orientations thérapeutiques, le « pragmatisme empirique » proposé par Skinner nous amène, ci-après, à préférer développer l'influence des concepts peirciens. Nous emboîterons le pas à Chevalier (2010, p. 518) qui prolonge les principes peirciens au niveau de la connaissance commune. Il considère en effet, que la logique de la science développée par Peirce n'est qu'une extension de nos processus quotidiens de découverte (p. 37). Parlant de la connaissance commune et scientifique, il écrit :

L'examen montre qu'elles sont homogènes, en ce sens que dans tous les cas c'est un désagrément, nommément un doute, qui vient enclencher le processus de rectification des croyances. Point d'obstacle de la connaissance première ou de critère de démarcation de la science : dans tous les cas il y va de la rationalité, c'est-à-dire de la recherche des raisons d'adopter une croyance satisfaisante. La croyance justifiée vient apaiser le doute en vertu de sa justification, à la manière dont le plaisir éteint le désir. (Chevalier, 2010, p. 519)

Nous proposons, à présent, de poursuivre cette réflexion sur le plan de ses conséquences au niveau thérapeutique.

3.3.2.2. Concepts peirciens en thérapie

L'ouverture conceptuelle préconisée plus haut (3.1. De l'influence des premiers principes), ainsi que le rapprochement réalisé entre connaissance commune et scientifique, nous amène à présent à considérer les thèses épistémologiques abordées dans ce travail en tant que source d'inspiration de nouvelles orientations en thérapie.

Dans ce cadre, le système peircien nous semble particulièrement intéressant lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas ici, de tisser quelques liens entre épistémologie et psychologie afin d'en extraire quelques fruits sur un plan thérapeutique. Son intérêt réside d'abord dans sa caractéristique essentielle de s'éloigner des canons positivistes (Chauviré, 2010) qui le dote, de fait, d'un attrait particulier dans le cadre de notre projet de poursuivre la dimension pragmatique de l'analyse du comportement, dimension qui participa, nous l'avons vu, à éloigner ce courant des influences positivistes. En outre, la théorie peircienne a également pour caractéristique de pouvoir être rapprochée des deux thèses abordées dans ce travail, à savoir, celle de T. S. Kuhn et de K. Popper. En effet, comme le souligne notamment Chauviré (2010), le système peircien peut être vu comme anticipant les épistémologies de Kuhn et Popper, dans la mesure où elles suggèrent toutes deux qu'une explication est requise quand apparaissent des faits contraires à nos attentes⁶³. Qu'il s'agisse de l'irritation de la pensée par

⁶³ Précisons ici que Le Moigne (1995) situe les thèses de Kuhn et Popper au sein des épistémologies positivistes et réalistes. Nous soutenons néanmoins ici, avec Chauviré (2010), que ces thèses peuvent être rapprochées du pragmatisme peircien. Nous renvoyons également le lecteur à la section 3.1.1.2. Critiques de la pensée positiviste, dans laquelle il est mis en évidence l'éloignement de ces thèses avec la position positiviste.

le doute (Peirce), de l'observation de cas falsificateurs (Popper) ou du constat d'anomalies d'un paradigme (Kuhn), l'évolution des connaissances est, dans les trois cas, considérée procéder par une réaction vis-à-vis de la contradiction. Mais si l'énoncé de ce moteur de changement (qu'est, selon nous, le repérage de la contradiction) anticipe les conclusions que nous ferons plus loin (3.3.2.2.2. Logique : pierre de touche négative de la vérité et instrument thérapeutique), indiquons simplement ici que choisir l'influence peircienne permet de solliciter les concepts popperiens et kuhniens dans le cadre de nouvelles orientations thérapeutiques.

3.3.2.2.1. Un projet thérapeutique : atteindre un état de croyance satisfaisant

Dans le cadre conceptuel que nous offre la théorie peircienne, nous proposons que l'objectif général ou « projet » d'une thérapie qui s'en inspirerait puisse être conçu comme : « atteindre un état de croyance satisfaisant », objectif que nous proposons de subdiviser en deux sous-classes :

1. d'une part, celle renvoyant à l'objectif d'aider un patient en proie à un état de doute à parvenir à un état de croyance satisfaisant et,
2. d'autre part, celle renvoyant à l'objectif d'aider un patient en proie à un état de croyance insatisfaisant à parvenir à un état de croyance satisfaisant.

Rappelons ici, pour éclaircir s'il en est besoin, le second point, que l'état de croyance, s'il est considéré par Peirce être associé à un « *feeling* » qualifié d'apaisement, d'assentiment ou de satisfaction ne renvoie pas pour autant à la dimension affective ou émotionnelle du sujet (Voir 3.2.1.2. Le projet peircien). En effet, Peirce considère le « *feeling* » de croyance comme une disposition à être satisfait *par une proposition*, au sens où satisfait se dit de ce qui est rempli ou complété. Aussi, l'état de croyance est donc avant tout associé à un repos de la pensée satisfaite, satisfaction qui a donc une forte connotation intellectuelle. Nous proposons d'ailleurs d'employer, par la suite, de préférence le terme de *feeling* d'« assentiment » dans le cadre de l'état de croyance, dans la mesure où celui-ci nous semble davantage dénué de connotation émotionnelle que les termes d'apaisement ou de satisfaction. Ceci étant, il est donc possible de concevoir qu'une personne puisse être en état de croyance tout en étant en souffrance sur le plan émotionnel ou, en d'autres termes, en état de d'insatisfaction (émotionnelle ou affective). Ainsi, parler d'un « état de croyance satisfaisant » (qui constitue

l'intitulé de cette section en même temps que le projet thérapeutique que nous proposons) n'est pas un pléonasme dans la mesure où le terme « satisfaisant » employé dans cette expression renvoie, contrairement à l'utilisation qu'en fait Peirce, à la sphère émotionnelle / affective. Ainsi, un « état de croyance satisfaisant » requiert tout autant un assentiment cognitif qu'une satisfaction émotionnelle.

Précisons ici que si nous ne subsumons pas les deux sous-classes du projet thérapeutique proposées ci-dessus, c'est en raison du fait que leurs différences nous semblent devoir entraîner des spécificités au niveau du travail thérapeutique lui-même (non pas sur un plan qualitatif, comme nous le verrons, mais davantage sur un plan quantitatif). En effet, il apparaît probable que le travail dans le premier cas sera facilité par le fait que la pensée du patient soit déjà « irritée par le doute » et donc rendue plus souple et malléable que celle apparaissant dans le second cas, dans laquelle la pensée, étant comme « au repos », témoigne d'une stabilité moins propice au changement. Notons ici que l'idée que la certitude d'une pensée entraîne des désagréments plus importants qu'une pensée qui doute est une idée courante dans l'histoire de la pensée, notamment relativement à la pensée idéologique⁶⁴. Ainsi, si ces idées entraînent des différences au niveau de la conception de leurs effets pratiques, il nous semble nécessaire, dans le cadre de notre positionnement pragmatique, de maintenir cette subdivision, en gardant néanmoins à l'esprit qu'elle s'intègre dans un projet unique : celui d'atteindre un état de croyance satisfaisant.

3.3.2.2.1.1. « De l'état de doute à l'état de croyance satisfaisant »

Concernant la première sous-classe du projet thérapeutique, nous proposons de considérer que l'objectif de faire passer un patient du doute à la croyance (satisfaisante) puisse être vu comme renvoyant à un ensemble de problématiques marquées par la présence d'une activation importante de la pensée du patient. De manière plus générale, les termes de « cogitation » ou de « ruminations infructueuses », très présents dans la sphère de la psychothérapie, laissent transparaître une excitation de la pensée que nous proposons d'assimiler à l'état de doute. La première séance de psychothérapie est d'ailleurs bien souvent

⁶⁴ Quelques citations – parmi des centaines – sur le sujet du risque de la certitude et des bienfaits du doute : « Rien n'est plus dangereux que la certitude d'avoir raison. » Jules Renard. « On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter. » Emmanuel Kant. « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien » Socrate. « Ce n'est pas le doute mais la certitude qui rend fou » Nietzsche.

l'occasion pour le thérapeute d'entendre le patient dire « ne plus savoir quoi faire », « quoi penser », « être perdu », etc. ; et la décision de consulter naît alors du constat que fait le patient – ou parfois son entourage – d'une incapacité à résoudre par lui-même les problèmes qu'il rencontre et à définir des directives d'actions. Qu'il s'agisse de problèmes professionnels, conjugaux, relationnels, de questionnements existentiels, d'anxiété, etc., le patient fait état de difficultés dont il espère la résolution dans la démarche psychothérapeutique qu'il entreprend. Or, la description de l'état du patient peut ici être assimilée à l'état de doute dans la mesure où celui-ci est caractérisé par une pensée qui, bien que ne parvenant pas à définir des directives d'actions, est active (irritée) pour la recherche de solution.

Mentionnons ici que la lutte contre les événements privés identifiée par la thérapie ACT peut être reconsidérée, dans cette perspective, comme correspondant à un état de doute : un patient qui chercherait en vain à éviter certaines pensées peut être vu comme une personne en état de doute amenant une irritation de la pensée et subissant un *feeling* de malaise. Or, Peirce conçoit le doute comme le désir, sous l'angle d'un but irrépressible d'anéantissement. L'irruption intempestive de pensées peut être considérée comme le signe d'une pensée en action, excitée ou irritée par le doute et qui ne s'arrêtera que par l'atteinte de l'état de croyance. Or, comme le perçoit Peirce (1879), l'atteinte de l'état de croyance peut être le fruit d'un long cheminement de pensée :

« La conscience voit passer rapidement des idées qui se fondent incessamment l'une dans l'autre, - cela peut durer une fraction de seconde, une heure ou des années, - jusqu'à ce qu'enfin, tout étant terminé, nous avons décidé comment nous agirons en des circonstances semblables à celles qui ont causé chez nous l'hésitation, le doute. En d'autres termes, nous avons atteint l'état de croyance. » (Pierce, 1879, Deuxième partie, II, para. 1)

En d'autres termes, ce n'est pas parce que le doute est présent (ce qui est indépendant de la personne, selon Peirce) que l'avènement d'un état de croyance est nécessairement imminent. Ainsi, si l'on peut considérer que le trouble psychologique renvoie au fait que le patient est en lutte contre ses événements privés, il peut être également considéré qu'il soit le fait d'un état de doute. La différence entre la perspective d'ACT et celle que nous proposons ici se situe à deux niveaux :

1. dans le fait que « l'apaisement du doute » ou l' « arrêt de la lutte » (selon la perspective) peut être envisagé, selon nous, sous un angle alternatif à celui de la défusion / acceptation et engagement. En effet, si nous estimons que les techniques de défusion et d'acceptation de ses événements internes dans le but de permettre un engagement comportemental vers ses valeurs constituent une modalité thérapeutique remarquablement pertinente, la conceptualisation peircienne du processus thérapeutique, permet de considérer une autre modalité d'intervention pour « apaiser le doute » ou « faire cesser la lutte » : l'aide à l'enquête logique – que nous développerons ci-après – afin de parvenir à un état de croyance satisfaisant. Or, tel n'est pas le cas de la thérapie ACT qui, conformément à la théorie des cadres relationnels, conçoit les événements privés sous un angle comportemental en lien avec les principes du conditionnement opérant.
2. dans le fait que nous envisageons que le trouble psychologique englobe davantage que la lutte contre les événements privés – rebaptisée ici en termes d'état de doute – : des états de croyance insatisfaisants, c'est-à-dire – si nous filons la comparaison ci-dessus proposée – des états dans lesquels il n'y a pas de survenue intempestive de pensées sources d'un *feeling* de malaise, mais que nous apparentons néanmoins à un trouble psychologique, dans la mesure où ils sont source de souffrance ou d'insatisfaction émotionnelle. Arrêtons-nous d'ailleurs à présent sur ce point, qui renvoie à la seconde sous-classe décrite ci-dessus.

3.3.2.2.1.2. « De l'état de croyance insatisfaisant à l'état de croyance satisfaisant »

Concernant cette seconde sous-classe du projet thérapeutique, nous proposons de considérer que l'objectif de faire passer un patient de la croyance insatisfaisante à la croyance satisfaisante puisse être vu comme renvoyant à un ensemble de problématiques marquées par la présence d'une faible activation de la pensée, en même temps qu'un état émotionnel d'insatisfaction. La reconnaissance d'un tel état est en lien avec le fait que, selon Peirce, le doute, qui active (irrite) la pensée, est quelque chose qui s'impose à la personne, dans le sens qu'on ne doute pas sur commande. En effet, l'une des caractéristique fondamentale de la pensée, selon Peirce, est qu'à partir du moment où la raison est « satisfaite » elle ne poursuit pas davantage l'investigation. Aussi, l'état de doute, en même temps qu'il constitue, de

manière intrinsèque, un état duquel la personne cherche à sortir, a ceci d'avantageux que le moteur de la pensée, source potentielle de changement, est toutefois mis en marche. Or, nous concevons ici, dans le cadre de l'influence des concepts peirciens, qu'il puisse être envisagé que certaines personnes, alors qu'elles connaissent un état émotionnel de souffrance sont, en même temps, coupées du processus naturel de résolution de problème que constitue la pensée, selon Peirce. Ce cas peut, par exemple, être assimilé à certaines pathologies, comme la dépression ou la paranoïa dans lesquelles les patients sont en proie avec des cognitions bien souvent stables et durables dans le temps (ex : pour ce qui est de la dépression, des pensées négatives sur eux, le monde et l'avenir – pour reprendre les éléments issus des thérapies cognitives (Beck, 1976) –). Dans le cadre de la seconde sous-classe de notre projet thérapeutique, le travail du thérapeute consistera, en premier lieu, à créer un état de doute chez le patient, afin de mettre en route le processus d'enquête.

Précisons ici que, si notre conceptualisation du projet thérapeutique se distingue en deux sous-classes, en fonction de l'état dans lequel nous percevons que se trouve le patient, nous rejoignons Peirce dans sa conceptualisation des états de doute et de croyance en disant qu'ils peuvent, en réalité, être déclinés selon une diversité de degrés variables. Peirce considère, en effet, que le doute, comme la croyance, est « *susceptible de degrés* » (Chevalier, 2010, p. 218-219). Par exemple, si des ruminations constituent également un symptôme possible du syndrome dépressif, nous proposons de voir leur présence comme le signe d'un degré moindre de la stabilité des cognitions du patient.

Ainsi, le trouble psychologique peut être redéfini comme l'absence d'un état de croyance satisfaisant, que celui-ci soit le fait d'un état de doute ou d'un état de croyance insatisfaisant. Mais, si nous avons vu que le travail du thérapeute est d'aider le patient, dans le premier cas, à passer du doute à la croyance et, dans le second cas, de la croyance au doute afin qu'un nouvel état de croyance (satisfaisant) voit le jour, il n'en reste pas moins que le thérapeute a pour tâche, dans les deux cas, d'amener le patient à un état de croyance satisfaisant. Ainsi, l'aide à l'enquête constitue le fondement du travail thérapeutique. Si des différences peuvent exister entre les deux sous-classes du projet thérapeutique, elles sont davantage conçues comme des différences de temps que des différences au niveau de la pratique thérapeutique elle-même, toujours liée à un travail d'enquête – « logique », comme nous le verrons –. Nous proposons d'explorer à présent cette dimension de la théorie peircienne.

3.3.2.2.2. Une méthode : l'aide à l'enquête (logique)

3.3.2.2.2.1. Logique : pierre de touche négative de la vérité et instrument thérapeutique

L'une des caractéristiques du système peircien est de considérer que la meilleure méthode pour parvenir à l'état de croyance renvoie à la méthode scientifique (3.2.1.2. Le projet peircien). Dans ce cadre, Peirce conçoit la rationalité comme un pilier fondamental de cette méthode. Le terme d'enquête chez Peirce peut d'ailleurs être vu comme synonyme de raisonnement (Chevalier, 2010, p. 222). Plus fondamentalement encore, Peirce place la logique au cœur du processus d'enquête en tant qu'elle est considérée comme ce par quoi est distingué une bonne d'une mauvaise enquête (ou raisonnement). Dans ce cadre, l'état de doute détient une place essentielle en tant qu'il est considéré, par son caractère intrinsèquement douloureux (*feeling* de malaise), comme le moteur incontournable de la pensée (Chevalier, 2010, p. 221). L'enquête, déclenchée par le doute, est alors vue comme la procédure naturelle de l'esprit permettant de parvenir à l'état de croyance.

La place accordée à la logique dans la théorisation du processus de connaissance chez Peirce n'est pas sans rejoindre une conception ancienne dans l'étude de la pensée qui, depuis Aristote, conçoit la logique comme son outil (Organum). D'ailleurs, pour ce qui est des théories épistémologiques abordées dans ce travail, la logique possède également une place importante dans la thèse de Kuhn, et plus encore dans celle de Popper. Si Kuhn insiste sur l'influence des concepts élaborés dans le cadre d'un paradigme, il conçoit cependant néanmoins que la préservation d'un paradigme est liée à la possibilité que ses concepts puissent trouver cohérence en confrontation avec les réalités étudiées. Chez Popper, la logique détient une place centrale dans la mesure où elle permet de déterminer l'(in) existence d'énoncés falsificateurs et donc de démarquer les théories scientifiques et métaphysiques. Soler (2007) situe l'une des convergences entre Kuhn et Popper en disant que leurs thèses respectives établissent toutes deux que :

Les arguments (...) émis par tel ou tel scientifique et soumis à l'appréciation de la communauté en vue de l'évaluation des théories rivales, sont pour la plupart des arguments : logiques (constitués de déductions de conséquences à partir de prémisses supposées admises), internes (portant sur des caractéristiques intrinsèques de la théorie et de ses rapports à ce qui fait figure de données expérimentales — par

opposition à des caractéristiques extrinsèques telles que l'autorité du locuteur); et rationnels (au moins au sens de la rationalité procédurale : arguments visant à montrer que la théorie est un meilleur moyen pour atteindre des fins spécifiées).

Outre les thèses épistémologiques abordées dans ce travail, d'autres éléments nous semblent conforter l'utilisation de la logique dans un cadre thérapeutique, rapprochement fait de la connaissance scientifique et commune. Si la logique est connue, d'une manière générale, pour avoir marqué l'histoire de l'étude de la connaissance, les activités humaines relatives au langage et à la cognition sont également, bien souvent, décrites par un vocabulaire qui s'apparente à celui de la logique. Par exemple, Burgos (2003) considère que le noyau conceptuel de la RFT montre une ressemblance frappante avec celui de la logique (exemple : la transitivité : si $A = B$ et que $B = C$, alors $A = C$, s'apparente à un syllogisme). En outre, l'idée selon laquelle la logique doit être utilisée en thérapie est une idée développée dans le cadre d'autres thérapies, notamment celui des thérapies cognitives. Si nous verrons ci-après que nous concevons l'utilisation de la logique selon un angle très différent, il n'en reste pas moins que son emploi en psychologie nous semble constituer une orientation solidement étayée par un certain nombre de réflexions en intra et en interdisciplinaire.

L'une des caractéristiques fondamentale de ce que nous proposons d'appeler « l'aide à l'enquête logique » renvoie à l'épistémologie dans le cadre de laquelle nous concevons l'utilisation de la logique en thérapie. L'orientation pragmatique et constructiviste nous amène à considérer la logique non pas comme un instrument de vérification déductive de la vérité objective – point de vue souvent associé aux épistémologies positivistes-réalistes (Le Moigne, 1995) – mais, à la manière de Dewey (1938, cité par Le Moigne, 1995), dans une perspective pragmatique comme « la logique pour une théorie de l'enquête ». L'utilisation de la logique n'implique donc pas ici de réaliser quelque hypothèse ontologique la concernant. Nous proposons de considérer la logique sous un angle pleinement constructiviste et plus précisément, de la concevoir incapable de dire le vrai mais en revanche compétente pour dire le faux. Kant (1787) exprime cette idée en disant : « *ce qui contredit à ses règles est faux, puisque l'entendement y entre en contradiction avec ses règles universelles de pensée, par conséquent se contredit lui-même* ». Il considère alors que « *la logique n'est que la pierre de touche [...] négative de la vérité* ». En d'autres termes, Kant conçoit la logique comme ne permettant d'affirmer aucune vérité mais, cependant, comme un outil capable d'écarter ce qui est faux. Nous proposons de voir la logique sous un angle similaire et, de fait, de la

considérer, au niveau de la connaissance commune, comme un instrument thérapeutique à part entière, permettant d'identifier non le vrai mais le faux et, ce faisant, de constituer un levier de mise en mouvement de l'enquête ou procédure naturelle de l'esprit. Afin de préciser cet outil thérapeutique, nous développons ci-après l'idée d'une perspective cohérentiste de la thèse de Peirce, que nous reprenons à Chevalier (2010) et sur laquelle nous souhaitons appuyer le cœur même de l'aide à l'enquête logique.

3.3.2.2.2.2. *Modèle cohérentiste*

Chevalier (2010) soutient que, contrairement à ce qui en est souvent dit, et contrairement à certains écrits de Peirce lui-même, la théorie peircienne s'apparente davantage à un modèle cohérentiste de la vérité qu'à un modèle de vérité-correspondance.

« [...] contrairement à ce que prétend Peirce lui-même, savoir, qu'il n'a pas de théorie de la vérité différente de celle de la réalité (puisque toutes deux sont l'ensemble des croyances à la fin de l'enquête) et qu'il n'en a pas besoin, et contrairement à ce que lui prêtent la majorité des commentateurs, en l'occurrence une théorie de la vérité convergence, il nous semble qu'un modèle cohérentiste (de la justification et de la vérité) est requis par la théorie du doute. C'est en effet lorsque la cohérence d'une théorie scientifique, ou d'un ensemble d'habitudes d'action, est perturbée qu'un sentiment pénible amorce la réflexion. » (Chevalier, 2010, p. 518)

Mais avant de poursuivre sur cette idée, rappelons la distinction entre la théorie dite de la vérité- convergence ou vérité-correspondance et celle dite de la vérité cohérence. Ces deux théories constituent deux visions différentes de la vérité. Elles rencontrent sans nécessairement s'y superposer le débat entre épistémologies positivistes - réalistes et épistémologies constructivistes dans la mesure où la première peut être associée à l'hypothèse ontologique et la seconde à l'hypothèse phénoménologique. Léonhardt (2008) décrit la théorie de la vérité-correspondance comme une conception de la vérité remontant à Aristote et ayant dominé la pensée jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Il précise qu'elle est en outre très proche du sens commun. Pour l'explicitier, il s'inspire des mots d'Aristote (dans Métaphysique) et énonce son postulat fondamental en ces termes :

« Il dit la vérité celui qui croit conjoint dans le discours ce qui est conjoint

dans le monde.

Pour Aristote, la vérité exige deux « conjonctions », l'une dans le langage et l'autre dans le monde. Une conjonction présuppose deux « choses ». Dans le langage il s'agit de deux termes ou deux mots. Dans le monde ou le Réel, il s'agit de deux êtres (des « étants »). Ainsi un terme seul ne peut être dit vrai ou faux. Un terme seul est caractérisé par son « existence » ou sa « non existence » dans le monde : Le mulet existe dans le monde et le Centaure n'existe pas dans le monde. Techniquement on dit qu'un terme possède ou ne possède pas une portée existentielle. »
Léonhardt (2008, p. 2)

Ainsi, la théorie de la vérité-correspondance suppose la portée existentielle des termes et concepts élaborés dans le cadre d'une théorie. S'il semble à première vue évident qu'une science empirique renvoie à la théorie de la vérité-correspondance, une investigation approfondie amène à penser, à la manière de Léonhardt (2008, p. 8) que :

« la portée existentielle d'un concept reste à jamais une conjecture. Une seule observation reproductible, contradictoire avec une seule affirmation du discours théorique, rendra fausse empiriquement celui-ci. Ainsi une théorie est toujours sous-déterminée par l'expérience. (...) »

(...) si nous déclarons vraie comme correspondance une théorie scientifique, il nous faut admettre qu'il s'agit d'un croire et non d'un savoir. »

Concernant maintenant la théorie de la vérité-cohérence, Léonhardt situe son origine au début du XX^{ème} siècle et la décrit comme une nouvelle définition de la vérité s'étant imposée en mathématique d'abord puis dans de nombreuses disciplines scientifiques ensuite. Il la définit par les mots de David Hilbert (1862-1943)⁶⁵:

« Si des axiomes arbitrairement posés ne se contredisent pas l'un l'autre ou bien avec une de ses conséquences, ils sont vrais [comme cohérence] et les choses ainsi définies existent [dans la pensée]. Voilà pour moi le critère de la vérité [-cohérence] et de l'existence. »

⁶⁵ Mots qu'il écrit dans une correspondance avec Gottlob Frege (1848-1925) au début de l'année 1900.

Cette définition de la vérité frappe par le fait qu'elle ne fait pas référence au monde extérieur et ne dépend que des propriétés du discours. La vérité est alors vue comme la propriété d'un discours cohérent.

« La vérité-cohérence est le résultat d'un long processus : une fois qu'une axiomatique est posée vraie à titre d'hypothèse, les conséquences ou théorèmes peuvent être obtenus peu à peu par déduction. A chaque pas, le processus peut être interrompu, si une contradiction est rencontrée entre le théorème courant et un axiome ou un théorème antérieur. (...) »

Aristote donne une définition positive de la vérité-correspondance. Il n'en est pas de même de la vérité-cohérence. Hilbert donne un critère qui permet de déclarer fautive avec certitude une axiomatique (dès qu'elle exhibe une contradiction interne), mais ne définit pas positivement la vérité-cohérence. Pour être sûr de la vérité-cohérence d'une axiomatique, il faut pouvoir être certain que tous les théorèmes possibles ont été déduits ce qui définit la complétude de l'univers du discours. Hilbert a cru pouvoir arriver à cet objectif jusqu'à ce que Kurt Gödel (1906-1978) montre qu'il y a une antinomie (une contradiction) entre cohérence interne d'un discours et sa complétude. » (Léonhardt, 2008, p.6)

Une parenté avec la conception kantienne de la logique peut être constatée ici. Hilbert conçoit que l'observation d'une contradiction interne permet de déclarer le faux, non le vrai. Si nous sommes, par ailleurs, sensibles au caractère nécessairement incomplet de tout discours (célèbre théorème d'incomplétude de Gödel), retenons surtout ici le projet du modèle « cohérentiste » selon lequel le discours, partant d'une axiomatique posée vraie comme hypothèse, s'élabore selon un long processus que seul la contradiction interne peut interrompre. On s'aperçoit alors rapidement pourquoi Chevalier apparente la théorie de Peirce à ce modèle, dans la mesure où le doute, qui s'impose à la personne et induit un état de mécontentement à connotation intellectuelle, vient interrompre la croyance. *« C'est en effet lorsque la cohérence d'une théorie scientifique, ou d'un ensemble d'habitudes d'action, est perturbée qu'un sentiment pénible amorce la réflexion »* (Chevalier, 2010, p. 518). Si le modèle cohérentiste est bien souvent critiqué pour l'exigence de cohérence absolue qu'elle demande au discours, nous rejoignons cependant Chevalier (2010) dans le fait que cette critique ne s'associe cependant pas au modèle peircien :

« (...) on objecte traditionnellement à celle-ci qu'elle exige trop (« too much to ask objection »), puisque nul n'est parfaitement consistant. Mais à cela on répondrait qu'être justifié selon le cohérentisme peircien n'est pas être parfaitement rationnel ; c'est ne pas être dérangé par sa propre irrationalité. On pourrait qualifier cette attitude de cohérentisme cynique ou hédoniste. » (Chevalier, 2010, p. 518)

En effet, Peirce conçoit que l'enquête s'exécute uniquement jusqu'à l'atteinte de l'état de croyance. Ainsi, le but n'est pas la cohérence complète du discours mais l'apaisement du doute. Comme le rappelle Tiercelin (1993), Peirce ne prétend pas qu'il soit possible de parvenir à une croyance infailliblement « vraie ». Pour Peirce, le faillibilisme est la seule position théorique rationnelle : tout dans la science montre que la science n'est que probable et non nécessaire (Tiercelin, 1993)⁶⁶. Pour signifier l'idée d'une enquête qui ne vise pas à la cohérence globale, nous reprendrons la phrase de conclusion de Chevalier (2010, p. 523), à laquelle nous souscrivons : « *La connaissance pour nous n'est rien d'autre que cette (en)quête inaboutie* ».

3.3.2.2.2.3. Le travail du thérapeute : l'analyse logique

La vérité cohérence utilise donc le principe logique de non contradiction, en tant que pilier fondamental de l'avancement des connaissances. Ainsi, nous proposons que l'aide à l'enquête en thérapie soit pensée principalement au travers de la recherche des contradictions internes du discours du patient afin d'initier un changement dans la pensée et ce, jusqu'à l'atteinte d'un état de croyance satisfaisant. Aristote avait d'ailleurs vu le principe logique le plus indubitable dans la prohibition de la contradiction⁶⁷. L'idée serait donc de considérer le discours du patient en fonction de sa cohérence interne avec l'ensemble des « vérités » (propos) déjà énoncées dans le cadre même des consultations successives. Si le principe de non contradiction est vu comme le levier fondamental du changement cognitif, d'autres procédés issus de la logique formelle peuvent toutefois être employés, sans contrevenir aux fondamentaux épistémologiques de ce projet thérapeutique.

⁶⁶ Tiercelin rappelle que le faillibilisme peircien constitue un rempart contre le dogmatisme et le scepticisme radical, formes paresseuses de la connaissance. Ces idées ne sont pas sans rappeler, bien sûr, le falsificationnisme de Popper.

⁶⁷ Dans Métaphysique.

En effet, les manquements aux règles de la logique formelle font l'objet d'une importante littérature qu'il serait possible d'exploiter. Les erreurs de logiques tendent à apparaître sous des formes régulières et celles-ci ont largement été décrites. Par exemple, les syllogismes invalides, l'affirmation erronée d'un nombre limité de possibilités à un choix qui en contient davantage (erreur connu aussi sous le nom de « faux dilemme »), la généralisation abusive, les relations de cause à effet non établies ou non étayées, le changement de sujet sans prise de conscience (dérivé du « *punctus* », c'est-à-dire, du point débattu⁶⁸), les tautologies, etc. pourraient faire partie de l'arsenal thérapeutique du praticien. A un niveau plus conceptuel cette fois, d'autres manquements pourraient être repérées. Par exemple, le thérapeute pourrait faire remarquer des mots ou des énoncés qui ne conserveraient pas un sens univoque tout au long d'un raisonnement (ce qui contrevient au principe d'identité). D'une manière générale, les procédés qui permettraient d'initier un changement dans le système de pensée du patient sont vus sous l'angle d'un choix assumé de l'utilisation de la logique en thérapie.

L'une des caractéristiques fondamentales d'une telle pratique est de miser sur la capacité logique du patient, de manière à ce qu'il résolve lui-même les erreurs de logique repérées par le thérapeute. Cette méthode a donc pour caractéristique de s'appuyer sur la compétence rationnelle du patient. Lorsqu'une contradiction est pointée, la théorie de Peirce, comme beaucoup d'autres en épistémologies, conçoit en effet, qu'un doute s'installe, source de malaise, dont l'apparition entraîne nécessairement une disposition à le faire disparaître.

« En ce sens, le doute a une parenté avec le désir. Au reste, ce que Peirce écrira vers 1887 du désir pourrait s'appliquer presque sans changement au doute : « la formule générale de tous nos désirs peut être considérée comme celle-ci : ôter un stimulus. Tout homme travaille activement à mettre un terme à cet état de choses qui le pousse maintenant au travail. » (W6.193)[⁵⁴] Le doute conduit à la croyance (donc à l'action) comme le désir à l'action, car il est une sorte de « désir de croyance », intrinsèquement douloureux donc moteur. » (Chevalier, 2010, p. 221)

Une autre de ses caractéristiques importantes est de ne fournir aucune matière supplémentaire à la réflexion du patient, ni en termes propositionnelles, ni en termes d'agencement logique. Dans cette optique, il ne s'agit pas d'adopter une démarche contre

⁶⁸ L'expression « *to the point* », en anglais, est utilisée pour transmettre la même idée.

argumentative ni non plus d'alimenter, par de nouvelles propositions et prémisses, la « machine à résoudre les problèmes ». Le thérapeute se focalise sur le discours même du patient afin d'identifier, en son sein, des manquements aux principes de la logique formelle. L'un des avantages important d'une telle pratique est de se prémunir du phénomène de réactance du patient, par lequel une personne qui croit voir sa liberté d'agir et ou de croire confisquée, limitée, ou contrainte, tend à la rétablir par une posture de fermeture à l'opresseur. Il s'agit d'un phénomène bien connu en thérapie par lequel le patient peut, par exemple, refuser fermement et définitivement une interprétation ou intervention du thérapeute jugée abusive. Ainsi, le fait que le thérapeute n'ait pour matière que celle provenant de la pensée du patient permet de minimiser cet écueil.

L'effet d'une telle pratique serait alors comparable à celui produit par un bâton soulevant une pierre, qui permet de la mettre en mouvement, sans que l'on puisse dire, pour autant, quelle direction prendra la pierre. Notons ici que cette métaphore est employée dans le cadre de thérapies plus directement apparentées aux épistémologies constructivistes, à savoir : les thérapies systémiques⁶⁹. Concernant cette métaphore, il serait faux de concevoir que la trajectoire aléatoire de la pierre implique de conférer à la pratique thérapeutique elle-même ce même caractère. L'acte par lequel le thérapeute agit sur la pensée du patient (tout comme le mouvement du bâton envers la pierre) doit être, à notre sens, précis et contrôlé. Si les pistes thérapeutiques développées dans ce travail, en tant qu'elles sont issues d'un travail théorique et épistémologique requiert nécessairement un travail postérieur de standardisation afin de pouvoir être soumis à des tests expérimentaux, il faut cependant souligner que cette thérapeutique dont le processus actif est la logique, nous semble parfaitement se prêter à la réalisation d'essais contrôlés, au-delà même du débat existant concernant la pertinence de tels essais en thérapies (Hendrick, 2009). D'ailleurs, ces propositions peuvent se rapprocher d'autres pratiques thérapeutiques qui ont elles-mêmes à de nombreuses reprises fait l'objet de tests expérimentaux (ex. Rapport Inserm, 2012). Si les recherches théoriques ne sont pas les recherches les plus répandues à l'heure actuelle en psychologie, nous pensons cependant

⁶⁹ Citons ici G. Bateson (1904-1980), connu pour sa théorie psychothérapeutique du *double bind* (double lien) qui suscita, comme le souligne Le Moigne (p. 62), une recherche thérapeutique originale connue sous le nom des psychothérapies familiales et, plus généralement, systémiques. Evoquons également ici un autre mouvement ancré dans les épistémologies constructivistes, auquel sont associés les noms de H. Von Foster ou F. Varela et ou H. Maturana. Celui-ci insiste sur le caractère récursif et auto-organisateur de la connaissance et la notion d'autopoïèse lui est associée.

qu'elles ont valeur à apporter une contribution à part entière, en tant que pierre mesurée d'un édifice élargi.

Enfin, si nous avons choisi d'emprunter les concepts peirciens pour leur pertinence épistémologique, soulignons ici cependant que le rapprochement entre connaissance scientifique et connaissance commune autorise d'autres emprunts. D'ailleurs, plusieurs thèses en épistémologies tendent à décrire le processus de connaissance en des termes qui se prêteraient également à une perspective constructiviste et pragmatique de la pratique thérapeutique. Pour prendre l'exemple des thèses abordées dans ce travail, il est, en effet, possible d'énoncer des idées similaires. Pour emprunter le vocabulaire de Kuhn, l'idée du projet thérapeutique présenté ci-dessus pourrait être traduit en termes de mise en évidence des « anomalies », c'est-à-dire, des observations qui ne parviendraient pas à se « couler dans les boîtes préformées et inflexibles du paradigme » du patient. En termes Popperiens, l'objectif pourrait être repensé en termes de cohérence du schéma cognitif du patient. Toute contradiction observée *dans le discours* même du patient pourrait lui être soulignée de manière à ouvrir une possibilité qu'il résolve sa contradiction par l'élaboration d'une pensée nouvelle, source potentielle de directives d'action. Evoquons ici que l'idée qu'une théorie doive se rendre falsifiable en élaborant *en son sein* des énoncés virtuels falsificateurs peut s'apparenter à une vision constructiviste de la mise à l'épreuve d'une théorie. En effet, la thèse de Popper permet la validation d'une théorie en tant que scientifique sur la base de l'existence d'énoncés falsificateurs, énoncés conçus sur le plan conjectural en amont de toute expérience et élaborés sur la base des concepts même de la théorie. Cette conception nous semble, dès lors, pouvoir être rapprochée de la perspective kantienne de l'expérimentation qui considère l'expérience comme une source d'information balisée par la théorie elle-même.

3.3.2.2.2.4. *Caractères différentiels*

Pour finir, nous proposons à présent d’esquisser quelques points de convergences et de divergences avec les pratiques décrites en amont (3.3.1. Contexte) afin de préciser les spécificités propres des orientations thérapeutiques présentées dans ce chapitre. Mais précisons, au préalable, un point d’importance : l’aide à l’enquête logique nous semble devoir être considérée en tant qu’outil thérapeutique supplémentaire à appliquer en fonction d’indications de pertinence clinique relativement aux pratiques existantes. Ensuite, il est possible de souligner que celles-ci rejoignent quelques peu à la fois les thérapies cognitives et la thérapie ACT concernant l’idée selon laquelle :

« En général, il ne vient à l’idée de personne de se poser des questions sur la validité de ses pensées. On tend à considérer les idées comme si elles étaient la reproduction fidèle du monde extérieur. On attache la même valeur à ses pensées qu’aux perceptions du monde extérieur. » (Beck, 1976, p. 193)

Qu’il s’agisse d’une remise en question de la véracité de ses pensées (thérapies cognitives) ou d’une acceptation de celles-ci axée sur une invitation à la défusion (thérapie ACT), les tendances en psychologie appliquée orientent bien souvent les pratiques vers un travail de prise de distance ou de regard critique envers les cognitions du patient. Le bien-nommé « trouble psychologique » semble, en effet, trouver son antidote premier dans une sorte de remise en question (distanciée ou critique) des pensées spontanées. Si, dans le cadre de l’analyse du comportement, le remède est bien souvent considéré passer par le comportement et son rapport à l’environnement, il n’en reste pas moins que les thérapeutiques qui s’inscrivent dans le cadre des trois temps de la psychologie comportementale et cognitive, tendent à flirter avec cette idée, par ailleurs véhiculée par des pratiques thérapeutiques d’horizons plus éloignés. L’ouverture conceptuelle que notre travail théorique nous a amené à proposer nous entraîne à rejoindre cette position thérapeutique.

Un autre point de convergence, qui concerne cette fois uniquement les thérapies cognitives, renvoie au fait que celles-ci conçoivent que le thérapeute se doit de partir du discours du patient. Beck (p. 22) écrivait : *« il nous faut entrer dans son système conceptuel et chercher à voir le monde au travers de ses propres yeux »*. Nous rejoignons pleinement cette perspective. Or, cet aspect se distingue de la thérapie ACT qui ne se focalise pas sur les

cognitions du patient mais encourage à considérer les pensées avant tout pour ce qu'elles sont, de simples pensées, sans égard au contenu-même du discours.

Pareillement, les directions thérapeutiques proposés en amont ont, comme les thérapies cognitives, pour objectif d'agir sur les pensées ou cognitions du patient. Ces thérapies ont, en effet, pour caractéristique essentielle de cibler les pensées du patient dans l'objectif d'un retentissement sur le plan comportemental et émotionnel. Notons que cet aspect se différencie des pratiques de la thérapie ACT qui cible, en premier lieu, l'acceptation des pensées et la défusion capable d'amorcer le changement par un engagement comportemental envers les valeurs du patient.

Toutefois, les orientations thérapeutiques présentées dans ce travail investissent le projet de modifier les pensées dans un cadre épistémologiquement fondamentalement différent. La perspective phénoménologique que nos considérations épistémologiques nous ont amené à adopter différencie irrémédiablement ces deux approches. Alors que les fondements mêmes de ces thérapies renferment l'idée d'une modification des pensées du patient conçue en lien avec la notion d'objectivité de la cognition, les fondements constructivistes (et phénoménologiques) du projet thérapeutique esquissés dans ce travail interdisent de concevoir le travail en termes de « réajustement » de la pensée du patient vis à vis d'une réalité objective. En effet, alors que l'approche thérapeutique proposée ici s'inscrit dans une épistémologie constructiviste, les thérapies cognitives peuvent davantage être rapprochées des épistémologies que Le Moigne (1995) nomme positivistes et réalistes. Les extraits ci-dessous laissent clairement transparaître cet aspect :

« Le thérapeute cognitiviste incite le patient à appliquer les mêmes techniques de résolution de problème que celles qu'il a utilisées tout au long de sa vie, pour corriger sa façon de penser erronée. Ses problèmes sont le fruit de distorsions de la réalité, lesquelles sont basées sur des postulats et des interprétations erronés. Ces distorsions trouvent leurs origines dans un apprentissage défectueux au cours du développement de l'individu. On peut formuler le traitement d'une façon simple : le thérapeute aide le patient à identifier les aspects erronés de sa façon de penser, et à apprendre des façons plus réalistes pour formuler ses expériences » (Beck, 1976, p. 25).

Ou bien encore :

« Nous constatons parfois que les réactions d'un individu à un évènement sont complètement inappropriées, ou bien tellement excessives, qu'elles paraissent anormales. Si nous le questionnons, nous découvrons souvent qu'il a mal interprété la situation. Son erreur d'interprétation est constituée d'un tissu de significations qui s'écartent logiquement de la réalité (lorsqu'elles ne sont pas basées sur une information erronée) peuvent être, à juste titre, qualifiées de déviantes. Comme nous le verrons, les significations déviantes constituent les distorsions cognitives, qui sont au centre des troubles émotionnels. » (Beck, 1976, p. 49)

S'éloignant de telles perspectives, les directions thérapeutiques proposées n'ont pas pour objectif de « faire correspondre » les cognitions du patient avec la réalité mais simplement d'impulser un changement dans le système de pensée de la personne. Elles n'envisagent pas non plus le trouble psychologique comme la conséquence d'un manque de rationalité du patient. Et aucun objectif précis n'est recherché par le thérapeute. Alors que la thérapie cognitive tente de remédier aux « distorsions » cognitives du patient, les orientations thérapeutiques proposées dans ce travail n'impliquent aucune affirmation sur les liens entre les cognitions du patient et la réalité et donc aucun objectif à atteindre qui serait de l'ordre de l'acquisition d'une pensée plus réaliste.

Une autre divergence peut être vue dans le fait qu'aucune indication ni précision n'est donnée sur ce que contient de pensées un état de croyance insatisfaisant ou satisfaisant. En effet, alors que la thérapie cognitive tente, par certaines pratiques, de parvenir à certaines croyances et à en évincer d'autres, la thérapie proposée ici n'a pas un tel objectif. Par exemple, Ellis (1961) propose de combattre certaines pensées irrationnelles pour les remplacer par des pensées rationnelles (ex : « *Idee irrationnelle n°1 : vous devez obtenir l'approbation ou l'amour de tous les gens qui comptent pour vous* » (p. 136)). A l'inverse, les orientations thérapeutiques proposées ici éloignent toutes perspectives de normativité, tout comme toute position dominante du thérapeute en termes de contenu de croyance. Il ne fait qu'aider une enquête réalisée, en premier lieu, par le patient et dont il ne maîtrise pas la fin en termes de stabilisation de la croyance. Son intervention, en termes de contenu, est restreinte au minimum. Le thérapeute, en se contentant d'énoncer les manquements aux règles de la

logique formelle, a une posture que l'on pourrait qualifier de moins interventionniste ou moins directive.

En outre, si la thérapie d'aide à l'enquête logique du patient partage certaines techniques avec les thérapies cognitives, elle se différencie par le fait, d'une part, qu'elle n'inclut pas toutes les pratiques dispensées dans le cadre des thérapies cognitives et, d'autre part, qu'elle en inclue d'autres, relatives à l'analyse logique. D'une manière générale, tout ce qui n'est pas repérage d'une erreur logique dans le discours même du patient ne fait pas partie de la thérapeutique du projet cohérentiste d'inspiration peircienne. En conséquence de son positionnement épistémologique, la pratique thérapeutique ici proposée n'intègre pas, par exemple, les techniques qui alimentent la pensée du patient (ex : la recherche d'hypothèses alternatives ou d'interprétations plus réalistes). Elle s'éloigne ainsi de toute idée de « *bataille argumentative* » (pour reprendre les mots de Ellis, 1961, p.59) entre le patient et le thérapeute. Également, elle refuse les techniques de remise en cause des pensées du patient que l'on pourrait dire « interventionniste », dans le sens où le patient est incité à remettre en cause ses pensées selon un cadre ou une procédure standardisée préétablie (ex : « examen de l'évidence »). Elle n'inclut pas non plus les techniques centrées sur le comportement (auto-observation du comportement, repérage des évitements et exposition progressive, etc.), ni les techniques de motivation au changement, parmi d'autres.

La focalisation sur le repérage des erreurs logiques dans le cadre d'une perspective cohérentiste en tant qu'instrument thérapeutique a l'avantage de circonscrire la pratique du thérapeute. L'idée étant que le thérapeute puisse développer une expertise délimitée et spécifique autour d'une utilisation assumée de la logique en thérapie, impliquant, de fait, une forte proximité avec les recherches en logique formelle.

En conclusion de cette section, disons que le projet thérapeutique ci-dessus développé se situe, sans doute, dans un entre-deux entre la thérapie ACT et les thérapies cognitives. Il rejoint la thérapie ACT dans sa dimension a-ontologique de la connaissance et promeut avec elle l'idée de déposséder les pensées de l'idée d'une vérité objective. Elle partage avec elle l'idée d'amener le patient à considérer les pensées simplement pour ce qu'elles sont : des pensées ; et non le reflet de la réalité. A l'instar des thérapies cognitives, le cœur de notre projet prévoit nonobstant un changement au niveau de la pensée, des croyances ou cognitions du patient. Elle partage avec elles l'idée d'une utilisation de la logique, considérée par contre

comme le cœur actif et unique de la thérapie. Ses forces résident sans doute dans la distance prise avec des pratiques normatives et directives, ainsi que dans le rôle central alloué à la propre rationalité du patient. Si le thérapeute a pour but d'identifier les contradictions internes de son discours, cette idée est cependant consubstantielle à celle d'un faillibilisme nécessairement associé à la pensée de toute personne, qu'il soit patient ou non. Cet aspect est, en outre, susceptible de contribuer à éloigner le risque d'une stigmatisation des patients ainsi que celui des dérives d'un usage abusif de la nosographie.

CONCLUSION GENERALE

De la naissance de la psychologie, en tant que discipline séparée de la philosophie aux thèses de Kuhn ou Popper, en passant par le projet de Watson ou celui de Skinner, le présent travail a été amené à côtoyer de front un questionnement qui n'apparaît toutefois qu'en filigrane : comment et selon quel(s) critère(s) est-il possible de distinguer les discours de manière à s'assurer, peu ou prou, que la voie de connaissance empruntée chemine bien dans la direction souhaitée. Qu'il s'agisse du rejet positiviste des énoncés métaphysiques, du principe de parcimonie, de la maxime pragmatiste ou bien encore du falsificationnisme, toutes ces thèses peuvent s'entendre en tant que moyen de se prémunir des discours abscons qui mènent la pensée dans des impasses. Il apparaît, en effet, qu'un ou plusieurs critère(s) de démarcation doi(ven)t être adopté(s) de manière à aiguiller la construction de nos convictions, par-delà leur caractère inévitablement temporaire. Le regard que le présent travail porte sur les origines et les évolutions du courant de l'analyse du comportement a permis de considérer ses enjeux actuels sous l'angle de l'influence de ses axiomes fondateurs. Le constat de la difficulté durable de parvenir à une explication consensuelle du langage et de la cognition nous a amené à proposer de revenir sur le rejet des inférences théoriques internes. Nous avons engagé alors une réflexion sur l'idée que la dimension pragmatique de ce courant puisse être assortie d'une perspective constructiviste de la connaissance et développé l'idée que cette perspective puisse être déclinée en thérapie au travers de l'idée d'analyser la cohérence interne du discours par une utilisation assumée de la logique. Notre projet est en cela d'autant plus peircien que Peirce prophétisait, comme le rappelle Chevalier (2010, p. 253), que la psychologie serait la grande science des cent ans à venir, à condition que la logique exerce sur elle une influence de poids. La logique, en tant que pierre de touche négative de la vérité, nous semble, en effet, constituer un outil précieux tant pour la connaissance scientifique que commune. Le terme « négative » devant ici être souligné en tant qu'il implique l'idée – souvent décriée par certains partisans d'un scientisme moderne – d'un renoncement à toute ambition de vérité. Si cette idée est souvent associée à un relativisme absolu, elle n'en est toutefois pas intrinsèquement porteuse et nous rejoignons, à l'inverse, l'idée de la nécessité de concevoir le

moyen de distinguer les discours selon une échelle de hiérarchisation prémunissant de ce relativisme. Enfin, pour conclure ce travail, nous souhaiterions revenir sur son aspect interdisciplinaire qui, s'il a été incité par les questionnements théoriques actuellement en jeu en analyse du comportement, peut également être étayé par une perspective constructiviste de la connaissance. En effet, celle-ci, en supposant que toute connaissance est produite projectivement, argumente l'idée selon laquelle il ne saurait y avoir de différence définitive de statut entre connaissance scientifique et connaissance philosophique (Le Moigne, 1995, p. 118). Force est d'ailleurs de constater que, alors même que la psychologie peut être vue en tant que discipline emblématique du clivage entre science et philosophie, celle-ci se trouve de part en part rattrapée par les débats philosophiques auxquels elle avait cru pouvoir échapper. Ce clivage entre philosophie et psychologie étant, somme toute, récent dans l'histoire de la pensée, il peut être supposé, si ce n'est espéré, qu'il soit une période transitoire bientôt révolue.

BIBLIOGRAPHIE

- Altenloh, E. (s. d.). *0. Act en quelques mots*. En ligne https://contextualscience.org/0_act_en_quelques_mots, consulté le 20 juin 2015.
- American Psychological Association. (2015). *About Behavior Analysis*. En ligne <http://www.apadivisions.org/division-25/about/index.aspx>, consulté le 20 juin 2015.
- Augustson, K. G., et Dougher, M. J. (1992). Teaching conditional discrimination to young children. *Experimental Analysis of human behavior bulletin*, 9, 21-24.
- Baer, D. M., Peterson, R. F., et Sherman, J. A. (1967). The development of imitation by reinforcing behavioral similarity to a model, *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 10, 405-416.
- Barnes-Holmes, D. (2000). Behavioral pragmatism : No place for reality and truth. *Behavior Analyst*, 23, 191-202.
- Beck, A. T. (2010). *La thérapie cognitive et les troubles émotionnels*. (B. Pascal, Trad.). Bruxelles : Editions De Boeck Université. (Oeuvre originale publiée en 1976).
- Bélangier, J. (1978). Images et réalités du béhaviorisme. *Philosophiques*, 5, 3-110.
- Berens N. M., et Hayes, S. C. (2007). Arbitrarily applicable comparative relations : Experimental Evidence for relational operants. *Journal of Applied Behavior Analysis*, 40, 45-71.
- Blackledge, J. T. (2003). An introduction to relational frame theory : Basics and applications. *The Behavior Analyst Today*, 3, 421-433.
- Blackledge, J. T. (2007). Disrupting verbal processes : cognitive defusion in acceptance and commitment therapy and other mindfulness-based psychotherapies. *The Psychological Record*, 57, 555-576.
- Blanché, R. (1972). *L'Épistémologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Boelens, H. (1990). Emergent simple discrimination in children : Role of contiguity. *Behavioural Processes*, 22, 13-21.
- Boelens, H. (1994). A traditional account of stimulus equivalence. *Psychological Record*, 44, 587-605.
- Boelens, H., et Smeets, P. (1990). An analysis of emergent simple discrimination in children. *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 42, B, 135-152.

- Burgos, J. (2003). Laudable goals, interesting experiments, unintelligible theorizing [Review of the book *Relational frame theory : A post-Skinnerian account of human language and cognition*]. *Behavior and Philosophy*, 31, 19-45.
- Carr, D., Wilkinson, K. M., Blackman, D., et McIlvane, W. J. (2000). Equivalence classes in individuals with minimal verbal repertoires. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 74, 101-114.
- Catania, A. C. (1998). *Learning* (4^e ed.). Cornwall-on-Hudson : Sloan Publishing.
- Catania, A. C., Matthews, B. A., et Shimoff, E. (1982). Instructed versus shaped human verbal behavior : interactions with non-verbal responding. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior* 38, 233-248.
- Chauviré, C. (2010). Aux sources de la théorie de l'enquête : la logique de l'abduction en Peirce. *Revista Colombiana de Filosofía de la Ciencia*, X, 20-21, p. 27-56.
- Chevalier, J. M. (2010). *Les Lois de l'esprit chez Charles S. Peirce*. Thèse de Doctorat en Philosophie non publiée, Université Paris-Est, Paris.
- Chomsky, N. (1959). Review of B. F. Skinner's *Verbal Behavior*. *Language*, 35, 26-58.
- Clément, C. (2013). *Conditionnement, apprentissage et comportement humain*. Paris : Dunod.
- Centre National de la Recherche Scientifique. (2002). *Projet d'établissement*. En ligne <http://www.cnrs.fr/strategie/projet.html>.
- Cooper J. O, Heron T. E, et Heward W. L. (2007). *Applied behavior analysis* (2^e ed.). Upper Saddle River : Pearson.
- Cottraux, J. (2001). *Les thérapies comportementales et cognitives* (3^e éd.). Paris : Masson.
- Cottraux, J. (2006). *Les thérapies cognitives*. Paris : Retz.
- Darcheville, J. C. (1993). Le contrôle par les instructions et la relation d'équivalence entre les stimulus. *Acta comportementalia*, 1, (2), p. 178-193.
- Darwin, C. (1992) *L'origine des espèces*. (E. Barbier, Trad.). Paris : Flammarion. (Œuvre originale publié en 1859).
- Day, W. F. (1969). On certain similarities between the *Philosophical Investigations* of Ludwig Wittgenstein and the operationism of B. F. Skinner. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 12, 489-506.
- De Rose, J. C., McIlvane, W. J., Dube, W. V., et Stoddard, L. T. (1988). Stimulus class formation and functional equivalence in moderately retarded individuals' conditional discrimination. *Behavioural Processes*, 17, 167-175.
- Dinsmoor, J. A. (1995). Stimulus control : part II. *The behavior Analyst*, 18, 253-269.

- Dixon, M. H., et Spradlin, J. E. (1976). Establishing stimulus equivalence among retarded adolescents. *Journal of Experimental Child Psychology*, 21, 144-164.
- Donahoe, J. W., et Palmer, D. C. (1994). *Learning and complex behavior*. Boston : Allyn & Bacon.
- Dortier, J. F. (2013). Les philosophes face à la science. In T. Lepeltier (ed.), *Histoire et philosophie des sciences* (pp. 153-156). Auxerre : Sciences Humaines Editions.
- Dougher, M. J., Augustson, E., Markham, M. R., Grennway, D. E., et Wulfert, E.W. (1994). The transfer of respondent eliciting and extinction functions through stimulus equivalence classes. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 62, 331-351.
- Dougher, M. J., et Markham, M. R. (1996). Stimulus classes and the untrained acquisition of stimulus functions. In T. R. Zentall et P. M. Smeets (eds.), *Stimulus class formation in humans and animals* (pp. 137-152). Amsterdam : Elsevier.
- Dube, W. V., McIlvane, W. J., Maguire, R. W., Mackay, H. A., et Stoddard, L. T. (1989). Stimulus class formation and stimulus-reinforcer relations. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 51, 65-76.
- Dwyer, D. M. (2000). Formation of a novel preference and aversion by simultaneous activation of the representations of absent cues. *Behavioural Processes*, 48, 159-164.
- Dwyer, D. M., Mackintosh, N. J., et Boakes, R. A. (1998). Simultaneous activation of the representations of absent cues results in the formation of an excitatory association between them. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, 24, 163-171.
- Dymond, S., et Rehfeldt, R. (2000). Understanding complex behavior : The transformation of stimulus functions. *The Behavior Analyst*, 23, 239-254.
- Dymond, S., et Barnes, D. (1995). A transformation of selfdiscrimination response functions in accordance with the arbitrarily applicable relations of sameness, more than, and less than. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 64, 163-184.
- Dymond, S., et Barnes, D. (1996). A transformation of self-discrimination response functions in accordance with the arbitrarily applicable relations of sameness and opposition. *The Psychological Record*, 46, 271-300.
- Ellis, A., et Harper, R. (2007). *La thérapie émotive-rationnelle* (Editions Ambre, Trad.). Paris : Editions Ambre. (Œuvre originale publiée en 1961).
- Eraldi-Gackière, D., et Graziani, P. (2007). *Exposition et désensibilisation*. Paris : Dunod.
- Ferster, C. B., et Skinner, B. F. (1957). *Schedules of reinforcement*. New York : Appleton-Century-Crofts.
- Frank, A. J., et Wasserman, E. A. (2005). Associative symmetry in the pigeon after successive matching-to-sample training. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 84, 147-165.

- Friman, P. C., Hayes, S.C., et Wilson, K.G. (1998). Why behavior analysts should study emotion : the example of anxiety. *Journal of Applied Behavior Analysis*, 31, 137-156.
- Galizio, M. (1979). Contingency-shaped and rule-governed behaviour : Instructional control of human loss-avoidance. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 31, 28-46.
- Gallina, J. M. (2011). Les représentations : un enjeu pour les sciences cognitives. In N. Bault, V. Chambon, N. Maïonchi-Pino, F.X. Pénicaud, B. Putois et J.M. Roy (eds.), *Peut-on se passer de représentations en sciences cognitives ?* (pp. 13-31). Bruxelles : Editions De Boeck.
- Gardner, H. (1993). *Histoire de la révolution cognitive, la nouvelle science de l'esprit* (J.-L. Peytavin, Trad.). Paris : Editions Payot. (Oeuvre originale publiée en 1985).
- Green, G., et Saunders, R. S. (1998). *Stimulus equivalence*. In K. A. Lattal et M. Perone (eds.), *Handbook of research methods in human operant behavior* (pp. 229-262). New York : Plenum Press.
- Hall, G. (1996). Learning about associatively activated stimulus representations : Implications for acquired equivalence and perceptual learning. *Animal Learning & Behavior*, 24, 233-255.
- Hall, G., Mitchell, C., Graham, S., et Lavis, Y. (2003). Acquired equivalence and distinctiveness in human discrimination learning : Evidence for associative mediation. *Journal of Experimental Psychology : General*, 132, 266-276.
- Hall, G., Ray, E., et Bonardi, C. (1993). Acquired equivalence between cues trained with a common antecedent. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, 19, 391-399.
- Haute Autorité de Santé. (2012). *Autisme et autres troubles envahissants du développement : interventions éducatives et thérapeutiques coordonnées chez l'enfant et l'adolescent*. En ligne http://www.has-sante.fr/portail/plugins/ModuleXitiKLEE/types/FileDocument/doXiti.jsp?id=c_1224080, consulté le 21 juin 2015.
- Harzem, P. (2004). Behaviorism for new psychology : what was wrong with behaviorism and what is wrong with it now. *Behavior and Philosophy*, 32 (1), 5-12.
- Hayes, S. C. (1989). Nonhumans have not yet shown stimulus equivalence. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 51, 385-392.
- Hayes, S. C., Barnes-Holmes, D., et Roche, B. (2001). *Relational Frame Theory : A Post-Skinnerian account of human language and cognition*. New York : Plenum Press.
- Hayes, S. C., Brownstein, A. J., Devany, J. M., Kohlenberg, B. S., et Shelby, J. (1987). Stimulus equivalence and the symbolic control of behavior. *Mexican Journal of Behavior Analysis*, 13, 361-374.

- Hayes, S. C., Brownstein, A. J., Haas, J. R., et Greenway, D. E. (1986). Instructions, multiple schedules, and extinction : Distinguishing rule-governed from schedule-controlled behavior. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, *46*, 137-147.
- Hayes, S. C., Brownstein, A. J., Zettle, R. D., Rosenfarb, I., et Korn, Z. (1986). Rule-governed behavior and sensitivity to changing consequences of responding. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, *45*, 237-256.
- Hayes, S. C., Kohlenberg, B. S., et Hayes, L. J. (1991). The transfer of specific and general consequential functions through simple and conditional equivalence relations. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, *56*, 119-137.
- Hayes, S. C., Strosahl, K., et Wilson, K. G. (1999). *Acceptance and commitment therapy: An experiential approach to behavior change*. New York : Guilford Press.
- Hayes, S. C., Wilson, K. G., Gifford, E. V., Follette, V. M., et Strosahl, K. (1996). Experiential avoidance and behavior disorders : A functional dimensional approach to diagnosis and treatment. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, *64*, 1152-1168.
- Hayes, S. C. (2004). Acceptance and commitment therapy, relational frame theory, and the third wave of behavior therapy. *Behavior therapy*, *35*, 639-665.
- Hendrick, S. (2009). Problématique et méthodologie de l'évaluation des psychothérapies. *Thérapie Familiale*, *30* (2), p. 147-165.
- Herrnstein, R. J. (1961). Relative and absolute strength of response as function of frequency of reinforcement. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, *4*, 267-272.
- Herrnstein, R. J., Loewenstein, G. F., Prelec, D., et Vaughan, W. (1993). Utility maximization and melioration : Internalities in individual choice. *Journal of Behavioral Decision Making*, *6*, 149-185.
- Holland, P. C. (1981). Acquisition of representation mediated conditioned food aversions. *Learning and Motivation*, *12*, 1-18.
- Honey, R. C. (1990). Stimulus generalization as a function of stimulus novelty and familiarity in rats. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, *16*, 178-184.
- Honey, R. C., et Hall, G. (1989). The acquired equivalence and distinctiveness of cues. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, *15*, 338-346.
- Horne, P. J., et Lowe, C. F. (1996). On the origins of naming and other symbolic behavior. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, *65*, 185-241.
- Iwata, B., Dorsey, M., Slifer, K., Bauman, K., et Richman, B. (1982). Toward a functional analysis of self-injury. *Analysis and Intervention of Developmental Disabilities*, *2*, 3-20.

- Kant, E. (1997). *Critique de la Raison Pure* (A. Renaut, Trad.). Paris : Flammarion. (Version originale publiée en 1787).
- Kitchener, R. F. (2004). Logical positivism, naturalistic epistemology and the foundations of psychology. *Behavior and philosophy*, 32, 37-54.
- Kohlenberg, B. S., Hayes, S. C., et Hayes, L. J. (1991). The transfer of contextual control over equivalence classes through equivalence classes : A possible model of social stereotyping. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 56, 505-518.
- Kudadjie-Gyamfi, E., et Rachlin, H. (2002). Rule-governed versus contingency-governed behavior in a self-control task : Effects of changes in contingencies. *Behavioural processes*, 57, 29-35.
- Kuhn, T. S. (1972). *La Structure des Révolutions Scientifiques* (L. Meyer, Trad.). Paris : Flammarion. (Oeuvre originale publiée en 1962).
- Lazar, R. M. (1977). Extending sequence-class membership with matching to sample. *Journal of Experimental Analysis of Behavior* 27, 381-392.
- Le Moigne, J. L. (1995). *Les épistémologies constructivistes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Ny, J. F. (2005). *Comment l'esprit produit du sens ?* Paris : Odile Jacob.
- Léonhardt, J. L. (2008). *Le rationalisme est-il rationnel ? : L'homme de science et sa raison*. Lyon : Parangon.
- Leslie, J. (2002). *Essential Behaviour analysis*. London : Hodder Arnold.
- Markham, R. G., et Markham, M. R. (2002). On the role of covarying functions in stimulus class formation and transfer of function. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 78, 509-525.
- McDonagh, E. C., McIlvane, W. J., et Stoddard, L. T. (1984). Teaching coin equivalences via matching to sample. *Applied Research in Mental Retardation*, 5, 177-197.
- Marr, J. (1984). Conceptual approaches and issues. *Journal of the experimental analysis of behavior*, 42 (3), 353-362.
- McIntire, K. D., Cleary, J., et Thompson, T. (1987). Conditional relations by monkeys : Reflexivity, symmetry and transitivity. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 47, 279-285.
- Monestès, J. L., et Villatte, M. (2011). *La thérapie d'acceptation et d'engagement*. ACT. Paris : Elsevier Masson.
- Montreuil, N., et Magerotte, G. (1994). *Pratique de l'intervention individualisée*. Bruxelles : Editions De Boeck.
- Moore, J. (1985). Some historical and conceptual relations among logical positivism, operationism, and behaviorism. *The Behavior Analyst*, 8(1), 53-63.

- Moore, J. (1995). Some historical and conceptual relations among logical positivism, behaviorism, and cognitive psychology. In J. T. Todd et E. K. Morris (Eds.), *Modern perspectives on B. F. Skinner and contemporary behaviorism* (pp. 51-74). Westport : Greenwood Press.
- Moore, J. (2011). Behaviorism. *The Psychological Record*, 61 (3), 449-464.
- Moxley, R. A. (2001). Sources for Skinner's pragmatic selectionism in 1945. *The Behavior Analyst*, 24(2), 201-212.
- Moxley, R. A. (2002). Some more similarities between Peirce and Skinner. *The Behavior Analyst*, 25, 201-214.
- Moxley, R. A. (2005). Ernst Mach and B. F. Skinner : Their similarities with two traditions for verbal behavior. *The Behavior Analyst*, 28(1), 29-48.
- O'Donnell, J., et Saunders, K. J. (2003). Equivalence relations in individuals with language limitation and mental retardation. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 80, 131-157.
- Palmer, D. C. (2004). Data in search of a principle : A review of S. C. Hayes, D. Barnes Holmes, et R. Roche (Eds.), *Relational frame theory : A post-Skinnerian account of human language and cognition*. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 81, 189-204.
- Parot, F., et Richelle, M. (1992). *Introduction à la psychologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pavlov, I. P. (1927). *Conditioned reflexes : An investigation of the physiological activity of the cerebral cortex* (G. V. Anrep, Trad.). London : Oxford University Press. (Œuvre originale publiée en 1927). En ligne <http://psychclassics.yorku.ca/Pavlov/>, consulté le 21 juin 2015.
- Peirce, C. S. (1879). La logique de la science. *La revue Philosophique de la France et de l'Étranger*. Troisième année, Tome VI, décembre 1878 et quatrième année, Tome VII, janvier 1879. doi : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.pec.log>.
- Pilgrim, C. (1996). Can the naming hypothesis be falsified ? *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 65 (1), 284-286.
- Popper, K. (1973). *La logique de la découverte scientifique* (N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Trads). Paris : Editions Payot. (Œuvre originale publiée en 1934).
- Putois, B. (2011). Les représentations sont-elles des « mensonges-pour-chercheurs ? ». In N. Bault, V. Chambon, N. Maïonchi-Pino, F.X. Pénicaud, B. Putois et J.M. Roy (eds.), *Peut-on se passer de représentations en sciences cognitives ?* (pp. 163-176). Bruxelles : Editions De Boeck.
- Quine, W. V. O. (1951), Two Dogmas of Empiricism. *The Philosophical Review*, 60, 20-43.

- Quine, W. V. O. (1977). *Le mot et la chose* (J. Dopp et P. Gochet, Trads). Paris : Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1960).
- Rachlin, H. (1990). Why do people gamble and keep gambling despite heavy losses ? *Psychological Science*, 1, 294-297.
- Rescorla, R. A. (1980). Simultaneous and successive associations in sensory preconditioning. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, 6, 207-216.
- Rizley, R. C., et Rescorla, R. A. (1972). Associations in second-order conditioning and sensory preconditioning. *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, 81, 1-11.
- Rescorla, R. A., et Holland, P. C. (1982). Behavioral studies of associative learning in animals. *Annual Review of Psychology*, 33, 265-308.
- Ribes-Iñesta, E. (2000). Instructions, rules, and abstraction : A misconstrued relation. *Behavior and Philosophy*, 28, 41-55.
- Ribes-Iñesta, E. (2001). About persistent conceptual confusion : A response to O'Hora and Barnes-Holmes. *Behavior and Philosophy*, 29, 27-29.
- Richelle, M. (1977). *B. F. Skinner ou le péril béhavioriste*. Bruxelles : Mardaga.
- Rizley, R. C., et Rescorla, R. A. (1972). Associations in second-order conditioning and sensory preconditioning. *Journal of Comparative and Physiological Psychology*, 81, 1-11.
- Roche, B., Kanter, J. W., Brown, K., Dymond, S., et Fogarty, C. (2008). A comparison of "direct" versus "derived" extinction of avoidance. *The Psychological Record*, 58, 443-464.
- Routier, C. (2005). *Le projet épistémologique de B.F. Skinner : une enquête critique autour des notions de connaissance et de langage, à l'aune du béhaviorisme radical*. Thèse de Doctorat en Psychologie non publiée. Université de Picardie Jules Verne, Amiens.
- Saunders, R. R., et Green, G. (1992). The nonequivalence of behavioral and mathematical equivalence. *Journal of Experimental Analysis of Behavior*, 57(2), 227-241.
- Saunders, R. R., et Green, G. (1996). Naming is not (necessary for) stimulus equivalence. *Journal of Experimental Analysis of Behavior*, 65(1), 312-314.
- Schusterman, R. J., et Kastak, D. (1993). Functional equivalence in a California sea lion : Relevance to animal social and communicative interactions. *Animal Behaviour*, 55 (5), 1087-1095.
- Shimoff, E., Catania, A. C., et Matthews, B. A. (1981). Uninstructed human responding : sensitivity of low-rate performance to schedule contingencies. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 36, 207-220.
- Seron, X., Lambert, J. L., et Van der Linden, M. (1977). *La modification du comportement. Théorie, Pratique, Ethique*. Bruxelles : Mardaga.

- Sidman, M. (1971). Reading and auditory-visual equivalences. *Journal of Speech and Hearing Research, 14*, 5-13.
- Sidman, M. (1994). *Equivalence relations and behavior : A research story*. Boston : Authors Cooperative.
- Sidman, M. (1997). Equivalence : A theoretical or a descriptive model ? *Mexican Journal of Behavior Analysis, 23*, 125-145.
- Sidman, M. (2000). Equivalence relations and the reinforcement contingency. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior, 74*, 127-146.
- Sidman, M., et Tailby, W. (1982). Conditional discrimination vs. matching to sample : An expansion of the testing paradigm. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior, 37*, 5-22.
- Sidman, M., Kirk, B., et Willson-Morris, M. (1985). Six-member stimulus classes generated by conditional-discrimination procedures. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior, 43*, 21-42.
- Skinner, B. F. (1938). *The behavior of organisms : An experimental analysis*. New York : Appleton-Century-Crofts.
- Skinner, B. F. (2011). *Science et comportement humain* (3è ed.) (A. et R. M. Gonthier-Werren, Trads). Paris : Editions In Press. (Œuvre originale publiée en 1953).
- Skinner, B. F. (1957). *Verbal behavior*. New York : Appleton-Century-Crofts.
- Skinner, B. F. (1995). *L'analyse expérimentale du comportement* (3è ed.) (A. M. et M. Richelle, Trads.). Bruxelles : Pierre Mardaga. (Œuvre originale publiée en 1969).
- Skinner, B. F. (1979). *Pour une science du comportement : le béhaviorisme* (F. Parot, Trad.). Neuchâtel : Delachaux et Niestlé. (Œuvre originale publiée en 1974).
- Skinner, B. F. (1984). Pourquoi je ne suis pas un psychologue cognitiviste. In M. P. Michiels-Phillippe (ed.), *L'observation*. Paris : Delachaux et Niestlé. (Œuvre originale publiée en 1977).
- Smyth, S., Barnes-Holmes, D., et Forsyth, J. P. (2006). A derived transfer of simple discrimination and self-reported arousal functions in spider fearful and non-spider fearful participants. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior, 85*, 223-246.
- Soler, L. (2007). Popper et Kuhn sur les choix inter-théoriques. *Philosophia Scientiæ, 11*(1), 99-130. En ligne <http://philosophiascientiae.revues.org/318>, consulté le 21 juin 2015, doi : 10.4000/philosophiascientiae.318

- Spradlin, J. E., Cotter, V. W., et Baxley, N. (1973). Establishing a conditional discrimination without direct training : A study of transfer with retarded adolescents. *American Journal of Mental Deficiency*, 77, 556-566.
- Steiner, P. (2008). Sciences cognitives, tournant pragmatique et horizons pragmatistes. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 15, p. 85-105.
- Steiner, P. (2013). Pragmatisme(s) et sciences cognitives : considérations liminaires. *Intellectica*, 60, 7-47.
- Stengers, I. (1993). *L'invention des sciences modernes*. Paris : La Découverte.
- Stromer, R. (1996). On the experimental analysis of naming and the formation of stimulus classes. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 65, 250-252.
- Stromer, R., et Osborne, J. G. (1982). Control of adolescents' arbitrary matching-to-sample by positive and negative stimulus relations. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 37, 329-348.
- Sundberg, M. L., et Michael, J. (2001). The benefits of Skinner's analysis of verbal behavior for children with autism. *Behavior Modification*, 25(5), 698-724.
- Tiercelin, C. (2013). *C. S. Peirce et le pragmatisme*. Paris : Collège de France. (Oeuvre originale publiée en 1993). En ligne <http://books.openedition.org/cdf/1985>, consulté le 21 juin 2015.
- Titchener, E. B. (1914). On "psychology as the behaviorist views it". *Proceedings of the American Philosophical Society*, 53, 1-17.
- Tonneau, F. (1993). Stimulus correlations in complex operant settings. *Behavioral and Brain Sciences*, 16, 393-394.
- Tonneau, F. (2001a). Equivalence relations : A critical analysis. *European Journal of Behavior Analysis*, 2, 1-33.
- Tonneau, F. (2001b). Equivalence relations : A reply. *European Journal of Behavior Analysis*, 2, 99-128.
- Tonneau, F. (2002). Who can understand relational frame theory ? A reply to Barnes-Holmes and Hayes. *European Journal of Behavior Analysis*, 3, 95-102.
- Tonneau, F. (2004). Verbal understanding and pavlovian processes. *The Behavior Analyst today*, 5(2), 158-169.
- Tonneau, F., et González, C. (2004). Function transfer in human operant experiments : The role of stimulus pairings. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 81, 239-255.
- Tonneau, F., et Sokolowski, M. B. C. (1997). Standard principles, nonstandard data, and unsolved issues. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 68, 266-270.

- Tonneau, F., Abreu, N. K., et Cabrera, F. (2004). Sitting on the word “chair”: Behavioral support, contextual cues, and the literal use of symbols. *Learning and Motivation*, 35, 262-273.
- Tonneau, F., Arreola, F., et Martinez, A. (2006). Function transformation without reinforcement. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 85, 393-405.
- Tonneau, F. (2008). The Concept of Reinforcement : Explanatory or descriptive. *Behavior and Philosophy*, 36, 87-96.
- Vaughan, W., Jr. (1988). Formation of equivalence sets in pigeons. *Journal of Experimental Psychology : Animal Behavior Processes*, 14, 36-42.
- Virieux, R. (1966). *L'épistémologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Ward-Robinson, J., et Hall, G. (1999). The role of mediated conditioning in acquired equivalence. *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 52(B), 335-350.
- Watson, J. B. (1913). Psychology as the Behaviorist Views it. *Psychological Review*, 20, 158-177.
- Vuille, P. (s. d.). 2.1.3. Le conditionnement aversif. En ligne https://contextualscience.org/la_question_du_conditionnement_aversif, consulté le 20 juin 2015.
- Wulfert, E., Greenway, D. E., Farkas, P., Hayes, S. C., et Dougher, M. J. (1994). Correlation between a personality test for rigidity and rule-governed insensitivity to operant contingencies. *Journal of Applied Behavior Analysis*, 27, 659-671.
- Zentall, T. R., Galizio, M., et Critchfield, T. S. (2002). Categorization, concept learning, and behaviour analysis : an introduction. *Journal of the Experimental Analysis of Behavior*, 78, 237-248.

INDEX

A

Aaron · 84
Abélard · 149
Abreu · 84, 196
Acton · 15
Aristote · 148, 170, 172, 173, 174, 175
Arreola · 56, 196
Augustson · 52, 111, 186, 188
Auroux · 58

B

Bachelard · 147, 149, 151
Baer · 85, 186
Barnes · 11, 56, 71, 73, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 110, 144, 186, 188, 189, 192, 193, 194, 195
Barnes-Holmes · 11, 56, 71, 73, 84, 85, 87, 88, 90, 91, 110, 144, 186, 189, 193, 194, 195
Bateson · 177
Bauman · 97, 190
Baxley · 54, 195
Beck · 156, 169, 179, 180, 181, 186
Bélanger · 26, 186
Berens · 85, 186
Blackledge · 87, 88, 90, 161, 186
Blackman · 51, 187
Blanché · 13, 186
Boakes · 111, 188
Boelens · 77, 109, 110, 111, 186
Bohr · 120
Bonardi · 112, 189
Bond · 159
Brandom · 134
Bridgman · 24, 120
Brown · 52, 193
Brownstein · 52, 69, 84, 189, 190
Burgos · 90, 171, 187

C

Cabrera · 84, 196
Carnap · 104, 121, 147
Carr · 51, 187
Catania · 59, 69, 85, 187, 193
Chauviré · 143
Chevalier · 134, 135, 136, 137, 138, 142, 150, 154, 163, 169, 170, 172, 174, 175, 176, 184, 187
Chomsky · 10, 187
Cleary · 52, 83, 191
Clément · 3, 155, 158, 187
Comte · 120, 147, 148
Cooper · 60, 187
Copernic · 95
Cotter · 54, 195
Cottraux · 156, 187
Critchfield · 60, 196

D

Darcheville · 3, 76, 187
Darwin · 44, 46, 187
Day · 122, 128, 187
De Rose · 60, 109, 110, 187
Descartes · 147, 148
Devany · 52, 189
Dewey · 134, 149, 171
Dinsmoor · 86, 187
Dixon · 52, 188
Donahoe · 48, 188
Doron · 58
Dorsey · 97, 190
Dortier · 121, 188
Dougher · 52, 53, 69, 111, 186, 188, 196
Dube · 51, 60, 109, 110, 187, 188
Dwyer · 111, 188
Dymond · 52, 56, 188, 193

E

Einstein · 95
Ellis · 156, 181, 182, 188
Eraldi-Gackière · 156, 188

F

Farkas · 69, 196
Feibleman · 150
Ferster · 32, 46, 188
Fogarty · 52, 193
Follette · 160, 190
Fontaine · 156
Forsyth · 110, 194
Frank · 52, 188
Frege · 173
Friman · 56, 189

G

Galizio · 60, 69, 189, 196
Galpin · 60
Gardner · 10, 189
Gifford · 160, 190
Gödel · 174
Goldiamond · 33
González · 110, 195
Graham · 111, 189
Graziani · 156, 188
Green · 74, 76, 82, 189, 193
Greenway · 69, 111, 190, 196

H

Haas · 69, 190
Hall · 111, 189, 190, 196
Harzem · 18, 27, 127, 189
Hayes · 11, 49, 52, 56, 58, 59, 69, 71, 73, 76, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 144, 155, 159, 160, 186, 189, 190, 191, 192, 195, 196
Hendrick · 177, 190
Heron · 60, 187
Herrnstein · 69, 97, 190
Heward · 60, 187
Hilbert · 173, 174
Holland · 111, 190, 193
Honey · 112, 190
Horne · 65, 71, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 91, 107, 190
Hull · 23
Hume · 126

I

Iwata · 97, 190

J

James · 134, 149

K

Kant · 124, 125, 147, 149, 150, 154, 166, 171, 191
Kanter · 52, 193
Kastak · 52, 193
Kirk · 49, 194
Kitchener · 120, 191
Kohlenberg · 49, 52, 76, 189, 190, 191
Korn · 69, 190
Kudadjie-Gyanfi · 69
Kuhn · 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 105, 113, 114, 115, 124, 131, 164, 170, 178, 184, 191, 194

L

Lakatos · 105
Lambert · 67, 193
Lavis · 111, 189
Lavoisier · 95
Lazar · 51, 52, 191
Le Moigne · 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 164, 171, 177, 180, 185, 191
Leibniz · 148
Léonhardt · 172, 173, 174, 191
Leslie · 25, 47, 191
Lillis · 159
Loewenstein · 69, 190
Lowe · 65, 71, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 91, 107, 190
Luoma · 159

M

Mach · 120, 147, 192
Mackay · 51, 188
Mackintosh · 111, 188
Magerotte · 156, 191
Maguire · 51, 188
Markham · 33, 48, 49, 53, 74, 111, 112, 188, 191
Marr · 28, 46, 56, 58, 191
Martinez · 56, 196
Masuda · 159
Matthews · 69, 187, 193
Maturana · 177
McDonagh · 52, 191
McIlvane · 52, 109, 110, 187, 188, 191
McIntire · 52, 83, 191
Mitchell · 111, 189
Molière · 128, 129
Monestès · 159, 160, 191
Montreuil · 156, 191
Moore · 12, 21, 23, 24, 25, 27, 30, 31, 34, 39, 44, 121, 122, 123, 132, 191, 192
Morrow · 133
Moxley · 94, 132, 134, 140, 192

N

Newton · 95
Nietzsche · 166
Novalis · 63

O

O'Donnell · 52, 82, 192
Occam · 28
Osborne · 52, 195

P

Palmer · 48, 90, 91, 188, 192
Parot · 58, 120, 127, 192
Parrott · 71
Pavlov · 10, 21, 22, 192
Peirce · 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 146, 149, 150, 163, 165, 167, 168, 169, 170, 172, 174, 175, 176, 184, 187, 192, 195
Peterson · 85, 186
Piaget · 58, 93, 147, 149, 163
Pilgrim · 83, 107, 192
Platon · 147
Popper · 94, 95, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 113, 114, 124, 125, 126, 131, 164, 170, 175, 178, 184, 192, 194
Prelec · 69, 190
Putnam · 134
Putois · 11, 189, 192

Q

Quine · 125, 192, 193

R

Rachlin · 69, 97, 191, 193
Ray · 112, 189
Renard · 166
Rescorla · 111, 193
Ribes-Iñesta · 70, 72, 105, 193
Richelle · 41, 43, 44, 120, 127, 192, 193
Richman · 97, 190
Rizley · 111, 193
Roche · 11, 52, 56, 71, 73, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 144, 189, 192, 193
Rorty · 134
Rosenfarb · 69, 190
Routier · 3, 41, 42, 132, 133, 134, 140, 141, 142, 145, 163, 193
Russell · 147

S

Saunders · 52, 74, 76, 82, 189, 192, 193
Schusterman · 52, 193
Seron · 67, 193
Shelby · 52, 189
Sherman · 85, 186
Shimoff · 69, 187, 193
Sidman · 16, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 57, 65, 73, 74, 75, 76, 77, 85, 89, 93, 107, 194
Skinner · 10, 16, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 56, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 78, 79, 80, 81, 83, 85, 91, 97, 98, 105, 108, 119, 122, 123, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 134, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 153, 163, 184, 187, 188, 192, 193, 194, 195
Slifer · 97, 190
Smeets · 109, 110, 186, 188
Smett · 109, 111
Socrate · 166
Sokolowski · 77, 195
Soler · 94, 113, 114, 170, 194
Spradlin · 52, 54, 188, 195
Staat · 57
Steiner · 11, 195

Stengers · 150, 195
Stoddard · 52, 60, 109, 187, 188, 191
Stromer · 52, 82, 195
Strosahl · 155, 160, 190

T

Tailby · 51, 52, 53, 74, 194
Thompson · 52, 83, 191
Thorndike · 31
Tiercelin · 136, 138, 141, 146, 175, 195
Titchener · 127, 195
Tolman · 23
Tonneau · 3, 54, 55, 56, 57, 76, 77, 83, 84, 90, 92, 108, 109, 110, 112, 129, 195, 196

V

Van der Linden · 67, 193
Varela · 177
Vaughan · 52, 69, 83, 190, 196
Villatte · 3, 159, 160, 191
Virieux · 93, 196
Von Foster · 177

W

Ward-Robinson · 111, 196
Wasserman · 52, 188
Watson · 10, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 45, 60, 119, 120, 122, 123, 127, 128, 147, 184, 196
Wilkinson · 51, 187
Willson-Morris · 50, 194
Wilson · 56, 155, 160, 189, 190
Wittgenstein · 117, 126, 187
Wulfert · 69, 111, 188, 196
Wundt · 18, 20

Z

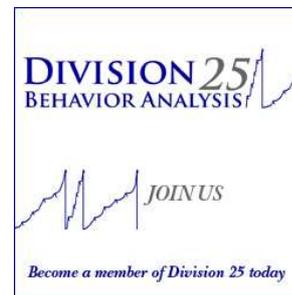
Zentall · 60, 188, 196
Zettle · 69, 190
Zuriff · 42

ANNEXES

ANNEXE 1

Page internet de la Division 25 de l'American Psychological Association : « Behavior Analysis »

About Behavior Analysis



Behavior analysis is a natural science that seeks to understand the behavior of individuals and to apply this understanding in a wide range of settings.

Basic Research

The basic science, sometimes called the experimental analysis of behavior, views environmental influences over behavior as the primary subject matter. Particular emphasis is placed on the simple-to-state but conceptually powerful principle that consequences, sometimes subtle and sometimes obvious and easily identified, change behavior. In a sense, the experimental analysis of behavior is the scientific study of voluntary behavior in many species and genera. It draws upon and contributes to numerous other disciplines, including the neurosciences, psychopharmacology, Pavlovian (classical) conditioning and economics to name just a few.

Some of the topics studied in basic laboratories are:

- Reinforcement processes that select or strengthen new behavior.
- Choice.
- Behavioral economics.
- Addictive behavior, including a conceptualization of addictive behaviors as being due to disturbances in reinforcement processes.
- The role of probability and delay discounting, important in gambling and impulsivity, and self-control.
- Variation and selection in the formation of new behavior.
- Stimulus control processes (discrimination, generalization, conditional discrimination).
- Functional analysis of language.

- The formation of stimulus equivalence classes, in which seemingly disparate stimuli (like the spoken word "chair" and an actual chair) give rise to very similar responses. This area has shed light on how language emerges and the treatment of individual with severe language deficits.

Translation and Application

Application flows naturally from good science, and in part because of close ties with basic science, applied behavior analysis has enjoyed enormous success in improving the lives of individuals by focusing on behavior that is of social or personal importance.

Applied behavior analysis has played an especially prominent role in many areas, including:

- The treatment of individuals with intellectual and developmental disabilities, not only by helping people achieve greater independence, but also by developing practical techniques for the humane care of people using positive reinforcement.
- Effective and supportive behavior management in classrooms.
- Data-driven approaches to instruction.
- Contingency management in the treatment of substance abuse.
- Acceptance and Commitment Therapy (ACT).
- Organizational behavior management.
- Behavioral approaches to occupational safety.

Humane practices in caring for companion animals as well as animals in zoos and laboratory settings. The study of the behavioral effects of environmental contaminants.

© 2015 APA Division 25: Behavior Analysis. Email Division 25 for permission to reproduce any of this web content.

750 First St. NE, Washington, DC 20002-4242
Telephone: (202) 336-5500. TDD/TTY: (202) 336-6123

ANNEXE 2

Procédures de conditionnement opérant

(voir page suivante)

		Conséquences sur le comportement	
		Augmentation de la probabilité du comportement : renforcement	Diminution de la fréquence du comportement : punissement
Conséquences du comportement	PRESENTATION D'UN STIMULUS	<p><u>Renforcement positif</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne l'augmentation de la probabilité d'apparition d'un comportement suite à la présentation d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus appétitif</i>.</p> <p><u>Comportement d'approche</u> Contact entre le stimulus appétitif et l'organisme ; l'organisme doit faire quelque chose pour l'obtenir.</p>	<p><u>Punissement positif</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne la diminution de la fréquence d'apparition d'un comportement suite à la présentation d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus aversif</i>.</p> <p><u>Comportement d'évitement passif</u> L'organisme pour éviter ne doit rien faire.</p>
	SUPPRESSION D'UN STIMULUS	<p><u>Renforcement négatif par cessation</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne l'augmentation de la probabilité d'apparition d'un comportement suite à la suppression d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus aversif</i>.</p> <p><u>Comportement d'échappement</u> Contact entre le stimulus aversif et l'organisme.</p>	<p><u>Punissement négatif par cessation</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne la diminution de la fréquence d'apparition d'un comportement à la cessation d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus appétitif</i>.</p> <p><u>Comportement d'évitement passif</u> L'organisme pour éviter ne doit rien faire.</p>
	AJOURNEMENT D'UN STIMULUS	<p><u>Renforcement négatif par ajournement</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne l'augmentation de la probabilité d'apparition d'un comportement suite à l'ajournement d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus aversif</i>.</p> <p><u>Comportement d'évitement actif</u> Pas de contact entre le stimulus aversif et l'organisme ; l'organisme doit faire quelque chose pour l'éviter.</p>	<p><u>Punissement négatif par ajournement</u> :</p> <p>Procédure qui entraîne la diminution de la fréquence d'apparition d'un comportement suite à l'ajournement d'un stimulus que l'on nommera de ce double fait : <i>stimulus appétitif</i>.</p> <p><u>Comportement d'évitement passif</u> L'organisme pour éviter ne doit rien faire.</p>
	PAS DE CONSEQUENCE	<p><u>Comportement superstitieux</u> :</p> <p><i>Comportement qui se maintient alors qu'il n'a pas de conséquences : contiguïté temporelle sans contingences.</i></p>	<p><u>Extinction</u> :</p> <p>Si un comportement apparaît est n'est suivi d'aucune conséquence, la probabilité du comportement diminue.</p>

